

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques, concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

NOVEMBRE, 1784.



A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine,
près de celle St.-Louis, au Marais;
pour Paris & la Province.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

209742
3.27
4.

Les personnes qui voudront se procurer la continuation de cet Ouvrage, sont priées de vouloir bien faire renouveler leur abonnement.

MM. les Abonnés sont engagés à vouloir bien faire passer incessamment, au Bureau de la Bibliothèque des Romans, rue Neuve Ste. Catherine, leurs noms & demeures, avec le prix de leur réabonnement.

Les seize Volumes pour la dixième année, qui a commencé au premier de Juillet, pour finir au mois de Juin 1785, sont toujours de 24 liv. pour Paris, & de 32 liv. pour la Province, rendus francs de port.

On voudra bien adresser les lettres & l'argent, francs de port, au sieur de Granbois, audit Bureau.



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE DES ROMANS.

NOVEMBRE, 1784.

PREMIERE CLASSE.

ROMANS ÉTRANGERS.

LE LORD IMPROMPTU,

NOUVELLE ROMANESQUE,

TRADUITE DE L'ANGLOIS;

Sans nom d'Auteur, ni de Traducteur.

En deux parties, 1767.

L'INTÉRÊT de cette fiction est dans une
intrigue qu'il est impossible d'abrégér, sans
A ij.

nuire au plaisir du Lecteur. C'est une chaîne qui doit avoir sa longueur, & dont chaque chaînon, répondant au but que l'auteur s'est proposé, fait un égal honneur à son imagination. Il faut donc abandonner l'ouvrage, ou donner beaucoup d'étendue à l'extrait ! On ne pourra raisonnablement répondre à cette question, qu'après avoir lu ; & malheureusement il ne sera plus temps de la supprimer, si l'on trouve que nous avons eu tort de la faire.

On nous assure que cet ouvrage est traduit de l'Anglois ; on nous dit même que la traduction commence par une infidélité au texte, ou au titre, parce qu'on a trouvé le titre original trop-long, & trop-peu exact. Ce n'est point à nous de faire observer au traducteur, qu'un titre est un dépôt sacré. Nous dirons seulement au Lecteur, que si l'ouvrage est véritablement Anglois, comme il est raisonnable de le croire, on pourra fort bien ignorer en Angleterre, en apprenant qu'il existe à Paris un *Lord impromptu*, que c'est la traduction de *The White Witchcraft, or, the strange success of Richard Oberthon : La magie blanche, ou la surprenante aventure de Richard Oberthon*.



RICHARD Oberthon est un enfant de l'amour, enfant de fort bonne maison, comme l'on voit, indépendamment de ce que sa mere est fille de qualité, & son pere d'une maison très-ancienne d'Irlande. La fortune, qui influe beaucoup sur les opinions, n'ayant point favorisé la maison Irlandoise, il doit être défendu à tous les rejetons d'aimer & de plaire; & de là il arrivera, que si une fille de qualité, Angloise, vient à aimer un de ces rejetons, charmant & malheureux, & de succomber à sa passion, le fruit de sa foiblesse sera un honnête bâtard. Il arrivera encore, que si l'Irlandois meurt avant que d'avoir pu donner une existence publique à son fils, cet enfant restera entre le mystere de l'hymen, & l'obscurité d'un college, & ne sortira de là que pour devenir plus à plaindre.

C'est ce qui arrive à Richard Oberthon. Il est élevé à l'Université d'Oxford, & entretenu par les dons d'une bourgeoise, confidente de sa mere. Cette

bourgeoise meurt , dans un moment où la mere se trouve dans un pays très-éloigné de l'Angleterre. Les héritiers de la défunte suppriment les secours qui faisoient l'aliment du jeune homme ; & cet infortuné , réduit aux seules inspirations d'un ministre pauvre, mais sensible , est obligé de chercher une nouvelle existence , dans les ressources de la servitude.

Après avoir attendu pendant trois mois cet horrible secours , il est placé dans la maison de sir Georges Nettling , Baronnet très-riche , & très-sot , mari d'une femme qui n'a ni les défauts, ni les vertus de son sexe , & pere d'une fille dont Ovide eut fait une divinité : en effet, Miss Dorothée Nettling avoit la beauté d'un ange , & toutes les qualités de la plus intéressante mortelle.

Richard étoit beau , fier , & honnête : voilà de quoi faire un fort mauvais domestique. Mais il a vu Miss Dorothée ; il devient tout ce qu'il doit être pour faire goûter son service. Il est loin de se demander pourquoi son devoir ne lui est pas odieux ; il rougiroit , s'il s'interrogeoit sur ce point ; & l'honnêteté de

son ame le forceroit à s'éloigner, en frémissant. Il vit sans réflexion, & tous les jours la réflexion devient plus nécessaire par le nouveau plaisir qu'il goûte à contempler Dorothée. Le moment de se connoître n'est pas loin. Il a acquis quelques talens agréables à Oxford. La musique, les instrumens; il a sur-tout une voix charmante. Lorsque son service est fait, il s'enferme dans sa chambre; & là, sans savoir pourquoi, & il chante, il ne cesse de chanter, & toujours tendrement. Il s'accompagne. Des sons touchans, un goût exquis attirent à sa porte tous les êtres subalternes de la maison. Les maîtres sont bientôt instruits. Ils ne sont point fiers. Dorothée très-exercée, à perdu son maître depuis quelque-tems; ils sont à la campagne, & ses talens sont négligés. Richard est entendu, admiré. On pense qu'un laquais utile, peut perdre un moment son nom, & contribuer aux plaisirs de ses maîtres. Enfin, tout ce que le lecteur prévoit, arrive : Richard chante, & enchante; Dorothée écoute, & soupire. Dans cet état, ils auroient pu dire tous deux : *j'allois... j'étois.... l'amour à sur moi*

tant d'empire. Ils sont surpris par le Baronnet dans un moment où Richard est tombé aux genoux de Dorothée.... Il est obligé de fuir, & de se cacher.

Ici la scène de la nature change, pour donner lieu à des événemens, qui ne sont croyables que parce qu'ils ramènent quelquefois le nom de la beauté qui pleure l'objet qu'elle a perdu, plus que le trait qui la déchire.

Richard poursuivi, & craignant un châtiment exemplaire, fuit & court toute la journée. Sentant l'épuisement de ses forces, il se jete dans une ferme, où il trouve l'hospitalité. Il y étoit depuis deux heures: malgré l'excès de sa douleur, il avoit cédé au besoin; & il sentoit la nature se rétablir. Mais l'amour! mais Dorothée! mais l'avenir, qui ne l'offrira plus, à ses yeux! mais ces jours affreux, qui vont s'écouler loin d'elle! mais le remords plus affreux d'avoir attendri, égaré l'objet le plus aimable!.....

Il étoit dans la chambre de ses hôtes, servant, à la fois, de salle, de cuisine, & de magasin. Là, les deux coudes sur la table, & la tête appuyée sur les mains, il révoit tristement: des éclats de rire,

& beaucoup de caquet, qui se faisoient entendre à la porte, l'interrompirent.

Une de ces femmes, désignées communément sous le nom de Bohemiennes, tenoit la main de Dolli, lui prédisoit un mariage prochain, une aisance honnête, une famille nombreuse, & toute jolie, une vieillesse avancée, de la santé, de la joye, du bonheur en tout genre. La jeune personne ne se possédoit pas, enchantée par la perspective d'un avenir aussi flatteur; & la forcierre, pour la combler, chargeoit sans cesse ses prophéties de circonstances plus agréables. Mifs Dolli entre pour faire part à sa mere de sa bonne aventure; la Bohemienne la suit, attirée en apparence, par l'espoir d'une tartine de beurre & d'une tasse de lait, dont on devoit récompenser son savoir & sa complaisance. C'étoit une femme d'une taille fort au-dessus de l'ordinaire, le teint basanné, l'œil vif & parfaitement beau, une physionomie aquiline, & dont on étoit saisi au premier aspect. Richard en fut frappé. Il sortit de sa rêverie pour la considérer : elle-même le fixa pendant quelque-tems sans rien dire, d'un air

d'intérêt : enfin, elle approche de lui & l'apostrophe..... Oh ! oh ! beau jeune homme, que faites-vous ici ?

A ce propos , Richard , occupé surtout à se cacher , se croit reconnu , & rougit. Savez-vous qui je suis , bonne femme ? lui dit-il d'un air inquiet....

Peut-être , lui répondit-elle : mon métier est de connoître les gens souvent mieux qu'ils ne se connoissent eux-mêmes. N'ayez pas de frayeur cependant. Je ne trahis personne , encore moins les jeunes gens aimables : au contraire , je suis toute à leur dévotion.

Richard la tire par la manche ; la conduit un peu à l'écart. Parlez , bonne femme , me connoîtriez-vous en effet ?

Ou je ne suis pas forcieri , répond la Bohémienne..... Si vous n'êtes que forcieri , dit Richard , vos connoissances ne me donnent point d'inquiétude , & je n'ai rien à vous demander.

Mais voyez le petit incrédule ! dit la Bohémienne ; vous avez donc bien du mépris pour mon art ! C'est à Oxford que vous l'avez puisé.

A Oxford , reprend Richard avec précipitation , que parlez-vous d'Ox-

fort, Madame? le Pasteur de Buttorf vous auroit-il dit.....

On ne me dit rien, repliqua la dévotière. Soyez moins incrédule, plus complaisant, & bientôt nous en saurons tous deux plus que le Chapelain de Woodstock, le Ministre de Buttorf, & tout le Clergé d'Angleterre ne pourroient nous en apprendre. Sortons : venez avec moi sous ce marronnier. Richard la suit : ils s'assoyent ; allons, lui dit-elle, donnez-moi votre main.

Et qu'y pourrez-vous lire ? reprit Richard avec humeur, & soupçonnant toujours le Ministre de Buttorf d'avoir parlé sur son compte.

Bien des choses, répartit la Bohémienne ; cette main, ces yeux, ce front sont un excellent livre.

Richard levoit les épaules. On peut, lui disoit-il, vous avoir donné sur moi compte le peu de lumières dont vous faites parade ; mais je suis trop prévenu contre votre art, pour en attendre rien de raisonnable.

Que vois-je ! repliqua la Bohémienne, un esprit fort de dix-huit ans sous un habit de livrée ! cela me surprendroit

si j'étois moins faite aux prodiges. Regardez-moi entre deux yeux , & faites attention à ce que je vais vous dire. Dans un moment d'ici , je vous le pronostique , vous m'accorderez plus de confiance que je n'en voudrai , & me demanderez plus de choses que mon art , tout étendu qu'il est , ne me permettra de vous en apprendre. Dites-moi votre nom , votre âge.....

Je ne vous dirai pas un mot , Madame ; vous faites profession de deviner , commencez par les petites circonstances dont vous paroissez curieuse ; c'est vous mettre à une très-petite épreuve.

Quelle obstination ! s'écria la moderne Pithonisse. Vous en dégoûteriez une autre ; mais nous avons des livres , & en cherchant bien , on y trouve des secrets d'une toute autre importance. Alors elle tire de sa poche un petit livre de la grosseur & de la forme d'un Calendrier , le parcourt , marmotte , & prenant un ton un peu emphatique , elle lit : Richard Oberthon , né à Londres , il y a eu dix-huit ans le jour de Pâques dernier. Elle s'arrête , ferme le livre , & prenant Richard par la main : Eh bien ,

mon ami, nous avons, vous le voyez, le moyen de nous procurer les connoissances que l'on nous refuse.

Une sueur froide avoit saisi Richard de la tête au pieds; on lui disoit un surnom déguisé avec soin depuis son départ du College; on lui rappelloit des circonstances apprises dans sa jeunesse à Southam, de *Mistriss Hallen*, sa bienfaitrice, & presque oubliées depuis. Ses principes sont renversés; il n'ajoutoit aucune foi aux devins & aux sortilèges, il y va donner trop de confiance.

La Bohémienne le fixoit, le pénétoit. Allons, jeune homme', lui dit-elle, je vous étonne un peu, mais je ne dois pas vous effrayer; je ne saurois être dangereuse pour vous. Votre vue m'a occasionné un plaisir surprenant, je suis pleine d'une affection singulière pour ce qui vous touche; abandonnez-vous à moi, je vous réponds d'un bonheur au-dessus de vos espérances.

M'abandonner à vous, Madame, reprit Richard, en la fixant, à son tour, avec une sorte d'effroi! Hélas! en vous regardant, je ne m'y sens que trop porté. Je ne sais quoi, au moment où,

je vous'ai vue , m'a parlé en votre faveur; mais votre profession, si justement décriée , m'inspiroit de la répugnance; maintenant vous me forcez à reconnoître la vérité de votre art : vous m'inspirez de l'effroy.... & je m'abandonnerois à vous!

Mon enfant, dit la Bohemienne en le regardant d'un air attendri, & lui parlant d'un ton plein de douceur, écartez la défiance & l'effroi. Puis-je vouloir vous tromper? vous êtes jeune, malheureux, abandonné, pour ainsi dire, de toute la nature. Quelles seroient mes vues? Et si je ne me sers de mon art que pour découvrir vos besoins, vos foibleesses, vous secourir & vous défendre; si mes conseils ne contrarient jamais les regles de la Morale la plus scrupuleuse, s'ils ne vous engagent que dans le sentier de la vertu & du bonheur, comment pourrez-vous vous défendre de les suivre, & de vous attacher à moi?

Richard regardoit la Bohemienne avec des yeux étonnés; il la fixoit; elle ne baissoit point la vue, soutenoit ses regards : un certain air de vérité, de

nobleſſe , de dignité même perçoit dans ſa phyſionomie , ſe répandoit ſur ſon action , & triomphoit de l'habillement bizarre & délabré qui la couvroit.

Voyant que Richard reſtoit dans le ſilence , elle fut un moment ſans l'interrompre ; puis demêlant dans ſes regards une forte de décifion : les momens ſont chers , reprit-elle ; ou mon art me trompe , ou votre ame eſt déchirée par bien des paſſions , dont il faut modérer l'activité. Vous êtes inquiet de votre sûreté , de votre exiſtence , & ne l'êtes pas pour vous ſeul.

Oh ! qui que vous ſoyez , ſ'écria Richard , mortelle , ange où démon favorable qui venez me ſecourir dans cette ſolitude , puisſque rien n'échappe à votre connoiſſance , dites-moi qui je ſuis , où je dois aller , comment je pourrai me tirer d'un ſéjour ſi dangereux pour moi ? comment je pourrai m'éviter moi-même ? je me haïs , je m'abhorre , je me déteſte.

Modérez ces excès , reprit la Bohémienne , ils tiennent d'un défefpoir qui n'eſt ni raifonnable ni même fondé : Donnez des bornes à votre curioſité.

Vous en êtes où je vous avois promis que vous en viendriez bientôt. Vous ne vouliez rien apprendre de moi , maintenant vous voulez tout savoir , & même les choses dont il vous seroit dangereux d'être instruit avant le tems. Vous n'êtes point ce que vous paroissez être ; il ne m'est pas permis de vous en dire davantage. Malheureux être dégradé par la faute des auteurs de vos jours, méritez par votre résignation, votre douceur, votre patience , de revenir à votre place. Ignorez-vous jusques-là ; laissez-moi prendre soin de votre conduite : je veux une obéissance aveugle. Sir Georges, lassé de ses vaines poursuites, a abandonné votre trace , qu'on a sçu lui dérober. Ses gens sont de retour, & un déguisement va vous mettre hors d'état d'être découvert en sortant d'ici. Sous quelque forme que vous me voyiez, n'en concevez point de surprise ; aucune ne me fera naturelle, mais tout sera relatif à votre repos, à votre sûreté, à votre bonheur, devenu désormais l'objet de mes desirs les plus chers.

Rien n'égalait la surprise , l'agitation de l'ame du pauvre Richard ; le prodig-

gieux savoir de la Bohémienne , dont il demeuroid convaincu , l'imposant de sa figure & de ses diseours , ce qu'il y avoit de flatteur dans ses promesses , auroient pu l'ébranler , sans mériter sa confiance : un mouvement plus fort l'entraînoit. Partagé entre la crainte & le respect , il sentoit son cœur se porter vers elle , lui baïsoit la main , & la mouilloit de ses larmes.

J'ai vaincu , Richard , lui disoit-elle , vous êtes désormais à moi : allons mon fils , permettez-moi , dès aujourd'hui , ce nom si tendre ; vous m'entendrez un jour vous le donner avec plus de satisfaction.

Hélas ! dit Richard , jamais personne ne me l'a donné.... Je le fais , mon ami , répliqua la Bohémienne ; vous avez été privé d'une grande douceur , & je veux vous en dédommager ; mais il faut m'ouvrir votre cœur , avec toute la confiance dûe à celle que vous nommerez d'un nom si tendre.... Avez-vous oublié Miss Dorothee ?

Oh , Ciel ! Madame , s'écria Richard , vous me percez le cœur.... Non , je ne l'oublierai jamais ; ses bontés si mal

reconnues, la tendresse, l'estime de ses parens que je lui ai peut-être fait perdre, feront le malheur de ma vie. Hélas! Madame, le fond de mon cœur étoit innocent, ou me paroissoit l'être. On voulut me défiller les yeux, je ne voulus pas les ouvrir; mais j'étois, sans le savoir, coupable de la dernière ingratitude: elle a pensé me coûter la vie.... Vous étiez bien imprudent, mon enfant, répartit la Bohémienne: Sir Georges & Milady l'ont été plus que vous....

Je suis bien puni, reprit Richard. J'ai offensé Miss Dorothee.... Je ne puis la voir, je ne puis vivre séparé d'elle: je ne tarderai pas à mourir....

Il ne faut pas, mon fils, vous livrer à des idées si funestes; vous aimez ardemment: il est sans doute malheureux pour vous d'avoir conçu une passion si violente pour une personne dont l'état paroît avoir aussi peu de proportion avec le vôtre; mais la fortune a ses vicissitudes.

Ciel! s'écria Richard, comblez toujours de vos faveurs l'aimable Dorothee, ne permettez pas qu'elle tombe jamais assez bas pour que je puisse aspirer à elle sans la faire rougir.

Voilà un sentiment noble , mon fils ; il vous rend digne d'un meilleur sort. Je ne vous conseille point de vous livrer à des espérances trop flatteuses ; mais conduisez-vous sagement ; les circonstances peuvent s'arranger de maniere que Miss Dorothée puisse accepter un jour votre main , sans être dégradée à ses yeux ni aux vôtres.... Elle m'épouserait un jour ! dit Richard , avec un transport qui tenoit de la convulsion. Vous voulez que je l'espere , Madame !.... Je ne veux , reprit la Bohemienne , ni de ces transports , ni de ces folles confiances ; pensez que la prudence humaine , aidée des secours du Ciel , peut opérer d'heureux changemens en votre faveur , si vous y contribuez par votre retenue , par votre sagesse. Livrez-vous entièrement à ma conduite , & commencez à quitter l'habit que vous portez ; il vous exposeroit beaucoup en tout autre lieu que dans cette espece de désert. Rentrons dans la maison , je vais vous en donner un propre au déguisement qui vous est nécessaire.

La Bohemienne se fait conduire par Richard au petit cabinet où il avoit passé

la nuit ; elle lui ordonne d'y rester , & de l'y attendre ; un quart d'heure après elle rentre, les mains pleines de hardes de femmes très-simples , mais très-propres, achetées de la bonne femme Frank, & aide Richard à s'en revêtir. Dès qu'il fût habillé, elle le fait asseoir. Écoutez-moi bien, lui dit-elle. Je mets en œuvre un innocent stratagème. Vous en connoîtrez un jour toute l'utilité : songez maintenant , soit par vos actions, soit par vos discours , à ne pas me démentir.

La fermiere, & sa famille, demeurent persuadées que vous êtes fille de Tom Cawsson, Gentilhomme du Comté de Kent : votre nom est Arabelle ; on vouloit vous donner un mari d'un âge peu proportionné au vôtre ; vous avez fui la maison paternelle pour vous dérober à ce lien ; vos parens ont donné commission de vous chercher dans toute l'Angleterre. Votre pere, oubliant votre égarement , vous tend les bras ; attaché depuis trois mois sur vos traces , ayant découvert votre séjour dans un Château des environs, il est à dix mille d'ici. Je pars pour l'avertir, il viendra sans doute vous chercher après demain matin ;

tenez-vous prête à le recevoir. Adieu Miss Arabelle Cawsson ; vous ne tarderez pas à me revoir.

A peine la Bohémienne étoit sortie , Dolli & sa mere entrent. Ah ! ah ! Miss , lui dirent-elles , nous avons toujours soupçonné la vérité. Vous avez l'air délicat , la voix flûtée , & cet habit de livrée vous alloit si mal ; on voyoit bien qu'il n'étoit pas fait à votre taille. Enfin , tout va bien pour vous , Master Cawsson , votre pere doit arriver après demain. Tranquillisez-vous. Vous ne mangez rien depuis trois jours : cette conduite n'est pas raisonnable.

La harangue embarrassa Richard : il étoit peu fait au mensonge , rougissoit aisément ; en gardant le silence , il joua tout naturellement son rôle. La différence du sexe avoit rendu jusqu'alors Dolli & sa mere très-réservées avec lui : dégagées de toute crainte , elles lui firent des caresses un peu vives , & rendirent son personnage plus difficile à soutenir ; cependant la soirée & la journée du lendemain se passerent sans qu'il se fût démenti.

Le jour désigné pour le départ de la

fausse Miss Arabelle pointoit à peine , deux hommes paroissent à la porte de la ferme ; ils étoient à cheval & en conduisoient un en leste , proprement harnaché. On étoit levé , & Miss Arabelle préparée à toute aventure.

Les Cavaliers descendent ; un d'eux s'adresse au frere de Dolli , & demande si Miss Arabelle Cawsson n'e st pas dans cette maison. A cette question , la fausse Miss elle-même se présente ; le plus apparent des deux Cavaliers , le visage presque couvert d'un collet de redingote , vient à elle avec précipitation , l'embrasse avec tendresse. L'autre Cavalier lui amene sa monture , l'aide à monter. Le pere de Miss paroissoit occupé à parler aux gens de la ferme , & à les remercier. Toutes ces opérations furent vives , & la compagnie , un moment après , étoit en route.

Richard , travesti marchoit sur les traces de deux conducteurs inconnus de lui : sans doute ils étoient envoyés par la Bohemienne. Mais de quelle nature étoit cet être charitable dont il recevoit des secours ? Les études avoient décrédité dans son esprit la chiromancie ,

la magie , & tous les prétendus arts de cette espece. Il ne pouvoit concevoir un Devin ou un Sorcier que ne fut pas un fripon. Par quelle médiation d'ailleurs les prodiges qu'il surprenoient pouvoient-ils s'opérer ? Sa religion lui permettoit-elle d'accepter des secours dont la source étoit inconnue , & pouvoit être suspecte ? Mais on lui parloit de le conduire dans le sentier de l'honneur & de la vertu. Un être corrompu par son essence , & mal intentionné , pouvoit-il tenir ce langage , & prendre de semblables engagements ? Flottant entre tant d'idées qui se contrarient entr'elles , plein de la lecture des ouvrages de Platon & d'Apulée , il se rappelle le démon de Socrate ; un instant après , il va plus loin encore en fait de crédulité , il rêve de Génies & de Fées. Rien ne lui paroît vrai : il trouve de l'apparence à tout ; mais il se promet bien d'examiner les conseils qu'il pourra recevoir , ou les actions dans lesquelles on l'engagera , pour en démêler les principes.

Après trois heures d'une marche assez vive , la cavalcade arrive à Honyton , à la porte d'une Auberge. Un des cavaliers prend les devants , & entre dans la mai-

son, l'autre reste pour donner la main à la fausse Mifs, à la descente de cheval. On la fait entrer dans une salle basse; elle y étoit seule. Un jeune homme, assis sur la porte, en-dehors, paroissoit être dans le plus violent désespoir, & jettoit les hauts cris. Richard s'asseoit en silence, trop plein de sa propre aventure pour pouvoir s'occuper de celle d'autrui. Un instant après, une servante d'auberge vint lui dire de la suivre; Monsieur votre pere, lui dit-elle, vous attend dans la chambre qu'il a choisie pour se reposer; & je vais vous y conduire; Richard la suit, la servante lui montre la porte, & se retire: il entre, & trouve un homme d'une taille mince, mais assez haute & proportionnée, d'une figure noble, très-revenante, d'un maintien assez décent, cavalier de trente-cinq ans, à peu près. Cet homme l'aborde d'un air familier & libre à la fois, l'embrasse. Eh bien, lui dit-il, ma chere Mifs, êtes-vous fatiguée?

Richard, très-embarrassé des politesses de l'inconnu, les reçoit froidement, l'examine de la tête aux pieds, & ne se rappelle point de l'avoir vu nulle part.

Celui-ci

Celui-ci rit de son embarras. Vous ne remettez point ma physionomie ! ma chère Mifs ; cependant je n'en ai pas pris une absolument méconnoissable. Il y a deux jours, vous étiez garçon, vous vous appelliez Richard, & j'étois votre mère ; ce matin vous étiez fille de Tom Cawffon, & j'étois votre père : mais je ne suis plus un lourd Gentilhomme campagnard ; je suis le Capitaine *Sentri*, Officier attendant la réforme, & vous êtes ma fille. Allons, poursuivit-il, avec gaieté, vive Mifs Bekit Sentri, & faites-moi connoître qu'elle est digne par ses sentimens d'appartenir à un homme dont l'Etat est content, & qu'on récompensera bientôt, en le mettant sur le rôle des mortes-payes.

Hélas ! répondit Richard, vous êtes ce qu'il vous plaît d'être ; dites-moi ce que je dois être moi-même ? Je reste fille : cela vous plaît ; mais ce sera, je m'en flatte, en apparence.

Le soi-disant Capitaine sourit de la frayeur de sa fille prétendue. Le rôle d'une jeune & jolie personne, lui répondit-il, n'est pas à dédaigner : mais je ne prétends pas gêner vos goûts à cet égard. Le bien de vos affaires exige votre dé-

Novembre, 1784.

B

guisement actuel : songez à ne pas vous écarter de votre rôle ; & s'il vous confond avec des personnes du sexe dont vous avez l'apparence, préservez-vous sur-tout des écarts du vôtre : si vous veniez à vous oublier ; je suis vindicatif, & ne répondrois de rien.

Cette menace , faite d'un ton sérieux , fit faire quelques réflexions à Richard , & lui fit paroître son ajustement plus incommode. Sans doute , dit-il au Capitaine , vous me délivrerez bientôt de cette sujétion.

Au contraire , répliqua celui-ci , vous aurez tout le tems d'en prendre l'habitude : je ne fais pas même si vous resterez Angloise ; cela ne convient pas à vos intérêts ni à mes vues. Vous ferez Galloise.

Galloise ! mais cela ne se peut ; je ne saurois être Gallois ni Galloise : je n'ai jamais été au pays de Galles je n'entends pas un mot du jargon. . . .

Tout , dans ce monde , n'existe qu'en apparence , répliqua le Capitaine ; moi qui vous parle , je ne suis pas moi , mais un autre , & vous me connoîtrez un jour. Vous ne ferez ni Miss Bekit-Sentri , ni

Galloise ; vous paroîtrez l'être. Au reste, il ne faut pas employer le merveilleux à tout. Nous allons prendre le chemin du pays de Galles : vous y ferez en bonne maison ; & , quand vous ferez instruite comme vous devez l'être , je vous produirai sur la scène où je veux vous faire réussir.

Richard , la tête pleine de tant de discours énigmatiques , restoit dans le silence : sa physionomie marquoit son étonnement & son embarras. Le pauvre enfant ! disoit le Capitaine ; il est absorbé : il faut que je lui parle de Miss Dorothée.

Miss Dorothée ! reprit vivement Richard ; avez-vous quelque chose à m'en apprendre ? Vous lui tenez bien au cœur , repliqua le Capitaine Elle est donc bien malheureuse , reprit Richard ! Elle a , répond le Capitaine , reçu quelque légère consolation. Elle avoit bien des reproches à essuyer ; Mistress Brown , sa tante , femme pleine de bonté & d'indulgence , l'en a défendue. Quelle sorte de la maison , cette fille sans sentimens , disoit Sir Georges. Je la recevrai dans la mienne , disoit la

bonne tante Je la déshérite, ajoutoit le Baronnet Elle aura tout mon bien, répondoit la Dame C'est une ordure, c'est une horreur, disoit Miladi Nettling, je ne puis la voir. Et moi, répondoit la tante, je ne pourrai la voir assez. Je la chasse de chez moi, crioit le Baronnet. Et moi, disoit Mistriss Brown, je l'emmenerois sur le champ à ma Terre, si on pouvoit la transporter sans risque.

Elle est donc malade, s'écria Richard d'un air allarmé ?

Tout est calmé, dit le Capitaine; elle est mieux; elle suivra sa tante. Déjà elle n'est plus obsédée par son pere & sa mere. Ils sont partis tous deux pour une de leurs Terres, dans le Comté de Derbent; &, je me trompe fort, ou les plus grandes inquiétudes de Miss Dorothée roulent aujourd'hui sur l'incertitude du sort de son pauvre Richard.

Cette chere Miss, dit Richard; elle m'aimeroit ! Elle s'inquiète pour moi ! ah ! Monsieur, vous voulez me flatter.... Mais, dites-moi Je ne puis vous en dire davantage, ma chere Bekit, dit le Capitaine en s'éloignant un peu, d'un air distrait, & paroissant arrêter ses regards

sur quelque chose qui se passoit dans la cour de l'auberge. Le compagnon de voyage du Capitaine , & de Richard , parloit à ce jeune homme éploré , que le dernier avoit vu à la porte du sal- lon , lors de son entrée à l'auberge. Cet homme , domestique en apparence du Ca- pitaine , abandonnant la conversation , dont il étoit occupé , monte dans la chambre , & vient avertir la jeune Miss & son pere qu'on va leur servir à dîner.

Tom , lui dit le Capitaine , quelle rai- son a ce jeune homme de se désoler.

C'est , répondit Tom , le fils d'un Fer- mier du voisinage. Pendant l'absence de son pere , il a pris un cheval de la ferme pour aller voir une course à Culliton. En revenant , un voleur le rencontre dans un sentier creux , détourné , à un mille d'ici , le force à changer de furtout avec lui , & lui enleve le cheval. Le jeune homme n'ose retourner chez son pere

Tom , dit le Capitaine , le voleur ne savoit pas le mérite du furtout dont il s'est défait. Dites au jeune homme de fouiller au fond de la poche droite , il y trouvera une bourse & des guinées , dont

la vue consolera son pere de la perte d'un assez mauvais cheval.

Tom descendit avec précipitation , & bientôt après le Capitaine & Richard , par la fenetre , furent témoins de la joie excessive du payfan , à la vue du trésor qu'on venoit de lui découvrir. C'étoit en apparence une vingtaine de guinées. Pendant qu'on examinoit cette scene , le dîner fut servi. On mangea , & on se remit en route.

A rendre compte de la situation de l'esprit de Richard , de ses idées , de ses réflexions , de ses imaginations , de ses surprises , on tomberoit dans la monotonie. La petite troupe , après avoir marché lentement , arriva le soir à Bridgewater. Richard , à peine remis de la fatigue occasionnée par un violent accès de fièvre & quatre jours de diete , témoigna de l'inclination pour le repos : il fut décidé que la marche seroit suspendue le lendemain. Dès le même soir , Tom , ce domestique apparent du Capitaine , fut envoyé , on ne fait où , sous prétexte d'une commission dont le maître se réserva la connoissance.

Des François , prisonniers de guerre ,

remplissoient l'auberge où le Capitaine & sa fille prétendue étoient descendus. Il y avoit parmi eux un Enseigne de vaisseaux, deux Gardes de la Marine, un Chirurgien & deux Pilotes. Ces étrangers, trompés par le déguisement de Richard, & frappés des agrémens de sa figure en le voyant, s'écrierent assez haut pour être entendus de lui : *voilà une très-jolie Mifs !* Le Capitaine & Mifs Bekit parurent ne point faire attention à un compliment indirect, fait en langue étrangere, & peut-être assaisonné d'une exclamation tant soit peu marine. Richard se coucha & dormit la grosse matinée ; le Capitaine sortit de très-bonne heure.

Vers les onze heures, Richard venant de se lever, aidé par une fille de l'auberge, cherchoit à donner de la bonne grace à son ajustement, lorsqu'on entendit beaucoup de bruit dans la maison. Les Officiers François y rentroient en jurant ; la populace les suivoit & leur jettoit des pierres. Ils ferment la porte sur eux. Bientôt après, un Connétable armé de son bâton, l'assiege, frappe à grands coups & ordonne d'ouvrir, de la

part de la Justice. L'hôte vouloit obéir ; les François l'en empêchoient : en dedans , en dehors de la maison , c'étoit un vacarme épouvantable.

Richard , curieux de son naturel , sortit de sa chambre , & demanda en françois aux prisonniers le sujet de la dispute. Ceux-ci , charmés de trouver une Demoiselle Angloise instruite assez pour les entendre , répondirent : Des gens du peuple nous ont insultés & frappés mal-à-propos ; nous les avons repoussés. Il est étonnant qu'on se soit porté contre nous à de tels excès ; nous sommes sous la sauve-garde du Gouvernement : on veut sans doute pousser plus loin l'insulte ; mais avant de le souffrir , nous nous en velirons sous les ruines de la maison. En disant cela , ils s'armoient de leurs épées , & délibéroient s'ils feroient ou non une sortie sur la canaille.

Richard ignoroit le fond de l'aventure , n'entendoit rien au droit des gens , & ne sut à qui donner raison. Il voyoit beaucoup de colere & de résolution en dedans de la maison ; il mettoit la tête à la fenêtre , & distinguoit un homme de bonne mine , simplement vêtu , animé

de fureur, & excitant celle de la populace. J'en aurai vengeance, crioit cet homme : j'irai au Juge de paix, à l'Amirauté, au Parlement, au Roi : qu'on enfonce la porte, qu'on démolisse, s'il le faut, la maison.

Le désordre étoit extrême & le danger assez grand pour les deux partis. Tout-à-coup le Capitaine Sentri paroît dans la rue, il aborde d'un air honnête, l'homme qui haranguoit la foule & le Connétable.

M. Orchard, leur dit-il, & vous, M. l'Officier de paix, les personnes que vous prétendez arrêter ici par violence, sont des prisonniers de guerre, dignes de vos égards : s'ils vous ont offensés, s'ils ont troublé le bon ordre, s'ils doivent des réparations, des dédommagemens, je les connois & me rends caution pour eux de dix mille livres sterling ; s'ils doivent aller chez le Juge de paix, ils y viendront avec moi, sans contrainte : faites écarter la foule ; dès que je serai entré dans la maison, la porte s'en ouvrira pour vous ; & lorsque vous serez instruits de l'affaire, vous me ferez gré

d'avoir observé les ménagemens que je vous conseille.

Le Connétable se tourne vers M. Orchard. Monsieur, lui dit-il, il y a dans dix mille livres sterling de quoi payer bien des têtes cassées, & remplir toute l'étendue des dommages-intérêts prononcés par un jugement. Ce Monsieur, en montrant le Capitaine Senti, parle en honnête-homme qui fait les loix du Royaume; &, comme Officier de Justice, j'opine que vous devez vous tranquilliser, & le laisser faire.

M. Orchard fut obligé de déférer à l'avis du Connétable : celui-ci fit un signe de son bâton & un cri ; la populace entend le signal, s'écarte ; & le Capitaine se présente à la porte, qui lui est ouverte sur le champ. Il aborde les Officiers François d'un air aisé, & leur adressant la parole dans leur langue avec une facilité surprenante : Messieurs, leur dit-il, un homme d'honneur, un des plus riches Fermiers des environs se croit offensé par vous : je connois votre innocence & puis la faire connoître ; mais il faut l'en convaincre lui-même, & mettre l'Officier de Justice en état de faire son rapport.

Tous deux sont disposés à entendre raison, & vous leur devez, par égard pour votre repos, les éclaircissemens qu'ils desirent.

Les Officiers François se rendent à des propositions aussi raisonnables; la porte s'ouvre, M. Orchard & le Connétable sont admis, on les fait asseoir, & le Capitaine Sentri entre en matiere.

De quoi vous plaignez-vous, M. Orchard? Ces Messieurs n'entendent point notre langue; je me charge de répondre pour eux.

Ces François, reprit le bon Fermier, rencontrent une de mes filles au sortir de l'Eglise, comme elle traversoit le pré pour se rendre à la maison. Ils sont trois; ils l'insultent: quelques jeunes gens du village surviennent, & veulent prendre la défense de ma fille; on les a assommés. Pendant ce tems, on a vu un camarade des agresseurs enlever mon enfant.... Je fors de l'Office, j'apprends ces outrages....

Calmez-vous, M. Orchard, dit le Capitaine, votre fille n'a point été insultée, elle n'est point enlevée. Les trois Messieurs, ayant chacun un bouquet, se sont trouvés à son passage, & lui ont fait

la politesse de les lui offrir. Elle s'en défendoit ; ils n'entendoient pas son langage , elle ne comprenoit rien au leur. Pendant une conversation aussi mal suivie , cinq jeunes gens de la Paroisse se sont avancés , ont attaqué ces Messieurs , en ont été bien reçus. Votre fille effrayée étoit prête à se trouver mal ; un honnête Anglois est venu lui offrir le bras , & de la reconduire chez vous : elle y est ; l'origine de la dispute , les trois bouquets sont encore sur le champ de bataille.

Vous m'assurez cela , Monsieur , dit le Fermier au Capitaine. Oui , Monsieur , répond celui-ci , & je m'offre pour caution de la vérité de mon rapport. En ce cas , reprit le Fermier , ceux qui ont été maltraités , peuvent aller chercher des dédommagemens où ils voudront ; & faites agréer , je vous prie , à ces étrangers les excuses que je leur fais de m'être prêté aux emportemens de quelques étourdis de ma nation : vous voudrez bien ensuite m'accompagner chez le Juge de paix , avec le Connétable , pour arrêter les suites de cette affaire.

Pendant la négociation , les Officiers avoient les yeux attachés sur le Capitaine

& le Fermier ; ils ne concevoient rien à la conversation , mais ils voyoient la physionomie de M. Orchard se calmer , comme par degrés , tandis qu'il régnoit un air de mécontentement sur celle du Connétable. Le Capitaine s'approche des François : Tranquillisez-vous, Messieurs, leur dit-il, le tumulte est apaisé ; M. Orchard reconnoît son tort, & vous prie d'oublier la part qu'il a prise à l'insulte dont vous avez droit de vous plaindre. Les François firent une inclination à M. Orchard ; il la leur rendit, & les trois Anglois se retirèrent.

Richard , seul témoin de l'aventure , (l'intelligence des deux langues l'avoit mis à portée de n'en pas perdre un mot) resta avec les étrangers. Le plus âgé des trois s'approcha de lui : Aimable Miss, lui dit-il, nous ne comprenons que la moitié de ce qui se passe ; mais , selon toute apparence , nous avons les plus grandes obligations à M. votre pere : convenez-en ; il parle un françois trop pur , il montre trop d'inclination à nous servir , il est François lui-même.

Il vient de faire le devoir d'un véritable Anglois , repliqua Richard ; il l'est

sans doute. Cette réponse coûta quelque chose à sa franchise; plus il voyoit le Capitaine, moins il parvenoit à le définir. Une heure s'étoit à-peine écoulée, lorsque celui-ci rentra dans l'auberge. Mifs, dit-il à la fausse Bekit, prenez votre chapeau & vos gants; l'honnête M. Orchard nous engage à diner, & nous y allons.

L'air sérieux du Capitaine & la tournure de la proposition déconcertèrent presque Richard. Assurément, Monsieur, répondit-il, fait comme je le suis, vous ne devriez pas chercher à me montrer; quel personnage voulez-vous que je joue parmi des inconnus?

Celui, répondit le Capitaine, d'une jeune personne sans usage du monde & sans maintien, que tout embarrasse; celui de ma fille enfin. Vous avez bien des dispositions à le remplir; mais vous avez besoin de vous perfectionner: je ne suis pas mécontent de la façon dont vous vous êtes conduite hier dans le chemin, & ce matin dans cette auberge; mais il faut vous essayer sur un théâtre plus étendu, où l'on vous voie plus long-tems & de plus près.

Richard déterminé jusqu'à un certain point à se laisser conduire, obéit sans faire d'autres représentations au Capitaine, & tous deux se rendirent au lieu de l'invitation.

Sous le plus grand air de simplicité, la maison de M. Orchard respiroit l'aisance, & même l'abondance : la candeur, la bienveillance étoient peintes sur la physionomie des personnes dont sa famille étoit composée. Mistriss Orchard & trois filles éblouissantes de fraîcheur, de jeunesse & d'agrémens, viennent au devant de Richard, & le préviennent par les embrassemens les plus affectueux : deux grands garçons nerveux & bien bâtis lui tirent leur révérence d'un peu moins bonne grace, mais cependant avec une modeste assurance. On se met à table. On peut se figurer un repas fait à la campagne, chez un riche Fermier : plus de propreté que de recherche & d'élégance, plus d'abondance que de goût ; du bon cœur sans démonstration, des attentions sans ménagement, de la franchise sans ouverture, de la bonne humeur sans gaieté, des mets succulens sans être assaisonnés, de la bière du

tems du Roi Jean , & de six fortes de poudings. On vouloit deviner les goûts du Capitaine & de Richard , & on les servoit sans relâche. La fausse Miss étoit l'objet des agaceries des jeunes Demoiselles , qui la regardoient comme leur compagne , & des œillades amoureuses des jeunes gens , qui la trouvoient fort à leur gré. Le repas fini , M. Orchard & ses fils restent à table avec le Capitaine ; Mistrifs Orchard & ses filles conduisent Richard dans une autre chambre , où l'on avoit dressé un cabaret , chargé de liqueurs.

Quand les femmes se crurent seules entre elles , les filles de Mistrifs Orchard , jusques-là retenues dans les avances qu'elles avoient faites à Richard , se livrerent un peu davantage , & lui firent les caresses les plus vives , les plus capables de le flatter. La situation de la fausse Miss étoit très-embarrassante : l'ingratitude n'étoit point dans son caractère , & la bienfiance vouloit qu'il rendit honnêteté pour honnêteté : s'il se livroit un peu , il craignoit bientôt de se livrer trop. Les objets étoient trop agaçans : il se voyoit au moment

de repousser ou de fuir. Heureusement MM. Orchard & le Capitaine entrèrent. L'aîné apportoit un violon, & le cadet un tambourin ; on proposa de danser ; & le Capitaine Sentries ouvrit le bal avec Madame Orchard, & dansa l'*horn pipe*, avec les graces d'un homme de Cour, le feu, la légèreté, la force d'un jeune homme. Mesdemoiselles Orchard firent admirer, à leur tour, leurs graces naïves. Tout alloit bien lorsque l'aîné de la maison vint prier Richard à danser ; celui-ci s'en excusoit sur son ignorance. Allons Bekit, disoit le Capitaine, vous n'avez jamais dansé, mais la compagnie est remplie d'indulgence. Il faut, ma fille, savoir s'amuser, & contribuer à l'amusement des autres. On a d'abord mauvaise grace ; on ne fait ce qu'on fait : ensuite on se perfectionne par l'exercice. Faites deux tours de chambre ; écoutez la mesure, & figurez. Richard ne put se dispenser d'obéir. Il s'en acquitta mal : par-tout ailleurs on auroit ri ; où il étoit, on lui feroit bon gré de sa complaisance : elle lui valut les embrassemens des Dames & par-dessus tout, ceux du Capitaine, qui le serroit dans ses bras avec une

tendresse extraordinaire. L'heure du thé survint : on en prit, & on se sépara, en se promettant de ne jamais s'oublier.

Richard revenoit à l'auberge avec le Capitaine. Je ne puis, lui disoit celui-ci, ma chere Bekit, trop applaudir à votre complaisance pour mes volontés : elle acheve de vous gagner mon cœur. Je vous aurois fait chanter tantôt, mais vous vous en acquittez trop bien, & ce n'eut pas été une politesse obligeante pour nos hôtes, de développer devant eux un talent aussi correct dont ils ne sont pas à portée de faire l'étude : j'ai mieux aimé vous faire danser ; votre mal-adresse même a prouvé l'envie que vous aviez de leur être agréable.

Richard s'entendant toujours traiter de Bekit ou de Mifs, dit avec douceur : Vous m'avez, Monsieur, habillé en fille ; oubliez-vous que je ne le suis pas ; ces jeunes personnes, tantôt.....

Je vous entends, dit le Capitaine ; elles vous auront mis dans l'embarras ; mais il faut des épreuves de cette nature pour préparer à de plus grandes. Quittez ce petit ton boudeur & mécontent : surtout ni de Monsieur, ni de Madame avec moi.

Je suis votre pere ou votre mere , selon l'occasion , & vous proteste, soit que je vous sois l'un ou l'autre, que le Ciel ne pouvoit vous en donner un plus tendre. Le Capitaine craignant d'avoir mortifié Richard par cette petite réprimande , l'embrassa avec une tendresse si marquée, que celui-ci en fût ému , & y répondi. Ils rentroient dans l'Auberge. Un homme en uniforme aborde le Capitaine. Eh ! bon jour , lui dit-il , mon brave Commandant. Ah ! ah ! c'est vous Sergent ? Oui , mon Commandant , c'est votre serviteur Harry Baggot..... Je vous croyois à Bath , Baggot ; on vous avoit donné un congé pour aller prendre les eaux.... J'y allois , mon Commandant. J'ai trouvé un de mes anciens camarades, tenant taverne : il m'a proposé d'essayer de son cidre & de sa biere , je sens que je me rétablis : si cela continue je laisserai couler l'eau à la mer.

Mais , Baggot , dit le Capitaine , on vous a envoyé votre congé absolu à Bath. Vous êtes libre désormais. Votre décompte est fait , votre argent consigné à l'Amirauté : vous pouvez le recevoir sur votre quittance. La somme

est honnête, Baggot, & vous mettra en état de vous établir avec agrément dans quelque endroit de l'Angleterre que vous vouliez choisir.

Que le Ciel vous en récompense mille fois ! s'écria Baggot, dans l'enthousiasme où le mettoient tant de bonnes nouvelles. J'apprends que cette jeune Demoiselle est votre fille, puissiez-vous tous deux être comblés de bénédictions. Ah ! Miss, pardonnez-moi la hardiesse, vous avez pour pere le plus brave, le plus digne Officier qui soit dans les troupes.

Je suis, mon cher Baggot, dit le Capitaine bien sensible à ces témoignages de votre amitié & de votre bon cœur ; puis se tournant du côté de Richard, ma fille, lui dit-il, je n'ai point d'argent sur moi, donnez au Sergent de quoi boire à notre santé.

Richard regarda le Capitaine, d'un air étonné ; mais, mon pere, comment donnerai-je de l'argent, je n'en ai pas ? Vous devez en avoir, ma fille, reprend le Capitaine : souvenez-vous de l'histoire de ce jeune homme que nous rencontrâmes hier, & cherchez dans vos poches

Richard cherche, & parmi de petites nipes propres à l'usage des femmes, dont il ne se croyoit pas possesseur, il trouve une bourse remplie d'or, assez bien fournie, en tire une guinée, & la donne au sergent: celui-ci remercie, & prend congé. Richard, la bourse à la main, se tourne du côté du Capitaine; que ferai-je, Monsieur, de cet argent-ci?...Du bien, ma fille; je vous conseille de ne pas perdre une seule occasion: elles sont toutes précieuses.

Vous me choisissiez donc pour votre *aumônier*, dit Richard? je me tiens honoré de l'emploi, & m'en acquitterai.

Le lendemain le Capitaine & son élève, partirent de grand matin. Le jour se passa sans événement. Le soir ils s'arrêtèrent dans un petit Village. Un bouchon, en assez mauvais ordre, étoit le seul gîte où l'on pût y passer la nuit: une chambre unique, un lit qu'il faut partager, en sont toutes les ressources. Après un léger repas, Richard, jeune, & peu fait à la fatigue, s'endormit sur le champ, & resta sur une oreille jusqu'à neuf heures du matin. Le Soleil dardant alors sur le lit, le réveille; il ouvre

les yeux, & ne voyant pas le Capitaine Senti, à côté de lui, il écarte un peu le rideau, & le cherche dans la chambre : le Capitaine n'y étoit pas.

Une femme, assise contre une table, le dos presque tourné au lit, dans un deshabillé lesté, & couverte d'un peignoir, faisoit sa toilette.

Richard, surpris de cette apparition, s'avance doucement sur le pied du lit, pour regarder le nouvel hôte, admis à partager leur petit appartement.

C'étoit une femme entre deux âges, d'un air extrêmement noble, le teint uni & assez frais, sans beaucoup d'éclat, des cheveux beaux, parfaitement noirs, qu'elle paroissoit très-attentive à arranger ; elle jeta par hasard, les yeux sur le pied du lit, & vit la tête de Richard, sortant d'entre les rideaux.

Elle se leve, vient précipitamment au lit : eh bien, dit-elle d'un air caressant & gai, d'une voix douce, comment ma petite Miss a-t-elle passé la nuit.

Richard, ouvrant ses yeux de toute leur largeur, envisage la femme qui lui parle, l'examine pendant quelque tems, compare ce qu'il a vu, à ce qu'il voit.

Il croit reconnoître quelques traits de la Bohemienne & du Capitaine, mais très-embellis. La taille semble plus haute, le maintien est tout autre, ce n'est plus la même action, le même jeu de physionomie.

Oh ciel ! dit-il, Madame, c'est vous ! Encore Madame ! reprend la femme en peignoir ; vous êtes une petite entêtée. Je suis votre mere aujourd'hui ; & qu'il ne vous arrive pas de l'oublier. Levez-vous, venez m'aider : il faut acquérir de l'adresse pour pouvoir par la suite, être utile à soi-même.

Richard se lève, prend ses jupons, & vient montrer, en servant sa mere, plus de bonne volonté que d'expérience. La Dame, quoique décevant, lui laissa voir assez de choses pour le convaincre qu'elle étoit parfaite dans le sexe qu'il lui avoit plu d'adopter pour ce jour là : Dès que la toilette fut faite, la Dame ordonne à Richard d'aller faire seller les chevaux : il obéit. Les hôtes du bouchon voyant la métamorphose opérée chez eux, en furent un peu surpris. Ils n'étoient pas en droit d'en demander compte : ils étoient bien payés, ils vi-

rent partir les Dames sans rien dire , & leur souhaiterent un bon voyage.

Richard n'avoit pas le loisir de s'en-nuyer en route. N'eut-il pas eu le cœur rempli d'une grande passion, les actions & les métamorphoses de son guide, leur lien, si difficile à comprendre, avec le bien qu'on lui permettoit d'espérer, eussent fourni une matiere suffisante à ses rêveries.

Il falloit qu'on le conduisit par des chemins bien détournés. L'endroit où on le fit arrêter, ce jour là, pour dîner, étoit encore, pour l'apparence & les commodités, au-dessous du gîte mal aisé, où ils avoient passé la nuit.

Richard, descendu de cheval, étoit assis, seul, dans une chambre assez grande, mais où tout étoit en désordre. La Dame s'étoit écartée sous quelque prétexte.

Trois hommes d'assez mauvaise mine, du fond d'un cabinet où ils sont attablés, voyent la fausse Bekit, se levent, viennent à elle : l'un lui dit qu'elle est jolie : l'autre la prend par le menton, le troisieme veut lui faire une caresse un peu vive. Richard se défend, crie, donne un soufflet à l'insolent : tous trois,
peu

peu rebutés par des rigueurs, s'achar-
noient sur lui quand la Dame arriva.

Ces trois hommes, avoient l'épée au
côté, la Dame tire du fourreau la pre-
mière des trois, qui lui tombe sous la
main, & frappe à grands coups sur ceux
qu'elle appelle les ravisseurs de sa fille.
Un des trois bandits se retourne, pour
lui faire tête, elle croise le fer qu'on lui
oppose, & d'un coup de fouet, désarme
son adversaire.

Ce trait de vigueur a suspendu les
attaques tournées contre Richard. La
Dame l'épée haute, a l'air de Médée
en fureur : ses yeux étincellent ; elle
prononce d'un son de voix rauque, &
élevé, des paroles dont le sens est in-
connu : le son même en est effrayant.
Les trois hommes, la terreur peinte
dans les yeux, la regardent, l'écoutent,
sortent avec précipitation, regagnent
leurs chevaux attachés près de là, à une
palissade, prennent le galop, & dispa-
roissent.

La Dame sort un moment, va dire
quelques paroles à l'hôte du bouchon,
& rentre d'un air aussi tranquille, que
s'il ne se fut rien passé d'extraordinaire ;

Novembre, 1784.

C

Richard ne demandoit compte de rien , l'usage de son guide n'étoit pas d'en rendre : on dîna , & on partit bientôt après , sans entrer en éclaircissement.

On ne doit point imaginer , cependant , que nos deux voyageurs gardassent toujours le silence , en marchant. Au contraire ; la conversation étoit ordinairement suivie , nourrie , & animée dès que le terrain leur permettoit de s'approcher assez l'un de l'autre.

Les différentes productions de la nature étoient presque toutes inconnues à Richard : on lui détaillait avec complaisance les façons de les cultiver , de les multiplier & leurs différens usages. On lui faisoit connoître avec soin les lieux qui se trouvoient sur le chemin ; & l'histoire les avoit rendu fameux : on rapportoit brièvement les actions auxquelles ils étoient redevables de leur célébrité , Richard , en écoutant , pensoit lire un des meilleurs livres qu'il eut parcouru de sa vie.

Ils marchaient depuis deux jours dans des terrains difficiles , lorsque la Dame , s'adressant à son compagnon de voyage , voici , lui dit-elle , ma chere Bekit , la

frontiere du pays de Galles , & nous touchons de près au terme de notre voyage. Ce soir je vous conduirai chez une Dame de la connoissance de votre bon ami le Capitaine Senti : vous savez que vous êtes sa fille : apprenez que je suis sa sœur. La bonne Galloise, chez laquelle vous allez trouver un asyle, a deux filles très-aimables : elles seront vos compagnes. Dans le commencement elles ne comprendront rien à vos discours, & les leurs ne seront pas plus intelligibles pour vous ; c'est un avantage dont vous connoîtrez l'utilité : il vous débarrassera de beaucoup de questions épineuses, si vous n'aviez pas le tems de réfléchir & d'arranger vos réponses. Quand les Dames pourront vous entendre, elles vous demanderont bien des choses relatives à leur ami le Capitaine , à vous , à moi. Voici ce que vous pourrez leur répondre. Vous aviez perdu votre mere , de très-bonne heure ; emporté par son goût pour les voyages , où par les devoirs du service auquel il s'étoit attaché, votre pere avoit confié votre éducation à un honnête fermier de Bridgewater, appelé

William Orchard, & vous ne l'avez vu que fort peu. Vous ne me connoissiez pas davantage, moi qui suis sa sœur. Vos réponses doivent être courtes : évitez toute espèce de confidence ; votre bonheur dépend de votre discrétion. Le Capitaine Sautri a eu l'attention de prévenir la Dame de notre arrivée, ainsi nous devons nous attendre à être bien reçues. Demain je vous quitte ; cette séparation sera douloureuse pour moi, ma chère Bekit ; mais je veillerai sans cesse autour de vous ; cependant mes attentions vous seront inutiles , si vous ne veillez à votre tour sur vous-même. Vous pourrez vous ennuyer dans la retraite , où je vous ensevelis. Tant mieux , ma chère fille , il faut apprendre de bonne heure à souffrir cette espèce d'affection de l'ame. On y est sujet dans les plus brillantes situations de la vie , & si l'on ne fait pas la supporter , on est toujours malheureux & difficilement sage.

Vous aurez ici une occupation nécessaire : c'est d'apprendre la langue du pays , pour parvenir à vous y faire entendre. Vous vous saurez gré , par la

suite, d'avoir fait cette étude : & comme votre tems ne se trouveroit pas suffisamment rempli, vous pourrez vous delasser en faisant de la dentelle. Les filles de Mistriss Bullcock entendent parfaitement ce petit travail : elles vous enseigneront avec plaisir. Vous acquérerez en même-tems de l'adresse, & prendrez une contenance habituelle convenable à une personne du sexe.

Mais, Madame, interrompit Richard, d'un air un peu altéré, vous me parlez toujours de mon sexe de fille : le garderai-je encore long-tems?

Ecoutez, ma fille, reprit la Dame d'un ton fâché, il viendra peut-être un tems où vous ferez au désespoir de ne l'être plus ; mais, Madame, dit Richard Mais, Bekit, reprit celle-ci, je ne suis point Madame ; avez-vous oublié que je suis votre tante ? & croyez-vous par vos indocilités, vos impatiences, vos aigreurs, me paroître plus digne de conserver le sexe, dont je ne vous ai fait perdre encore que l'apparence. Vous êtes à moi : vous êtes ce qu'il me plaît ; qui que vous foyez,

agissez pour m'obéir, & parlez pour me plaire.

Richard jetta les yeux sur la tante, & vit de la sévérité dans ses regards. Porté à la respecter, à lui déférer par inclination, par habitude, par instinct, il crut l'avoir mécontentée, & fut alarmé. La Dame craignant d'avoir poussé la réprimande un peu trop loin, lui jette les bras au col, l'embrasse de tout son cœur : il lui rend ses caresses, & l'intelligence est rétablie.

On arrive chez Mistriss Bulcock, (c'étoit le nom de la Dame Galloise.) Les visages, les habits, la langue, les usages, tout étoit neuf pour Richard. On accueillit la Dame avec beaucoup de respect, & lui, comme la fille du meilleur ami de la maison. Il eût une chambre commode ; la mere & les filles s'étudierent à lui rendre leur compagnie agréable ; sa tante lui laissa, en partant, lieu de se flatter que sa nouvelle société ne lui pourroit être à charge, faite d'attention de la part des personnes dont elle étoit composée. Dès le lendemain, Richard se trouva seul au milieu d'un petit peuple tout

Gallois ; déjà lui-même en avoit l'apparence ; une des filles de *Mistrifs Bullcock* étoit de sa taille ; on lui en avoit fait prendre les habits : il ne lui fût plus permis de les quitter.

Il est naturel de vouloir écouter les autres, & s'en faire entendre ; on ne doit point s'étonner si *Richard* s'appliquoit au Gallois de tout son cœur. Ses progrès étoient rapides, & n'étoient point surprenans, l'esprit & la mémoire ayant été cultivés de bonne heure par l'étude. Au bout de quinze jours, il en savoit assez pour ne se laisser manquer de rien ; quinze jours après, il pouvoit nommer par leur nom tous les objets qui entrent dans le cercle des idées communes : bientôt il eût été en état de soutenir une conversation ordinaire. Cette application se joignant à l'apprentissage de la dentelle, remplissoit une partie de ses momens ; les rêveries, & quelques promenades solitaires autour de la maison, occupoient passablement le jour. Les nuits étoient plus longues. Il les passoit à rêver à *Dorothée*, à concilier les espérances qu'on lui donnoit de la voir

de la posséder un jour avec les moyens extravagans, employés par son guide. Pesant avec soin les actions dont il avoit été témoin, si quelques-unes lui sembloient extravagantes & confondoient sa raison, tout étoit beau, sage, noble, dans le petit nombre de celles dont il pouvoit être juge. Un desir ardent de le revoir étoit le résultat de ce combat de réflexions. *Mistriss Bullcock* & ses filles animoient sans cesse ce sentiment en lui parlant tous les jours du Capitaine Senti, & témoignant leur inquiétude de ne pas recevoir de ses nouvelles. Il pensa pouvoir tirer de ces Dames quelques lumieres, & leur demanda si leurs liaisons d'amitié avec le Capitaine son pere étoient anciennes. Il y a plus de dix ans, chere *Miss*, repondit *Mistriss Bullcock*, qu'un de ses amis & des nôtres, nous l'amena. Depuis il nous a presque toujours regardé comme sa famille, & le pays de Galles, comme son pays; il nous a donné tous ses loisirs.

Mais, dit Richard, saviez-vous u' il fut marié.... Je l'appris il y a cinq ans, par occasion, reprit *Mistriss Bullcock* :

une Dame du voisinage , de figure révénante , d'un bon âge , bien accommodée de la fortune , veuve d'un juge de paix , prit beaucoup d'inclination pour lui ; il paroissoit avoir de l'estime pour elle. Je fus comme chargée de négocier cette affaire. Le parti étoit très-avantageux. Je fus surprise de l'éloignement de votre pere pour un semblable établissement : je le pressai , & ce fut alors qu'en me demandant le secret , il m'avoua qu'il étoit engagé , & avoit un enfant : j'ignorai même , ma chere Miss , si vous étiez fille ou garçon.

Vous connoissiez sa sœur , Madame , reprit Richard ? Non , répondit Mistriss Bullcock : jamais homme ne parla moins de lui , de ce qui lui appartient , que le Capitaine. Ce n'est point par un effet de cette réserve de caractère , naturelle à sa Nation ; nous autres Gallois ne sommes pas plus ouverts , pas plus francs que lui ; mais il s'oublie avec les autres , & semble se perdre entièrement de vue.

Trouvez-vous , ajouta Richard , des traits de ressemblance marquée entre ma tante & lui ?

Beaucoup , reprit la Dame : elle est

moins brune , a la physionomie plus ouverte ; mais si elle mettoit la perruque blonde de son frere un peu en avant , sur le nez , ce seroit son portrait.

Richard , pour ne pas s'exposer à des questions embarrassantes pour lui , cessa d'en faire : d'ailleurs , lui disoit-on rien de propre à l'éclairer ? Voici la conclusion naturelle qu'il en tiroit : l'être singulier qui s'est chargé de me gouverner , a pris l'apparence d'un homme connu & très-estimé , pour me donner entrée dans cette maison ; mais qu'y fais-je ? à quoi peut aboutir ce stratagème !

Six semaines s'étoient passées de la sorte , quand le Capitaine Senti surprit agréablement Richard & ses connoissances , par son arrivée imprévue. Richard ne s'avança point pour le recevoir , ne sachant si c'étoit le vrai ou le faux Capitaine. Bientôt ses inquiétudes se dissipèrent ; un regard de connoissance , un coup-d'œil caressant le mirent à son aise. Le Capitaine , entouré de la famille , rendoit compte des raisons de son silence. Des affaires embarrassantes , heureusement terminées , en avoient été la cause : il venoit de rendre des comptes très-im-

portans , & relatifs aux emplois dont il avoit été chargé. Errant jusqu'alors dans les trois Royaumes , il s'étoit déterminé à asseoir sa petite fortune dans le Comté de Suffex , & venoit chercher sa chere Bekit pour l'y conduire. Mistrifs Bullcock lui reprocha avec amitié d'avoir choisi un séjour éloigné d'elle : il s'en excusa sur des raisons d'intérêts assez forts , & disposa les Dames à le voir partir le lendemain. La conversation étoit toute en Gallois , & le Capitaine remarqua avec plaisir l'air d'attention & d'intelligence de Richard.

Le lendemain , on se sépara avec des marques d'affection réciproques. Richard dans la route marchoit derrière le Capitaine , examinoit sa grace à manier un cheval , son air délibéré , militaire.

A quoi rêvez-vous , ma fille , lui demande le Capitaine en langue Galloise ?

Avez-vous oublié l'Anglois , Capitaine , répondit Richard ?

Non , reprit le Capitaine ; mais vous ferez bien de l'oublier vous-même : d'ailleurs , je puis être le Capitaine Senti tout court pour ceux dont je suis connu , mais vous & moi , ma fille , ne nous de-

vons-nous pas des noms plus tendres.

Je vous demande pardon, dit Richard, nous changeons si souvent ensemble de relation, qu'en vous parlant, j'oublie si je dois m'adresser à mon pere, où à ma tante.

Je veux, dit le Capitaine, vous mettre à l'abri désormais de vos oublis & de vos distractions. Vous me verrez sous cette forme-ci jusqu'au moment où vous reprendrez un nouvel être. Alors je paroîtrai à vos yeux sous celle qui m'est naturelle. Puissiez-vous, par votre bonne conduite donner lieu à d'heureuses transformations.

Nos voyageurs arriverent au Comté de Suffex, sans aventures dignes d'être rapportées. Ils s'arrêterent dans un Village considerable nommé Corntrée, à la porte d'un assez grand château, vis-à-vis duquel le Capitaine avoit loué une maison, petite, de peu d'apparence, meublée simplement, & avec propreté. Une servante, courte & robuste, en composoit tout le domestique. Le Capitaine Sentri renvoya sur le champ ses chevaux, & le petit ménage fut installé.

Le lendemain Richard, à son réveil, trouva à coté de son lit un ajustement Gallois neuf, complet, & du meilleur goût : il le considéroit ; le Capitaine entra. Ma chere Bekit, lui dit-il, vous devez paroître ici une franche Galloise : le jargon que vous parlez, est encore trop plein d'anglicisme ; il vous décéléroït : mais la décoration que vous allez prendre rendra l'illusion parfaite. Je vais vous aider à arranger ce corps de jupe à avancer ce beguin sur vos yeux & sur vos tempes. Votre physionomie conservera ce qu'elle a de piquant, votre taille ne perdra rien de son élégance : vous serez très-gentille, ma chere Bekit : vous n'aurez plus de fatigues à prétexter maintenant ; prenez l'habitude de vous lever de bonne heure ; je vous fais l'intendant de mon petit menage : la pourvoyeuse attend vos ordres, & surtout parlez Gallois ; s'il vous échappe une phrase Angloise, je vous reconduis au pays de Galles, & vous me perdrez de vue pour six mois. Votre Gallois n'étant pas correct, la pourvoyeuse vous devinera à peu-près ; en tout cas je vous traduirai.

Richard, novice dans son nouvel emploi, s'acquitta d'abord assez mal du rôle de maîtresse de maison; mais habitué depuis deux mois à se plier à tout, il se mit au fait de son détail, & partagea son loisir entre les occupations domestiques, & le tabouret à faire de la dentelle.

Le Capitaine sortoit & rentroit, à ses heures réglées. Arrivoit-il à la maison? il venoit à Richard avec un empressement qui paroissoit toujours nouveau, & s'en séparoit avec un regret aussi marqué. Les attentions de sa part étoient portées à l'excès, son humeur étoit toujours égale, mais il n'aimoit pas à être contredit. Si son élève lui faisoit des questions, il répondoit avec une patience & une complaisance infinies à toutes celles qui ne sortoient point des bornes prescrites à la curiosité du jeune homme; parloit volontiers de Miss Dorothée, & toujours pour en donner des nouvelles consolantes, & se plaisoit à nourrir la douce espérance de la revoir un jour. Lui demandoit-on des choses relatives à la constitution du gouvernement & aux mœurs des différens

Etats de l'Europe , à leurs usages ? on recevoit les réponses les plus satisfaisantes , les plus capables d'éclairer. Les idées étoient précieuses , les définitions courtes , les différences caractérisées ; mais quelquefois l'élève , ou par curiosité , ou pour embarrasser son instituteur , cherchoit à jeter la conversation sur les sciences abstraites , sur les mystères de la nature ; ne me tentez point , Bekit , répondoit le Capitaine , d'un ton sérieux , quand je saurois toutes les vérités , (ce qui n'est pas de l'essence d'un être fini ,) je vous cacherois même celles que vous devez apprendre : étudiez , arrachez , si vous le pouvez , des secrets à la nature , c'est l'unique moyen de devenir capable & judicieux : savant , vous ne pouvez pas l'être ; il seroit sans doute dangereux pour vous de le devenir trop. Après ce trait de morale , le Capitaine quittoit le ton sévère , & retomboit dans le familier & le badin.

Un matin il rentra d'assez bonne heure , avant dîner. Bekit , dit-il à Richard , il faut doubler notre ordinaire. Un de nos amis vient dîner avec nous , vous m'aidez à lui faire nos honneurs.

C'est le Ministre de la Paroisse : un galant homme ; il aura de la peine à entendre votre Gallois , mais je vous servirai d'interprète ; du reste , il parle Anglois comme vous & moi , vous ne perdrez rien de ce qu'il dira. Peut-être vous étonnera-t-il beaucoup , Bekit ; mais soyez maîtresse de vous-même , réglez votre attitude , vos mouvemens. Je jugerai , par la façon dont vous allez vous conduire , du fond que je puis faire , pour la suite , sur votre prudence : ayez attention sur-tout à paroître moins froide à mon égard. Vous êtes du pays de Galles ; on y respecte ses parens , mais on les aime encore davantage. Après cette courte instruction , Bekit préparée à quelque chose de nouveau , alla donner ordre à son ménage ; & le Ministre arriva pour l'heure du dîner.

Il s'appelloit M. Jackmann , homme qui tiroit sur sa cinquantaine , d'assez bonne mine , de peu d'esprit , mais ayant d'ailleurs l'apparence d'un homme honnête , & d'un bon Ecclésiastique , il avoit beaucoup d'appétit , & parla peu pendant le repas ; cependant il laissoit de tems en tems échapper des regards

du côté de Bekit. Elle baissoit les yeux , déjà couverts de son beguin Gallois : cependant il en admira la beauté , & en fit compliment au Capitaine. Ensuite il demanda à la jeune Mifs si c'étoit par attachement pour la façon de se mettre dans son pays, qu'elle ne s'habilloit point à l'Angloise. Bekit crût devoir répondre qu'elle suivoit moins son propre goût, que celui de son cher pere. La réponse étoit en Gallois, mais assez mêlée d'Anglois pour pouvoir être entendue du ministre, à peu près.

Bekit vous trompe, mon cher pasteur, dit le Capitaine; elle quittera la mode de son pays, lorsqu'elle parlera bon Anglois. Bekit ne répondit rien, & la conversation tourna sur d'autres objets.

Vous avez bien fait Capitaine, disoit M. Jackmann, de venir vous établir dans ce Village. La situation en est charmante, l'air y est sain, le terrain fertile, le peuple y est bon, vous ne pouviez mieux choisir un séjour dans toute l'Angleterre pour y manger agréablement votre demi-solde. La Dame du lieu, Mistrifs Brown, veuve

d'un homme de distinction est une femme respectable , à tous égards. Je vous en ferai faire la connoissance. Nous avons déjà parlé de vous : elle m'a même chargé de l'excuser sur ce qu'elle n'a pu vous rendre votre visite, elle est incommodée depuis quelques jours. Elle vit d'ailleurs dans une grande retraite , & presque vis-à-vis de Miss Dorothee Nettling, sa niece, que les suites d'une aventure assez ridicule ont forcée de se jeter dans ses bras..... vous en aurez oui parler, Capitaine : cette affaire à fait beaucoup de bruit.

Non , répondit le Capitaine, je suis très-peu instruit des aventures de la contrée.

Oh, il faut que je vous raconte celle-ci, reprit M. Jackmann; elle est singulière ; je la tiens de Mistriss Brown; elle s'est passée sous ses yeux.

Miladi Nettling avoit un laquais, beau comme un ange, chantant à ravir. Le laquais & Miss Dorothee faisoient tous les jours de la musique ensemble ; il paroissoit regner entre eux beaucoup d'intelligence. Sir Georges crut avoir surpris son laquais faisant violence à sa

filles. Il tira l'épée, fit un vacarme étonnant, ordonnant à tous ses gens de monter à cheval, pour courir sur le ravisseur, qui, dit-on, s'étoit évadé. Un grand Seigneur venu de Londres exprès pour épouser Miss Dorothee, s'en retourna comme il étoit venu; la jeune personne étoit déshonorée : l'en croiriez-vous, monsieur, ce laquais, ce galant, ce Ravisseur étoit... (Il montrait du doigt Bekit) étoit aussi dangereux que cette jeune Miss : c'étoit une fille.

Une fille, reprit le Capitaine ! En a-t-on des preuves ? Ne dites-vous pas qu'il s'étoit sauvé ?

Mille preuves, reprit le Pasteur, cent mille preuves, plus claires que le jour : Miss Brown elle-même les a vues, les a tenues dans ses mains ; le château, les domestiques, les paysans des environs en sont convaincus. C'étoit la fille de Tom Cawsson, un riche particulier du Comté de Kent : il est venu la réclamer, l'a conduite chez lui..... C'étoit une fille, vous dis-je ; c'en est encore une, à moins qu'elle ne soit mariée. La réputation de Miss Dorothee est parfaitement établie, & tout le monde a blâmé le Ba-

ronnet de ses vivacités & de son indiscrétion.

Rien n'est plus singulier, dit le Capitaine : il faut étouffer de rire, dit le Ministre.... Miss Bekit ne rit point ! peut-être ne m'a-t-elle point entendu ?.... Pas tout-à-fait, dit le Capitaine ; mais je lui expliquerai l'aventure, & elle en rira à son tour. En finissant ce propos, le Ministre acheva de vider une bouteille d'excellent vin, se leva de table, & sortit.

Richard étoit demeuré stupéfait, la bouche beante. Quoi, dit-il en anglois, dès qu'il se vit seul avec le Capitaine, Dorothée est à Corntrée ! elle croit que je suis une fille ! on lui en a donné des preuves plus claires que le jour !... C'est vous, Monsieur, qui m'avez joué ce tour ; vous avez aposté quelque phantôme.....

Doucement, doucement, Bekit, reprit le Capitaine ; vous en êtes aux invectives, & vous oubliez le gallois & mon nom. Jusqu'ici j'ai été plus sage que vous ; pourquoi doutez-vous de moi ? Votre maîtresse est à Corntrée ; vous êtes à deux pas d'elle, vous respirez le

même air, & vous vous plaignez ! Sa réputation étoit compromise, & peut-être perdue ; elle étoit brouillée avec toute sa famille, & exposée, pour l'amour de vous, aux chagrins les plus amers : d'un coup de baguette, j'ai mis les rieurs de son côté, & fait tomber le ridicule sur ceux qui méritoient plus qu'elle d'en être chargés. Je l'ai même vengée du Lord Scarecrew : il est bien mortifié aujourd'hui de l'avoir aussi légèrement dédaignée.

Elle me croit fille, ajoutoit Richard!.. Je ne trompe, répondit le Capitaine, que ceux que j'ai intérêt de tromper. Supposez qu'elle ait cette opinion, elle ne seroit pas tout à-fait déraisonnable ; vos impatiences, vos humeurs m'engageroient bientôt à la justifier. Persuadez-vous qu'il m'est aussi facile de vous faire ma fille, que de me faire votre pere. La punition seroit forte, & vous ne me pousserez point à ces extrémités ; je veux vous trouver plus docile, être content de vous, vous rendre heureuse : cessez de vous inquiéter, quand je veille pour vous. Prenez votre tabouret, achevez ce réseau de dentelle : je sors, & ne veux

pas trouver, à mon retour, la trace d'humeur la plus légère. Le Capitaine sortit en effet; Richard prit son ouvrage, sans savoir ce qu'il faisoit, ce qu'il devoit espérer, ou craindre.

Tout avoit plu au Ministre dans la maison du Capitaine, ses façons, sa table, son vin, & sur-tout les beaux yeux de Bekit. Tant d'attraits l'attiroient vers le petit ménage, qu'il s'y rendit bientôt familier; &, pour devenir utile & intéressant, s'il étoit possible, il proposa d'enseigner l'Anglois à la jeune Galloise. Le Capitaine fit très-sérieusement part à son pupille des bonnes intentions du Pasteur. Celui-ci s'en défendoit, comme d'une étude inutile, il savoit mieux l'Anglois que son instituteur prétendu. Apprenez toujours, ma chere Bekit, disoit le Capitaine; dans le monde, si l'on ne veut désobliger personne, on est tous les jours dans le cas de se laisser enseigner les choses que l'on fait, par des gens qui les ignorent. Richard n'osant persister dans son refus, devient malgré lui l'écolier du Ministre. La leçon étoit longue & pesante, car il falloit affecter une grande ignorance.

Cependant le maître étoit facile à tromper. S'il échappoit à Richard de prononcer un mot d'une manière trop correcte pour un commençant, le précepteur regardoit cette mal-adresse dans l'exécution du rôle, comme un progrès rapide, & attribuoit au moins la moitié de ce succès prétendu, à sa propre suffisance. Il redoubloit de zèle pour prescrire les études, & fut devenu insupportable, s'il n'eut parlé souvent des personnes du château. Pendant plusieurs jours il en avoit donné des nouvelles assez indifférentes; mais il en apporta un matin qui pensèrent mettre Richard au désespoir.

Sir Archibald Hottwel, Chevalier Baronnet très-riche, ami de la maison de Mistriss Brown arrivoit de ses voyages. C'étoit un homme de bonne maison, un cavalier très-aimable : il étoit amoureux de Miss Dorothée; la tante favorisoit ouvertement cette inclination; & les deux familles, de concert, pressoient une alliance également convenable aux deux partis.

Richard déconcerté par ce récit, se fut trahi par une exclamation, si le

Capitaine attentif à ses mouvemens, ne l'eut rassuré d'un coup d'œil. Le Ministre termina sa visite, & donna lieu par sa retraite aux explications.

Voilà le terme de mes espérances, disoit Richard. Je serai venu dans cette ridicule mascarade pour être témoin du mariage..... Et qui suis-je après tout, pour disputer le cœur d'une personne riche, & charmante à un homme brillant de tous les avantages de la nature, & de la fortune!

Vous êtes, reprit le Capitaine, une petite Galloise très-inquiète, très-défiante, toute entière à vos premiers mouvemens. Un mariage projeté est-il achevé? sur ce pied, je dois vous appeller Mistriss Jackmann; car mon ami le Ministre m'a proposé de se donner à vous avec cent livres sterlings de rente, dont il jouit, de son patrimoine, deux cents livres qu'il retire de son bénéfice, les bijoux, la garde-robe, & tous les effets de feu Madame Jackmann. Mistriss Brouwn, Miss Dorothée, tout le monde désire cette union, vous me feriez presque souhaiter qu'elle

qu'elle eut lieu, cependant vous croyez-vous mariée?

M. Jackmann m'épouser! moi! & vous l'entretenez dans cette idée!

Je ne le flatte point, reprit le Capitaine, je ne le désespère point. Je suis bon pere, & ne veux point forcer votre inclination....

Mais, dit Richard, me proposez-vous sérieusement de me marier avec cet ecclésiastique.

Je vous propose, dit le Capitaine, de ne rien croire légèrement, d'en user obligeamment avec les personnes, dont les vues nous font honneur. M. Jackmann prêche demain, & nous invite à venir l'entendre : nous lui devons cette marque d'attention.

L'heure du sermon arriva, M. Jackmann vint chercher Bekit & son pere pour les placer, à ce qu'il disoit, de la maniere la plus avantageuse. On s'arrêta à la porte d'une chapelle ; on entre, on fait asseoir Richard : il étoit, sans le savoir, dans le chateau. Il lève les yeux : Miss Derothée, dans une tribune en face de lui, est le premier objet qu'il aperçoit. Elle étoit belle

Novembre, 1784.

D

comme un ange. Un cavalier qui ne lui cédoit en rien, du côté des avantages extérieurs, étoit assis derrière elle & lui parloit.

Que la fausse Galloise fut déconcertée à ce spectacle imprevu ! que de passions s'élevent dans son ame ! l'amour, la jalousie, la crainte d'être reconnu..... Le Capitaine attentif à tout, lui serre la main, lui parle à l'oreille, lui ordonne de prendre courage. L'office étoit commencé ; les Dames étoient à leurs prières, & Richard eut le tems de se remettre, avant de devenir l'objet de leur attention ; mais il ne put éviter les lorgnées de sir Archibald. Ce Cavalier profite d'un intervalle entre l'Office & le Sermon, se penche à l'oreille des Dames, & leur montre la Galloise : bientôt toute la tribune a les yeux de ce côté.

Ce qui n'étoit qu'un objet de curiosité pour Mistriss Brown, en devint un de surprise, & même de saisissement pour Dorothée. La ressemblance la frappa. Ne se croyant point observée, elle ne détourna point les yeux de dessus Richard ; éloignée de soupçonner

que ce put être lui-même, elle ne revenoit point de l'étonnement, que lui occasionnoit une aussi parfaite ressemblance, & M. Jackmann acheva de débiter son homélie, sans s'être attiré la plus légère attention de sa part Richard, toujours lorgné par Sir Archibald, observé avec tant d'attention par Dorothée, beaucoup regardé par Molli, n'avoit pas levé les yeux. Le Capitaine, avoit un air froid & desintéressé, comme s'il n'eût rien sçu, rien vu, n'eût pris aucune part à ce qui se passoit. Il se préparoit à retourner chez lui. M. Jackmann, suivi d'un domestique du château, vient l'engager à dîner, de la part des Dames. Le Capitaine accepte; Richard est entraîné : il se trouve vis-à-vis de Miss Dorothée, sans avoir eu le tems de réfléchir sur l'embarras d'une pareille entrevue. Il étoit entré les yeux fermés, pour ainsi dire. Miss Prown lui fit, ainsi qu'au Capitaine, un accueil caressant. On examina l'ajustement Gallois, & on en loua la propreté, l'arrangement. On dit des choses obligeantes sur la figure. Miss Dorothée ne disoit mot, & regardoit

avidement, surprise de trouver tant & aussi peu de différence. Le beguin Gallois, avancé jusques sur les yeux, & sur les tempes, changeoit la physionomie, & en quelque sorte les traits. La taille, les habitudes du corps étoient dénaturées, le tout ensemble représentoit, d'une manière vraie, une Galloise jeune & timide, fille d'un Officier réformé, recherchée en mariage par M. Jackmann: mais cela ressembloit étrangement à Richard.

On sert le dîner. Placé en face de Sir Archibald & de Dorothée, Richard ne pouvoit lever les yeux, sans rencontrer les leurs attachés fixement sur lui. Le Baronnet adressoit souvent la parole à la jeune Miss; il donnoit un tour galant à ses expressions: Dorothée quoique d'un air un peu distrait, lui répondoit avec douceur & poliment; chaque mot de cet entretien étoit un coup de poignard pour la fausse Galloise. Dans son idée, Mistriss Brown regardoit déjà ce Cavalier comme son neveu, & la nièce le traitoit en amant. Le chagrin, la jalousie étoient à leur comble; heureusement le caractère habituel de la

physionomie n'étoit pas assez connu , pour que le désordre pût être remarqué ; déjà l'attention étoit entraînée d'un autre côté ; profitant d'une question que lui avoit faite Sir Archibald , le Capitaine racontoit un fait assez extraordinaire dont il avoit été témoin. Sa narration étoit pleine de feu , de précision , d'agrément , d'intérêt : on s'y attacha ; & Dorothée seule demeurant occupée de la figure & des mouvemens de Richard , il eut le tems de respirer & de se reconnoître.

Le repas finit ; l'heure de se séparer arrive : Mistriss Brown témoigne beaucoup de satisfaction au Capitaine , d'avoir fait sa connoissance , & celle de sa fille : elle , & Dorothée embrassent Pekis , & on se quitte.

La jeune Miss fut sensible à l'éloignement de la Galloise ; le mouvement dont elle étoit agitée étoit confus , quelque chose de plus fort qu'une inclination naissante lui parloit en faveur de cette jeune étrangere : d'ailleurs peut-on se séparer sans regret du portrait d'un amant chéri ? Pour Richard , il étoit hors de lui-même : l'impression du bai-

fer que lui avoit donné Dorothée avoit passé dans son cœur ; il étoit encore sur ses lèvres , imprimé avec des traits de feu , la raison étoit égarée , la tête étoit perdue. M. Jackmann & le Capitaine le reconduisoient en le tenant sous le bras , & le portoient , pour ainsi dire. Le bon Ministre félicitoit son ami de l'effet prodigieux de sa visite dans le château : son mérite y avoit subjugué tout le monde ; & Sir Archibald lui-même déclaroit hautement , qu'il feroit toutes les avances pour gagner son amitié , s'il lui étoit possible d'y réussir.

D'après ce discours du bon Ministre , on ne doit point être surpris de voir s'établir une liaison intime entre les deux maisons. Sir Archibald fait toutes les avances imaginables au Capitaine ; Mistriss Brown , & Dorothée visitent exactement sa prétendue fille , & Bekit devient leur compagnie de tous les jours ; mais elle ne rentroit jamais chez elle de bonne humeur.

Ma fille , lui disoit le Capitaine , je ne vous conçois pas ; vous jouissez de la vue , de la conversation , de la familiarité de la personne que vous aimez , & vous ne paroissez pas contente !

Je n'aimois qu'éperduement, répondoit Richard, & vous me faites aimer à la fureur. Je ne vois que des choses qui m'enchantent, me mettent hors de moi, & me désespèrent : mon bonheur devient impossible.

Impossible dit le Capitaine, oui reprit Richard; voulez-vous que je ne le croye pas? voulez-vous m'épargner le plus affreux tourment? éloignez Sir Archibald.....

Vous ne le voulez pas pour rival, répartit le Capitaine, il faut donc l'avoir pour amant.

Pour amant! moi, s'écria Richard; qu'elle nouvelle ridicule!... Que cela soit ridicule ou non, dit le Capitaine, vous prendrez patience, autrement vous m'exposeriez à la perdre. En finissant cette petite dispute, le Capitaine sortit, & laissa Bekit seule. Cela ne lui étoit pas arrivé depuis quelque tems. Il étoit très-affidu à la maison, & lui avoit tenu fidelement compagnie.

Il n'y avoit pas un quart d'heure qu'il étoit absent, quand Sir Archibald entra. Surpris & charmé de ne trouver ni M. Jackmann, ni le Capitaine, il aborda

Bekit d'un air d'enthousiasme. Quelle nouveauté, belle enfant, vos gardiens éternels vous ont abandonnée ! cela tient du prodige. Bekit voulut répondre que le Capitaine l'aimant beaucoup, ne se séparoit d'elle qu'à regret. Et non, non, mon petit ange, reprit le Baronnet, il n'y a pas d'excès dans son attachement. Veuf & jeune encore, vous devenez un embarras pour lui, & pour se mettre à son aise, il prémédite de vous faire l'économe, & la garde malade d'un vieux Curé de Village, & il vous obsède, crainte qu'un ami ne vous éclaire sur les suites d'un engagement aussi absurde, aussi peu fait pour vous. Richard regardoit fixément le joli Baronnet, attendant avec curiosité la suite d'un entretien annoncé par un semblable début. Sir Archibald se voyant écouté, suivit sa pointe. Que j'ambitionnois, dit-il, le moment de vous parler, tête à tête ! je n'ai pu vous voir sans émotion, ma chère Bekit : dès le premier jour vous avez dû le d'émeler dans mes regards ; nous avons toujours été observés ; il a fallu me contraindre : jamais on n'aima plus vivement, plus ardemment que je vous aime.

En faisant cette déclaration cavaliere, le Baronnet s'étoit saisi d'une main, & la baisoit : Richard la dégagea. Vous vous trompez, Sir Archibald, lui dit-il, vous pensez être auprès de Miss Dorothee.

Non, je ne me trompe point, charmante Bekit, repart vivement le Baronnet. Dorothee a du mérite ; nos parens veulent nous arranger, & je me prête à cette union sans répugnance ; mais quelle différence entre l'estime que je ressens pour elle, & le goût passionné qui m'emporte vers vous ! je vous adore, ma chere Bekit ; je ne puis vivre sans vous posséder, j'y sacrifierois ma fortune & ma vie ; mais laissez-moi vous dérober à ce misérable petit village. Londres vous attend, venez y partager ma fortune, venez y faire votre sort & le mien.....

Sir Archibald, emporté par sa passion, étoit tombé aux genoux de Richard, les lui serroit, cherchoit à dérober quelques petites faveurs ; on le repoussoit avec des bras assez potelés, mais très-nerveux ; on entend du bruit ; le Baronnet reprend une attitude décente.

M. Jakmann entre ; le Capitaine le suit de près , & trouve la Galloise , l'air fort allumé , entre ses deux prétendans. Elle attendit que la compagnie fut retirée pour exhaler sa petite chaleur. Se voyant seule avec le Capitaine , vous me l'aviez promis , Monsieur , lui dit-elle ; vous n'avez pas tardé à me tenir parole , la tête tourne à Sir Archibald , autant qu'à M. Jackmann. Je ne mets point les passions burlesques que je fais sur le compte de mes tristes charmes ; les vôtres y peuvent plus que les miens. Cela peut vous être utile & à moi , je le veux croire , mais ces gens vous comblent d'amitié. Ce sentiment qu'ils vous témoignent en toute occasion , a été jusqu'ici la mesure des égards , des ménagemens que j'ai eu pour eux : M. Jackmann m'ennuie à périr. Je n'aimois point Sir Archibald : je le regarde maintenant comme votre victime , & il me fait pitié. Quelle conduite dois-je tenir avec eux ? Prévoyez-vous une fin à mon embarras & à leur folie ?

Mais sérieusement vous me grondez , Bekit , reprit le Capitaine d'un air enjoué ! je pensois avoir mérité plus

d'amitié, de confiance de votre part, & que vous seriez plus tranquille sur ce qui se passeroit autour de vous, soit que j'y prisse part ou non; mais vos passions vous rendent difficile à gouverner: vous lasseriez peut-être la patience d'un autre; la mienne heureusement est égale à ma tendresse pour vous, & par conséquent n'a pas de bornes: jusques ici vous avez été contente de moi; refuserez-vous de vous conduire encore quelque temps sur mes avis? Doutez de tout ce que vous voyez; suspendez votre jugement sur mon compte, sur celui d'autrui, & laissez-moi suivre mes desseins sans les troubler.

Mais comment, dit Richard, dois-je me conduire avec les étranges courtisans que vous m'avez faits?

Ne leur battez ni froid ni chaud, reprend le Capitaine; ils suivront leur petite pointe, mais ils n'iront pas loin.

Richard est encore une fois résigné. Il voit tous les jours Sir Archibald dans la maison du Capitaine, & au Château; mais ne se trouvant jamais

seul avec lui, il en est quitte pour recevoir quelques œillades lancées à la dérobée par le Baronnet, ou par un tendre serrement de main : c'étoit fort peu de chose ; mais un soir il trouva ce billet dans son métier à dentelle.

A la charmante Miss Bekit :

« Vos malheurs & les miens touchent
» à leur comble. J'ai oui le Capitaine,
» Mistrifs Brown & Jackmann, s'en-
» tretenir de votre mariage ; il se décide
» sous huit jours. Oh, mon ange, vous
» laisserez-vous sacrifier à ce vieux Prê-
» tre ? On n'a nul ménagement pour
» vous ; en aurez-vous pour quelqu'un,
» au hazard d'être malheureuse toute
» votre vie ? Prenez conseil, ma chere
» Bekit, de votre cœur & de votre
» amant. Dérobez-vous à des vues mer-
» cénaires, bourgeoises & économiques ;
» disposez de moi, & de ma fortune.
» Votre discrétion à mon égard me
» persuade que je ne vous suis point
» indifférent. Oh quelle vie délicieuse !
» quel enchaînement de plaisirs nous
» attendent ! une voiture se trouvera

» devant votre porte le soir que vous
» voudrez la souhaiter. Elle vous con-
» duira à Londres. Un petit appar-
» tement commode , une compagnie
» agréable & complaisante, vous y re-
» cevront , & y charmeront l'ennui de
» votre solitude , pendant le peu de
» jours que mes affaires & la nécessité
» de cacher notre intelligence me, for-
» ceront à rester ici. Que j'aurai à souf-
» frir , ma chere Bekit , pendant ce
» court intervalle qui doit éloigner nos
» plaisirs ! avec quel ravissement vous
» rejoindrai - je ! mais peut-être me
» flattai-je trop , peut-être dois-je à
» vos seules bontés, le secret que vous
» avez gardé au Capitaine sur ma pas-
» sion. Ne me désespérez pas, ma chere
» Bekit ; qu'un regard de vos yeux , un
» mot de votre main m'apprennent
» que vous approuvez la tendresse, &
» les projets de l'amoureux.

ARCHIBALD HOTTVELLE.

Tenez , Monsieur , dit Richard en
remettant cette lettre au Capitaine :
épouserai-je Jackmann ! me laisserai-je
enlever !

Les deux partis sont violens, reprit le Capitaine, & je pense que nous en pourrons prendre un autre plus avantageux pour vous ; en disant cela, il me toit froidement la lettre de Sir Archibald dans sa poche : il la retire un instant après, & la déchire. J'ai, poursuivit-il, reçu des lettres de la Province de Cornouailles ; elles me forcent de prendre de petits arrangemens où vous avez part. Je fors & vous expliquerai à mon retour le succès de mes soins.

Richard demeura seul, rêvant à la lettre, aux projets de Sir Archibald, à l'air froid & degagé, dont le Capitaine prenoit ces événemens.

Un moment après, raisonnant avec lui-même : il force, disoit-il, par des moyens surnaturels, un jeune homme à m'aimer ; peut-il ne pas excuser les dérèglemens d'une passion qu'il a fait naître?.... Il a reçu des lettres de Cornouailles, il doit prendre des arrangemens à ce sujet : & j'y aurai part!... Qu'ai-je à démeler avec la Province de Cornouailles?..... Plus je vais en avant, moins je pénètre les vues de cet homme.... que dis-je, cet homme ! ne fais-

je pas qu'il est femme quand il lui plaît? fais-je ce qu'il est? Il me retient sous ce déguisement bizarre, exige de moi des démarches ridicules, expose tout ce qui m'environne à en faire; & je m'oublie cependant; je me plais avec lui! Veux-je contester quelque chose, je me sens forcé de me rendre, & je suis subjugué : je ne démele même pas la nature de la violence que j'éprouve, elle ne m'est point pénible, elle semble prendre sa force dans mon propre cœur; la résistance m'est impossible, l'obéissance aisée, aucun remord ne la suit; mon ame s'y repose comme dans l'accomplissement d'un devoir..... en vérité je m'y perds..... je suis enforcé comme Jackmann, comme Archibald, comme tous ceux que le hazard approche de moi.

Le Capitaine, en rentrant, mit fin à ce soliloque. Ma chere Bekit, dit-il, mes affaires me forcent à m'absenter pour quelques jours. Il falloit vous laisser seule dans cette maison, vous y abandonner à la discrétion d'un domestique. Je me suis confié à M. Jackmann; on vient de prendre un arrangement, sans

doute, plus agréable pour vous : vous passerez au château le tems que doit durer mon voyage, vous y ferez compagnie à Miss Dorothée.

A Miss Dorothée, dit vivement Richard ! Et verrai-je encore continuellement Sir Archibald ?

Il faudroit donc le bannir du château, dit le Capitaine d'un air rêveur. Eh bien, ajouta-t-il, Eekit, après un instant de silence, vous me forcez à faire des choses extraordinaires..... Vous ne verrez plus Sir Archibald, oubliez la part que vous avez à son aventure. & ne prononcez pas même son nom. Mais après ce trait de complaisance, je puis exiger de vous que vous continuiez de régler votre conduite sur mes avis. Vous touchez au moment d'une épreuve bien délicate ; pourrez-vous soutenir, du matin au soir, la vue, & peut-être les caresses de la personne que vous aimez, sans trahir votre secret ? Cependant votre bonheur dépend de ce point essentiel. Si vous êtes démasqué, Dorothée est compromise, mon honneur devient suspect, votre personne exposée, & vous n'avez pour perspective qu'une retraite

obscur dans le pays de Galles. Mais si, oubliant que vous n'êtes pas une fille, vous étiez capable d'abuser de la confiance que votre déguisement vous attire, vous savez que je puis quelque chose, la vengeance suivroit de près l'intention, & préviendrait infailliblement la faute, par la métamorphose la plus humiliante pour vous.

Le Capitaine n'eut pas le tems de donner plus d'instruction. M. Jackmann venoit de la part des Dames prendre Bekit pour la conduire auprès d'elles.

Le Capitaine est parti. La Galloise n'a point trouvé Sir Archibald au château; elle est devenue la compagne de Miss Dorothée, passe tous les jours avec elle, & les nuits dans un cabinet joignant à la chambre de Miss Dorothée, & où couchoit déjà Molli: on la caresse, on la sert avec attention; on va au-devant de ses moindres fantaisies. La situation étoit assez douce; cependant elle se vit exposée à un revers, dès le lendemain du départ du Capitaine. On propose de l'habiller à l'Angloise: elle devoit être charmante sous cette parure; on suit cette idée avec feu, la garde-robe est

étalée, Richard a beau s'en défendre ; on lui suppose un petit entêtement qui ne peut avoir de motif raisonnable : Molli a la main sur le beguin Gallois pour l'arracher. Le jeune homme se voyant au moment d'être découvert, perd la tête, & bientôt l'usage des sens ; c'est ici où le danger redouble : on va couper son lacet, on va le mettre presque à nud. Heureusement M. Jackmann arrive : il voit sa pauvre Bekit étendue sur le parquer, on lui dit la raison de cet accident, le bon Ministre vient à elle, la prend dans ses bras, gronde tout le monde. Richard revient au son bruyant de la voix de son protecteur, reçoit un verre d'eau de sa main. L'évanouissement, la garde-robe, tout se dissipe, & les Dames ont renoncé à leur projet.

Miss Dorothée disoit à sa tante : comment M. Jackmann peut-il, à son âge, penser à lier son sort à celui d'une petite sauvage ? C'en est une ; elle est jolie ; mais elle n'a pas le sens commun.

Elle ressemble à Miss Cawson comme deux gouttes d'eau, disoit Molli ; mais ce n'est que par la figure.

Ce discours de Molli faisoit monter la rougeur aux joues de Dorothée, mais on n'y faisoit pas attention.

De son côté, Richard s'appercevoit bien du mauvais effet de son peu de complaisance; mais il abandonnoit volontiers son caractère Gallois à la critique, pourvu qu'il se vît à l'abri d'une aventure de l'espece de celle dont M. Jackmann venoit de le sauver.

Mifs Dorothée lui pardonnant ses préjugés, ses petits travers, lui témoignoit ses bontés ordinaires, passoit les matinées entières avec lui, répétoit les airs qu'il lui avoit appris à Clostern, jettoit les yeux sur lui dans les endroits les plus tendres; & si Richard sembloit ne la pas regarder, elle levoit les épaules.

Un moment après elle prenoit un livre. Elle avoit l'habitude de lire haut, du françois, le matin, pour se perfectionner dans la prononciation de cette langue: en lisant, elle jettoit les yeux sur la fausse Galloise, & continuant de parler françois, du même ton dont elle auroit lu dans son livre. Pauvre Richard, disoit-elle, voilà vos traits! Mais où

est votre ame?..... Je n'entends plus parler de ce digne Ecclésiastique qui vint à Clostern m'entretenir de votre part, aimable Miss Cawson, toujours Richard pour moi; qu'il me fit de plaisir en m'apprenant votre innocente ruse, les ménagemens délicats que vous aviez pour ma réputation! qu'il soulagea mon cœur, en m'apprenant que votre naissance ne faisoit pas de honte à la mienne, que je pouvois me livrer à mon penchant sans rougir! La fortune, ajoutoit-t-il, est la seule barrière; & peut-être..... Où est-il, cet homme bienfaisant?..... Il m'a promis de revenir. S'il connoissoit ma tendresse, mes impatiences, mes inquiétudes, mes alarmes..... Ah! Richard, mon cher Richard! un toit de chaume avec vous me sembleroit préférable aux richesses, aux dignités, aux honneurs dont on me flatte. Non, je n'aimerai que vous.... je le jure devant cette idole qui vous ressemble. Je vous aimerai jusqu'an dernier soupir.

Miss s'interrompit un moment, & reprit avec vivacité, toujours en françois: Cette sotte Galloise me regarde avec les yeux de Richard; elle me fera tour-

ner la tête. Les larmes suivirent ce petit emportement.

Qu'on s'imagine ce qui se passoit dans l'ame de Richard. Que de choses surprenantes , flatteuses , attendrissantes pour lui ! Quel étoit ce généreux Ecclésiastique, se disant envoyé à Clostern de sa part, instruit du mystere de sa naissance, mystere ignoré de lui-même ? Quoi ! sa maîtresse uniquement occupée de lui , le préférant à toute la terre, tourmentée d'inquiétudes si vives sur son compte ! Que d'efforts il falloit faire pour ne point se trahir, se précipiter aux genoux d'un objet adoré & adorable ! Il souffroit, à ne pas se découvrir, tout ce qu'une ame sensible, reconnoissante, passionnée à l'excès, peut souffrir ; mais il pouvoit encore se maîtriser lui-même, jusqu'à ce qu'il eût vu Dorothée verser des larmes. Alors il cesse un moment de se posséder ; il jette son métier à den el'es, se leve, l'œil enflammé, les bras ouverts. . . . il va parler. A l'instant les menaces du Capitaine reviennent à sa mémoire, & frappent vivement son imagination. Il se rappelle qu'il va perdre Dorothée pour toujours. L'odieuse jupe

qu'il porte , semble déjà prendre racine sur lui. Il retombe sur son siege. Qu'avez-vous, dit-il, dans son demi-Gallois, d'une voix altérée, tremblante, aimable Mifs? Il me semble que vous pleurez.

Ce n'est rien, Bekit , reprit Dorothée, un peu confuse & trop préoccupée pour avoir remarqué le désordre de la fausse Galloise. Je lis un roman François, il m'attendrit, & feroit le même effet sur vous, si vous pouviez le lire comme moi. Après cette réponse, Dorothée alla s'enfermer dans son cabinet, sans doute pour ne pas avoir de témoin de ses larmes, se reprochant d'avoir laissé voir tant d'émotion à une étrangere, qui pouvoit, malgré son peu d'expérience & d'esprit, en pénétrer, en partie, les motifs.

De son côté Richard , rendu à lui-même , goûtoit la sensible douceur d'aimer , & d'être aimé aussi tendrement. Il faisoit couler des larmes! il eut donné son sang, sa vie pour les faire cesser ; mais la crainte de faire évanouir des espérances si cheres à tous les deux, le forçoit à garder son secret. Il appréhendoit néanmoins des épreuves un peu

plus vives, souhaitoit & craignoit d'être témoin d'une scène semblable à celle qui venoit de l'enivrer de joye. en lui déchirant le cœur : heureusement il ne s'y trouva pas exposé. Miss ne voulut plus se compromettre, & le Capitaine revint du Comté de Cornouailles. Il s'informa de la conduite de sa fille, reçut des réponses, dont il eut sujet d'être content, remercia les Dames des bontés, dont elles avoient comblé Bekit, & la reconduisit à sa petite maison.

Tout va bien, Bekit, lui dit-il, d's qu'ils furent entrés : M. Jackmann viendra aujourd'hui, nous lui ferons nos adieux, nous lui recommanderons notre maison, & partirons pour la Province de Cornouailles, où d'importantes affaires nous appellent.

Je ne reverrai donc plus Miss Dorothee ? dit Richard..... Vous reprenez demain l'habit Cavalier, répondit le Capitaine : pourriez-vous vous présenter au château avec assurance dans cet équipage?....

Je serai demain habillé en homme, dit Richard!..... Vous en aurez du regret,

ma chere Bekit, répartit le Capitaine, & je vous l'avois prédit. Rendez justice à mon art; prenez plus de confiance en moi Je n'en manquerai jamais, mon cher pere, repondit tendrement Richard: & après les biens que j'ai reçus de vous, je puis m'y abandonner entièrement.... Nous verrons, Bekit, reprit le Capitaine. Vous croyez pouvoir compter sur vous-même! moi, je vous connois, & vous crains par rapport à vous; vos sentimens chancelleront peut-être encore.

Richard se croyoit à l'abri de toutes ces défiances. Dans la meilleure intelligence possible, il accompagna son pere au chateau, prit congé des Dames, de M. Jackmann. Le Capitaine conservant sa maison à Corntree, & n'annonçant qu'un voyage pour quelques semaines au plus; l'espoir de se revoir bientôt rendit à tout le monde l'idée de la séparation supportable.

Le lendemain, le Capitaine réveille Richard avant le jour, & lui fait prendre les habits anrencés, la veille; ils étoient dans une grande simplicité. Une voiture à deux, aussi étoffée que commode, se présente

présente , des chevaux de poste y sont attelles : on part.

Jusqu'au moment où l'on entra dans le Comté de Cornouailles , Richard n'avoit rien de neuf dans sa situation , hors les noms de Richard , & de mon fils que lui donnoit constamment le Capitaine. Du moment qu'on eut mis le pied dans la Province , la conversation prit un tour aussi sérieux qu'extraordinaire.

Jusqu'ici , dit le Capitaine au jeune homme , mon cher fils , il ne m'a pas été permis de penser à assurer votre fortune & votre état. Il est temps de donner une attention réfléchie au choix que vous devez faire. Vous êtes homme , vous vous devez à la société : il faut que vous y jouiez un rôle. Consultez vos dispositions , & vos penchans. Je ne prétends gêner ni vos goûts , ni vos inclinations : prenez un parti , Richard : je vous ouvre la porte à tous les emplois que vous connoissez , & vous impose la seule nécessité d'arrêter votre choix , & de le suivre en homme d'honneur... Vous ne répondez point , Richard ! doutez-vous de mon affection.

Novembre , 1784.

E

de mes bontés?.... font-ce les bornes de mon pouvoir qui vous alarment?.... Essayez de me croire, mon fils, & décidez-vous.

Richard, encore une fois défiant malgré lui, crut devoir ne pas se laisser pénétrer. Je ne me connois pas moi-même, répondit-il; à peine connoissant les differens états par leurs noms, comment en balancerois-je les inconveniens, les devoirs avec mes propres ressources & mes besoins.

Le Capitaine s'engage à l'aider dans son choix. Tous les états passent en revue; moins ils peuvent convenir à l'époux de Dorothée, moins ils ont d'attraits pour Richard. Naturellement le jeune homme rapportoit tout à cette idée, même en regardant la conversation comme un simple jeu d'esprit. Le moyen qu'une personne riche, autant qu'aimable, devint le partage d'un commerçant, d'un simple gentilhomme campagnard, d'un Ministre ecclésiastique, d'un juge de paix, ou d'un Officier subalterne. On trouvoit de l'inconvénient à tout: cependant, mon fils, disoit le Capitaine, il faut vous décider: il

faut être quelque chose. Je vous ai proposé les conditions communes, je vous eusses vu vous y attacher sans regret. Le bonheur ne dépend pas du degré d'élévation ; mais votre ambition se porteroit-elle plus haut ? voudriez-vous être un membre de la chambre des Pairs, un lord d'Angleterre ?

Vous insultez à mon néant par ce triste badinage, reprit Richard ; mes vues doivent être plus modestes. Trêve de modestie, reprit le Capitaine : en vous mettant à portée de choisir, je n'ai pas prétendu vous borner. Expliquez-vous : voulez-vous être Lord, Richard ?

Comme il vous plaira, repliqua le jeune homme impatienté, & voulant faire finir la plaisanterie : je veux être Lord : je veux être Pair : où est ma pairie !

Votre pairie ! reprend le Capitaine ; faisons arrêter nos chevaux.... on en découvre plusieurs du haut de la montagne où nous sommes.... choisissez.... Ce château me paroît plus élevé, plus considérable, plus noble que les autres ; vous conviendrait-il ? oui, reprit Richard, qui aspirait à un dénouement quelcon-

que.... Eh bien, ajouta le Capitaine, je vous embrasse Milord, Comte de Westfield, accordez vos bontés au Capitaine Senti, qui s'honorera désormais du titre de votre gouverneur.... Postillon, droit au château de Westfield.

Le postillon obéit; la chaise vole. Richard pense que son guide, son ancien pere, son nouveau gouverneur a perdu le sens, ou croit lui-même rêver.

On entre dans la cour du château : des valets de pied couverts de livrées, viennent d'un air attentif, présenter la main au Capitaine, pour lui aider à descendre; il la refuse honnetement : aidez à Milord, leur dit-il, en leur montrant son compagnon de voyage. Alors les domestiques s'emparent avec respect de Richard, le soulevent, l'enlevent, pour ainsi dire, de la voiture, & le portent sur l'escalier du perron tenant au vestibule du château. Alors son gouverneur le prend par la main, lui fait traverser des appartements superbes, au milieu de beaucoup de gens qui s'inclinent en le voyant passer. Ils entrent dans un cabinet. Un homme modestement vêtu y étoit assis; se leve.

en les voyant, vient au-devant d'eux. Le Capitaine lui dit deux mots à l'oreille; aussi-tôt cet homme ouvre une porte, la tire après soi, & disparoît.

Richard ouvroit de grands yeux, & regardoit autour de lui d'un air tenant de la stupidité. Tout-à-coup il entend du bruit, une porte s'ouvre à deux battans : un homme de cinquante ans, d'un aspect vénérable, en sort : l'ordre de la jarretière éclate en broderie sur son habit. Il frappe dans la main au Capitaine; regarde Richard, l'embrasse d'un air satisfait. Je suis content, dit-il au Capitaine. Notre monde est ici; conduisez le Lord dans son appartement; faites-le reposer; il faut lui faire faire une toilette, car je veux qu'il paroisse avec avantage. J'en use familièrement avec lui, il le trouvera bon. Je le laisse entre vos mains, nous nous reverrons à dîner.

Richard, sans ouvrir la bouche, suivit son gouverneur. On le conduisit dans un très-bel appartement : deux valets de chambre s'emparent de lui, le déshabillent. On lui fait prendre une robe de chambre de satin d'Hollande, à fleurs

d'or : on la couvre d'un peignoir ; on le frise. Un surtout d'écarlate relevé d'une broderie aussi légère que brillante, prend la place du deshabillé, & rend l'ajustement complet.

Pendant la toilette, le Capitaine assis à côté d'une croisée, lisoit tranquillement une brochure tombée par hasard sous sa main. Les valets de chambre ont disparu. Richard, magnifiquement vetu, & tout d'une pièce, est vis-à-vis d'une glace sans se reconnoître, pour ainsi dire, sans se voir.

Comment se trouve votre Seigneurie, Mylord, lui demande le Capitaine ? se peut-il que l'heureux changement de ses affaires ne lui occasionne point de satisfaction.

Je dors, j'en suis sûr, dit Richard ; ceci n'est qu'un rêve, où vous m'entourez d'illusions. Comment dois-je vous regarder ?

Ce ne sont, Mylord, ni des illusions, ni des rêves, répond le Capitaine, & votre gouverneur n'est pas en peine de la façon dont vous le regarderez aujourd'hui. Cependant il vous conseille de quitter cet art d'étonnement, qui

éclipse en partie vos avantages naturels. Vous allez paroître dans le grand monde, faites un effort; prenez un peu d'aisance. Sans perdre de votre modestie, en attendant que vous fassiez des preuves plus essentielles, montrez-vous digne par une honnête assurance du rang où votre choix vous a placé.

Un domestique interrompit le Capitaine : il venoit avertir Richard que sa Seigneurie étoit attendue pour dîner. Le Capitaine le prend gaiement par la main, & le conduit dans la salle à manger. Le même Seigneur, à qui le Capitaine avoit présenté Richard, y étoit déjà rendu ; il vient au-devant de son nouvel hôte, de l'air le plus caressant, le fait asseoir à côté de lui. Deux hommes de qualité, d'environ trente ans, distingués par des ordres, & le Capitaine Senti formoient toute la compagnie.

Il ne se dit rien d'intéressant pendant le repas. Lorsque l'on eût desservi, les domestiques étant retirés, le Seigneur à côté duquel Richard étoit assis, le prend par la main, & s'adressant aux deux autres assis vis-à-vis de lui : Mylords, leur dit-il, je vous ai proposé de pren-

dre le nom & les armes de ma maison, vous ne l'avez pas voulu; vous avez pensé sans doute que mes ancêtres & moi lui avions fait trop peu d'honneur, pour qu'elle valut la peine d'être relevée. J'en ai l'entêtement; mais vous croiriez vous dégrader par cette complaisance, & je cesse de l'exiger. Voici un jeune homme plus téméraire. Il veut bien se charger, après-moi, d'empêcher ce vieux château de tomber en ruines, & de perpétuer en Angleterre l'humble & médiocre race des Comtes de Westfield.

Cette harangue parut confondre ceux à qui le Lord s'adressoit. Ils regardoient Richard avec des yeux étonnés. Lui, devenu plus rouge que son habit, paroïsoit beau comme un ange.

Vous ne répondez rien, disoit l'ancien Lord aux autres: vous devez me connoître. Vous pensez à vous, & ne faites cas que de ce qui vous touche. Trouvez-vous extraordinaire que j'aye quelque retour vers moi.

Mais, Mylord, reprit un des jeunes Seigneurs, on ne donne pas le bien de ses enfans par fantaisie. On ne fait pas porter un nom comme le vôtre, & qu

nous touche d'aussi près, par un premier venu.

Premier venu ou non, reprit le Lord, il me plaît, je l'adopte & ne suis pas en peine d'être applaudi du choix. Cependant j'ai une proposition à vous faire. Je ne veux blesser la justice, ni mécontenter les miens. Vous connoissez mon porte-feuille : il est à moi, & je suis sur que vous en faites cas : je le donne à ce jeune homme, si le dessein dont je vous ai fait part vous révolte.

A cette proposition, les jeunes Lords, presque de concert, s'écrient : Mylord est maître de ses volontés ; on le croit soigneux de son honneur, judicieux, on ne s'opposera jamais.....

Ne pas s'opposer, Mylords, ce n'est pas me servir, reprit l'ancien, & je n'ai que vous pour faire mes affaires ; j'ai besoin de la cour, & n'y veux connoître personne. Vous y êtes à merveilles. Nous allons passer dans mon cabinet, & je vous donnerai les instructions, & les papiers nécessaires pour réussir. Ce n'est pas tout : je veux marier mon Comte de Vestfield, & richement : il doit tenir un état dont vous & moi

n'ayons pas à rougir; & si vous le voulez, cela devient possible, sans trop intéresser notre fortune.

Les jeunes Lords répondirent, qu'ils étoient entièrement devoués à Mylord. Votre complaisance me charme, ajouta celui-ci : il y a, poursuivit-il, dans le Comté de Devon un Baronnet d'une extraction mince, de peu de mérite; mais d'une fortune très-ample : il a une fille unique, dont on dit du bien : je la veux; mais il ne me convient pas de faire des démarches auprès de cet homme : vous-même n'avez pas besoin d'en faire. C'est une créature de votre ami le Lord Hallifax : il vous le livrera pieds & poings liés : il me faut six mille livres sterling de rente, en fonds de terre. Voilà le gros de mon projet. Passons dans mon cabinet, vous en apprendrez les détails. Capitaine Sentri, dit le Lord, en se tournant de son côté, prenez soin de votre élève. Les Lords fortirent. Le Capitaine conduisit Richard dans le parc du château.

Ils marchaient tous deux sans rien dire; ils arriverent dans un endroit couvert & obscurci, à dessein, par la quan-

tité d'arbres que l'on avoit fait croître autour , sans ordre & sans symmétrie. C'étoit une de ces solitudes ménagées à plaisir , au milieu d'un parc , où l'on voyoit d'ailleurs des beautés de tous les genres , pour y jeter de la variété. Un tronc d'arbre , en apparence renversé par le vent , étoit le seul siège qu'on y trouvât. Richard s'affied , le chapeau enfoncé sur les yeux , les bras croisés sur la poitrine , dans l'attitude d'un homme absorbé par les rêveries.

Milord a l'air triste , dit le Capitaine. Ne m'appellez point Milord , répondit Richard ; je ne le puis être : je ne veux pas l'être : Je vole ici l'état à quelqu'un , & ne veux point m'élever par une bassesse. On me flatte ; on m'enivre des plus douces espérances qui puissent toucher mon cœur ; on fait tout pour ébranler ma religion ; mais on ne l'a pas détruite. Vous-même qui me parlez sans cesse de vertu , ne me guérissez point de mes défiances. Un mouvement de tendresse m'emporte vers vous , & je vous regarde comme mon plus dangereux ennemi. En un mot , Magicien , Fée , Esprit , Ange , Démon ou Diable , qui que vous soyez ,

faites-vous connoître de moi. Vous avez toujours lu dans mon cœur : ainsi je ne saurois avoir de secret pour vous. Vous m'avez connu de la douceur , de la flexibilité , de la déférence , mais vous ne m'avez surpris dans aucuns de ces mouvemens de pusillanimité ou de crainte dont j'ai à rougir devant vous. Quittez cette apparence qui vous est sans doute étrangère , montrez-vous à moi , vous ne m'effrayerez point : ou le malheureux Richard, se regardant comme votre jouet, vous quitte , & tente les moyens les plus extrêmes pour vous éloigner de lui à jamais.

Non , mon fils , mon cher fils , lui répondit-on en l'embrassant avec tendresse , nous ne nous séparerons point : vous me connoîtrez , vous m'aimerez , vous ferez ma consolation & m'a joie. Non , je ne suis ni Fée , ni Magicienne , ni Esprit , ni Ange , ni Démon ; je suis un être de votre espece , & quelque chose encore de moins. Je suis une femme , une foible femme ; enfin vous êtes dans les bras de Rebecca Westfield , sœur du maître de la maison où nous sommes , veuve de Sir Patrice Ober-

thon , & mere de ce pauvre Richard que j'embrasse.

Vous , femme ! vous , ma mere ! s'écria Oberthon transporté. Où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Je me suis refusé aux tendres mouvemens qui m'emportoient vers vous ; j'ai voulu vous fermer mon cœur ; je vous ai méconnue ; j'ai été assez malheureux pour vous manquer ! j'embrasse vos genoux.

Vous n'avez point de tort , mon cher fils , ou votre mere en est complice. Mais , reprit Oberthon , quel enchaînement de merveilles ! comment , par quels moyens les avez-vous opérées ? Tout vous obéit dans la nature.

Hélas ! reprit sa mere , mon cher fils , votre imagination seule m'a obéi. Je m'appercus que je l'avois étonnée , la première fois que je vous vis sous le déguisement de Bohémienne , qu'un hazard m'avoit fait prendre ; vous étiez dans un espece de danger , il falloit vous en tirer. Je devois travailler à fixer votre état encore incertain. J'avois besoin de votre soumission , de votre obéissance , de votre confiance entière ; je voulois vous connoître & vous éprou-

ver. L'idée du prodige vous ayant saisi, je résolu de la fortifier pour m'emparer de vous par ce moyen ; un peu de bonheur, un peu d'adresse, & votre heureuse simplicité m'ont fait réussir. Mes vues d'ailleurs sont remplies : voilà tout le merveilleux ; mais comme toute espèce de déguisement devient désormais inutile entre nous, il est tems que vous acheviez de nous connoître tous deux.

L'histoire de ses amours avec Oberthon, suit ce premier aveu. Ce récit très-long, est un second Roman. Il nous offre la fille & la sœur d'un Pair, sous plusieurs formes différentes. Amante, épouse, veuve, homme, mousquetaire en France, Capitaine en Angleterre sous le nom de Senti, Bohémienne enfin, pour quelques jours.

Richard Oberthon, devenu Pair d'Angleterre, épouse la belle Dorothée, & devient aussi heureux dans sa fortune, qu'il a été intéressant dans sa première existence.



QUATRIEME CLASSE.
ROMANS D'AMOUR.

LES CONFESSIONS

D'une Courtisane devenue philosophe.

LES mœurs qu'une femme éclairée par le repentir retrace par ses aveux, dans la retraite, ne peuvent guère offrir, (si elle fut sans génie) qu'un tableau dégoûtant. On appelle cela des confessions : le Lecteur doit regretter beaucoup les momens, qu'il a perdus en les lisant. Rien de si insipide que le vice qui n'apprend rien. Il est constant que le génie du libertinage est fort rare, quoique la débauche soit fort commune, & que toutes les créatures vouées à ce genre d'avilissement, n'offrent presque qu'un seul être. On raconte partout des histoires qui rentrent dans la vie commune de chacune d'elles; & leur audace même ne leur donne pas une

physionomie. Mais l'auteur de pareilles annales , peut avoir eu des vues particulieres; la débauche peut être dans son ouvrage, le prétexte de la morale. Nous devons alors faire connoître ses motifs, & racheter par là l'obligation pénible de dérober au tems le droit de dévorer des milliers d'anecdotes, faites pour le mépris, & condamnées à l'oubli. Nous dirons encore, en faveur de ces vues estimables, que quelquefois, dans cette production, une suite de réflexions forme un tableau, dont l'impression peut produire un très-grand bien. Par exemple, une vérité, qui paroît commune, y est développée de la maniere qui suit.

« Le premier homme passionné, qui,
» cédant aux impressions d'une affection
» vive, conçoit le dessein de manquer
» au respect légitimement dû aux liens
» du mariage, & reconnu par les au-
» torités les plus authentiques, fut, sans
» doute, forcé de se faire une étude
» particuliere, pour séduire celle qui
» étoit devenue l'objet de ses desirs: &
» pour vaincre les obstacles que la pu-
» deur, l'éducation, l'honneur, le sen-
» timent du bien lui opposoient, il se

» forma un plan de noirceur & d'iniquité.
 » Il employa avec adresse, tous les raf-
 » finemens, toutes les ressources de
 » l'art de plaire. La femme, plus foible
 » par sa nature, & plus forte par sa
 » volonté, dût lui montrer la plus vive
 » résistance; mais exposée aux attaques
 » réitérées d'un audacieux, sans cesse
 » occupé à imiter toutes les affections
 » de l'ame, à enflammer toutes les pas-
 » sions, elle s'humanisa insensiblement;
 » & dans un de ces momens où la raison
 » est assoupie, & comme plongée dans
 » une espèce de délire, son honneur &
 » sa vertu firent un funeste naufrage. »

*Dans ce tableau fidele & frappant,
 un séducteur est un scélerat; & l'im-
 pression reste dans l'ame du lecteur
 timoré, parce que l'Auteur, pour pein-
 dre la vérité, a pris le ton de la nature.*

Son style est encore plus naturel lorsqu'il fait parler l'héroïne, & qu'elle raconte les folies de sa jeunesse. Une scène assez plaisante pourra faire sourire le lecteur; & nous allons nous permettre de la transcrire, après avoir moralisé sur le sujet, parce qu'il faut faire connoître l'ouvrage. Elle rappelle une

autre scène où l'art à si bien imité la nature, dans l'histoire de *Manon Lescaut*; & c'est encore une excuse pour nous. C'est la Courtisane qui va parler.

« J'ai dit que mon Américain se
» croyoit adoré. Cette prévention me
» permettoit de lui faire mille fingeries
» qui amusoient les cercles où elles
» étoient rapportées. J'avois pris un
» amant véritable, c'est-à-dire, à qui je
» croyois être attachée, & qui ne me
» payoit pas. C'étoit un Chevalier d'in-
» dustrie, Gascon ou Normand, beau,
» bien fait, se disant d'une naissance
» illustre, espérant des biens considéra-
» bles, & n'ayant jamais le sol, grand
» parleur, se vantant sans cesse; & en
» attendant ses successions, prenant sur
» celles des autres. Il m'aidoit à de-
» penser une partie de mon revenu; &
» je me dédommageois avec l'homme
» que j'achetois, de l'ennui que me
» caufoit celui à qui je m'étois vendue.
» Un jour, ayant appris que son rival
» devoit donner, chez moi, un souper
» élégant à deux nymphes de mes amies,
» il prétendit l'en exclure d'une ma-
» nière plaisante, & occuper sa place.

» Voici le tour que nous imaginâmes.
» Je dis à M. Derigni, qu'un de mes
» freres, Gendarme, & garçon très-
» brutal, étoit arrivé à Paris, & m'a-
» voit fait une visite ; que soupçonnant
» ma conduite par mes dépenses, il
» s'étoit mis dans une colere épouvan-
» table, & m'avoit fait effuyer les
» reproches les plus sanglans, en m'as-
» surant qu'il viendrait me surprendre
» dans des momens, où il ne seroit pas
» attendu. J'ajoutai qu'heureusement il
» ne feroit à Paris qu'un séjour très-
» court ; & je changeai de conversation.
» Après avoir passé la soirée au spec-
» tacle, nous rentrâmes pour recevoir
» nos convives. A peine étions-nous à
» table, qu'on heurta à la porte avec
» violence : je devins pâle & trem-
» blante : ciel, m'écriai-je, c'est mon
» frere qui vient me faire une scène,
» comme il m'en a menacée ; je trem-
» ble pour vous, Monsieur ; je crains
» que vous ne soyez compromis ; ca-
» chez-vous dans ma chambre à cou-
» cher..... mais non, il est capable de
» visiter par-tout..... Le bruit redouble,
» l'on entend la voix d'un homme qui

» s'impatiente..... Monsieur, je suis
» perdue, si vous..... Tenez, endossez
» promptement l'habit de livrée de La-
» fleur..... M. Derigny fuit mon con-
» seil; & l'on couvre. Mon prétendu
» frere entre avec l'uniforme de gen-
» darme, & une longue épée sous son
» bras. Il murmure de ce qu'on l'a fait
» attendre; & s'étant mis à table, il
» goute de tous les mets. Le véritable
» amphitrion s'étoit placé derriere lui,
» & le servoit : les deux convives, qui
» étoient dans la confidence, se pâmoient
» de rire, sur-tout lorsque mon frere
» lui reprochoit qu'il ne savoit pas
» servir, & l'accabloit d'injures. Mon
» amant portant livrée, faisoit bonne
» contenance, & se consolait comme il
» pouvoit. Le Gendarme, voulant ren-
» dre le jeu complet, me dit d'un ton
» sévère, que devant partir le lende-
» main de grand matin, il desiroit de
» m'entretenir en particulier : alors
» d'un air sérieux, je m'excuse auprès
» de la compagnie, & je le conduis
» dans mon appartement, où nous
» restâmes enfermés pendant quelque
» temps. Enfin, il prit congé, & nous

» quitta. M. Devigni me loua beau-
» coup sur ma présence d'esprit, & sur
» la maniere adroite dont je m'étois
» tirée de cette aventure. Il avoit été
» obligé de souper dans l'office, & il
» s'amusa infiniment de tout ce qui
» s'étoit passé, en assurant qu'il en fe-
» roit insérer le récit dans la feuille du
» jour, sous des noms déguisés ».

Lorsque l'héroïne a raconté ses aven-
tures, elle se livre aux réflexions qu'ins-
pire le repentir. C'est-là le moment de
l'Auteur; on pourroit dire qu'il n'a pris
la plume que pour saisir l'occasion de
moraliser. Mais on lui pardonne cette
sorte de supercherie en faveur de son
motif & de ses maximes. Le desir de
réformer est la source du plaisir qu'il
trouve à réfléchir; ce penchant le con-
duit si loin, qu'il trace le projet d'un
établissement en faveur des mœurs.
Comme il paroît que c'est là son objet
principal, notre extrait seroit presque
infidèle, si nous négligions d'y faire
entrer cette partie de l'ouvrage, que
nous regardons comme la plus essen-
tielle, & qui donne à cette production
un air d'originalité. Nous allons encore
faire parler l'Auteur,

« L'établissement que je propose,
» dit-il, établi dans la Capitale & dans
» les grandes Villes du Royaume, à
» l'instar de celui de la Maçonnerie,
» seroit nommé l'*Ordre des bonnes*
» *mœurs* : le Roi en seroit le Grand-
» Maître; les Princes, les Magistrats &
» les hommes puissans, y auroient diffé-
» rens grades.

» Chaque Citoyen pourroit y être
» admis, & dans la formule de récep-
» tion, il seroit le serment de remplir
» tous les devoirs qui seroient prescrits
» par les statuts de l'Ordre.

» Le code qui en seroit dressé seroit
» affiché dans le lieu des assemblées.

» Ces assemblées seroient convo-
» quées tous les mois, & tenues avec
» une certaine magnificence. Les Sou-
» verains daigneroient quelquefois les
» honorer de leur présence; on y pro-
» nonceroit des discours publics, dont
» l'unique but seroit d'enflammer les
» cœurs par les vertus morales & so-
» ciales.

» On joindroit les exemples aux
» préceptes, en exerçant des actes de
» bienfaisance envers les Membres qui
» s'en seroient rendus dignes.

» Il y auroit des Censeurs publics
» choisis parmi les hommes les plus
» honnêtes & les plus impartiaux, &
» qui ne seroient en charge qu'un tems
» limité : leur fonction se réduiroit à
» s'éclairer sans cesse sur la conduite des
» Citoyens, relativement aux mœurs,
» & à les citer, lorsque le cas l'exige-
» roit, à l'un des Tribunaux commis à
» cet effet.

» On y citeroit également toutes les
» actions louables : les éloges seroient
» donnés publiquement, & les repré-
» sentations seroient faites en parti-
» culier, avec les réserves convenables,
» & avec l'expression de l'intérêt le
» plus tendre. Pour faire aimer la vertu,
» il faut toujours la peindre avec des
» traits aimables.

» Si les avis, réitérés plusieurs fois,
» devenoient inutiles pour ramener aux
» bonnes mœurs ceux qui s'en seroient
» écartés, ils seroient, en ce cas, exclus
» de l'assemblée, & effacés de la liste des
» associés.

» Chaque associé un peu aisé fourni-
» roit une légère contribution annuelle,
» relative à ses facultés ; ce qui seroit

» réglé par un conseil nommé à ce sujet,
» & qui en feroit dépositaire.

» Les Citoyens pauvres ne payeroient
» rien, & les riches pourroient se dis-
» tinguer par des largeesses. Cette distri-
» bution, qui se multiplieroit à l'infini,
» seroit destinée à des actes fréquens
» de bienfaisance envers les associés
» dénués de fortune; & un Tribunal
» choisi seroit chargé de cette partie
» intéressante, & s'en occuperoit avec
» l'attention la plus exacte. L'artisan
» infortuné trouveroit des secours dans
» diverses circonstances; l'homme d'une
» condition plus élevée pourroit em-
» prunter, sans intérêt, dans un besoin
» pressant; on défendrait, par le conseil,
» par le talent & par le crédit, tous
» ceux qui éprouveroient des injustices
» ou des malheurs; enfin, on rendroit
» des services sous toutes les formes
» possibles.

» Lorsqu'on veut accréditer une loi,
» un usage, il faut, autant qu'on le peut,
» l'étayer de l'intérêt personnel: il est le
» mobile de toutes les actions; il se glisse
» par-tout, & si l'on pouvoit lire dans
» les cœurs, que de vertus purement
» humaines!

» humaines ! C'est une vérité dure,
» mais incontestable.

» La plupart des hommes feroient
» attirés à l'association & à la pratique
» des bonnes mœurs, par l'espoir fon-
» dé d'y trouver de l'appui, & des
» ressources en tout genre, dans des
» circonstances malheureuses. La classe
» supérieure feroit excitée par ce
» charme secret, que procurent les
» actions d'éclat. Si un pareil établisse-
» ment pouvoit avoir lieu, non-seule-
» ment il s'y formeroit des hommes
» qui auroient des mœurs, mais qui se
» distingueroient dans tous les genres ;
» on entendroit dans des assemblées
» publiques des Orateurs qui devien-
» droient les émules de Démosthène &
» de Cicéron.

» Si, avec de tels moyens, on ne
» parvenoit pas à réformer entièrement
» les mœurs ; si, parmi les grands per-
» sonnages des deux sexes qui compo-
» seroient séparément ces assemblées,
» il s'en trouvoit qui n'eussent pas re-
» noncé à leurs goûts dépravés, on
» doit croire qu'ils observeroient tant
» de mystère, qu'on auroit au moins

Novembre, 1784.

F

» garanti la fociété du danger de l'exem-
» ple & des effets de la contagion, &
» je trouve qu'on auroit beaucoup
» gagné. »

*Ce projet estimable ne pouvoit mieux
trouver sa place que dans un Roman.*



QUATRIEME CLASSE.

LA DÉCOUVERTE AUSTRALE,

PAR UN HOMME VOLANT,

O U

LE DÉDALE FRANÇOIS,

Suivi de la Lettre d'un Singe.

2 vol. 1781,

A U mois de Novembre 1776 , je pris la Diligence de Lyon pour revenir à Paris. Nous étions huit dans la voiture , un Bénédictin, un Comedien, deux Actrices, un Avocat , un Négociant , un je ne fais quoi , & moi , sans compter un singe , six chiens , trois perroquets & deux per-ruches , un angola , & les individus humains qui garnissoient l'impériale. Le Béné-

F ij

nédictin étoit le plus grand consommateur de tabac d'Espagne qu'il y ait en Europe, le meilleur gourmet, & le plus fin connoisseur en bons morceaux : celle des deux Actrices qui faisoit les Reines, étoit aussi libertine que la *..., à qui elle ressembloit par la figure, au point que je l'avois d'abord prise pour elle, & aussi méchante que la *.... La soubrette étoit sérieuse, mélancolique, réglée dans ses discours, & presque aussi aimable que la délicate Fannier : l'Acteur étoit un Tragédien, aussi bel homme que ***, & jouant aussi mal, d'une fatuité, d'une insolence qui pourroit, mais qui ne doit pas se comparer avec celle de L'Avocat, que je reconnus, malgré son travestissement, étoit un homme célèbre, que je n'estime guère, & que j'aime encore moins, haï, persécuté, persécuteur, calomniateur même. Le Négociant étoit un bon homme, fort riche, très-simple, buvant bien, mangeant bien, dormant encore mieux, ronflant comme quatre, & prenant presque autant de tabac que le Bénédictin, avec lequel il s'entretenoit des choses d'ici-bas. Le je ne fais quoi étoit un homme ni vieux ni jeune, ni beau ni laid, ni gras

ni maigre , ni grand ni petit , qui ne paroïssoit ni riche ni pauvre , ni spirituel ni sot , qui ne parloit ni trop ni trop peu , qui mangeoit de tout , étoit de tout accord , & dont toutes les actions annonçoient qu'il n'aimoit ni ne haïssoit rien au monde. Reste moi. Ce moi est un original trop singulier pour n'en pas dire un mot. Qu'on se représente un petit homme , qui se tient si gauchement , qu'il paroît contrefait , dont l'air triste & rêveur , la tête enfoncée entre deux hautes épaules , la démarche vague & indéterminée , représentent assez au naturel un *Acéphale de la Guiane* (a) , qui seul , comme en société , s'entretient avec ses pensées , au point d'éclater de rire , de crier , de pleurer , sans que la compagnie puisse se douter du sujet ; timide & brutal à l'excès , aimant le plaisir , & dédaignant par orgueil les objets qui peuvent le procurer ; prêchant la tolérance , & ne pouvant souffrir la plus légère contradiction , &c. &c. &c. Voilà

(a) Hommes d'Amérique dont parle Portal , page 58 de ses Voyages , qui ont la tête dans la poitrine.

mon portrait non flatté , au bas duquel quelqu'un pourroit mettre *L. G. T.* ; mais je declare que ce n'est pas moi.

Les autres individus qui composoient la carrossée , valaient un peu plus que nous ; & parmi eux , celui qui valoit le moins , étoit précisément l'animal qui nous ressembloit davantage , je veux dire le singe : cependant c'étoit un Philosophe ; (on en aura la preuve par une Lettre de sa façon qui doit suivre cet ouvrage).

Je fus bientôt rassasié du Moine , du Comédien , & même du Négociant ; les deux Actrices furent bientôt rassasiées de moi : desorte qu'au bout de deux jours , il n'y avoit que le je ne sais quoi avec qui je trouvasse à m'entretenir. Graces à son caractère , il me supporta tant que je voulus. Insensiblement nous nous liâmes ; & comme j'ai quelques bonnes qualités dont je n'ai rien dit , il me prit en amitié. Ce fut environ vers le soir du quatrième jour.

Qui êtes-vous , me dit-il enfin ? Je répondis à sa question par le portrait que je viens de tracer. — Voilà précisément ce que je demandois , reprit-il ; & non

vosre condition ou vosre état. Je répondis à cela : — Je me nomme le Compere Nicolas. J'ai été berger , vigneron , jardinier , laboureur , écolier , apprentif , moine , artisan dans une ville , marié , cocu , libertin , sage , sot spirituel , ignorant & philosophe : enfin je suis auteur. J'ai fait de nombreux ouvrages , la plupart fort mauvais ; mais je l'ai senti ; j'ai eu le bon sens d'en être honteux , & de pouvoir me dire à moi-même que je ne les avois publiés que par la nécessité de vivre & de nourrir mes enfans & ceux de ma femme ; car enfin , on a beau être ce que j'ai dit que je suis , les enfans ne se font pas faits eux-mêmes , & il faut que quelqu'un les nourrisse. . . . Le plus important de mes ouvrages , c'est le Compere Nicolas ; c'est-à-dire , ma propre vie. J'y anatomise le cœur humain ; & j'espère que ce livre , fait à mes dépens , sera le plus utile des livres ; en ce que je m'y difféquie sans ménagement , me sacrifiant ainsi , nouveau Curtius , à l'utilité de mes semblables. J'en compose encore un autre , intitulé *le Hibou* un autre

Le je ne fais quoi m'interrompt par

un demi-sourire, & me dit : — Vous êtes mon affaire : vous ferez mon Historiographe. J'ai les choses les plus singulières à vous communiquer. Il ne s'agira pas de les rendre vraisemblables ; car elles ne le sont pas. Je parle françois comme vous ; je n'ai pas plus d'accent que vous ; je ne suis ni plus blanc ni plus noir : & cependant il y a entre ma patrie & la vôtre , un diamètre entier du globe terrestre. Je suis né dans l'hémisphère austral, à 00 degrés de l'Equateur , & 00 de longitude , dans une isle appelée *l'isle Christine*.

Il se tut. Je le considérai avec étonnement ; mais il continuoit à garder le silence ; je pris la parole plein de diverses pensées. — Quoi donc , lui dis-je , feroit-il possible que la nature se doublât dans les deux hémisphères , & qu'à la même latitude on trouvât non-seulement les mêmes plantes , les mêmes animaux , mais encore les mêmes hommes , les mêmes empires , & des peuples parlant les mêmes langues ! Ah ! si cela étoit , ce feroit une belle découverte , & votre histoire seroit assez merveilleuse , assez intéressante pour faire ma fortune , & me

tirer de la pauvreté où je languis depuis la malédiction de mon pere : car vous saurez que j'ai été maudit, & que c'est par cette raison que je suis pauvre & cocu.

L'homme austral secoua la tête, & me demanda pourquoi j'avois été maudit. Je lui racontai mon histoire telle qu'elle se trouve dans certaines Lettres qu'on ne doit publier qu'après ma mort. Il secoua encore la tête, mais il ne répondit rien à mon récit.

Nous approchions de la Capitale ; & comme notre conversation avoit été fort particuliere, nous voulûmes, par politesse, avant de nous quitter, ne pas laisser prendre une mauvaise opinion de nous à nos compagnons de voyage : nous leur fîmes des complimens ; nous leur donnâmes des éloges ; ils nous en rendirent, à l'exception de la méchante Actrice, qui savoura l'encens, mais n'encensa personne ; elle croyoit tout mériter, & ne rien devoir. Enfin nous arrivâmes. Le Bénédictin se leva le premier pour descendre ; il secoua sa robe, & nous fit tous éternuer six fois chacun, à l'exception du Négociant. Nous nous

séparâmes avec autant d'indifférence que si nous ne nous étions jamais vus : les Acteurs & les Actrices allèrent se loger au Caroufel, le Bénédictin à St. Germain-des-prés, l'Avocat rue de la Calandre, les chiens, les perroquets, l'angola, suivirent probablement leurs maîtresses. Quant à moi je conduisis à ma demeure le je ne sçai quoi, sans oublier son Singe, qui me parut un être fort singulier.

Lorsque nous fumes arrangés & reposés, nous reprîmes notre conversation avec plus de liberté que dans la diligence de Lyon. — Je ne veux pas vous laisser dans l'erreur, me dit l'homme austral ; les habitans de l'hémisphère antarctique, sont absolument différens des hommes de celui-ci ; tout est tranché dans ces climats isolés, parce que tout y est resté, tel qu'il est sorti des mains de la nature : au lieu qu'en Europe, en Asie, & même en Afrique, les Êtres se sont amalgamés, pour ainsi dire, se sont perfectionnés, ou du moins les plus parfaits ont anéantis ceux de la même espèce, qui leur ont paru, ou les gêner, ou difformes, & sous l'hémis-

phère austral, c'est tout le contraire : rien ne s'est mêlé ; les êtres à demi perfectionnés, sont restés tels jusqu'à ce jour : de sorte que leur vue est effrayante, & que les Européens ne manqueroient pas de les détruire. C'est par cette raison que nous avons résolu de tenir notre pays caché : il y a une loi qui porte, que tous étrangers, qui auront abordé dans le pays, soit avec un vaisseau en bon état, soit par naufrage, y seront retenus, sans que jamais ils puissent obtenir de retourner chez eux. Mais aussi, on leur fait un traitement qui ne doit pas leur laisser de regrets ; ils jouissent de tous les avantages des citoyens, sans être assujettis aux travaux ; il n'y a que leurs enfans qui rentrent dans l'ordre commun. De même, nous n'avons qu'un seul bon vaisseau, qui est toujours équipé par l'Etat, & jamais par les particuliers : il est toujours confié à des Princes du Sang, qu'il est impossible de tromper, par les raisons que vous saurez dans peu ; car je veux faire un récit qui vous étonnera.

Il en resta là le premier jour. Il avoit excité ma curiosité à un point

inexprimable ; j'attendis le lendemain tant désiré : nous prîmes du chocolat ; & après le déjeuner, mon homme me dit :

Je suis François d'origine, ainsi que presque tous mes compatriotes ; nous habitons une très-belle île au-delà du tropique du capricorne, que nous avons nommé du nom de notre première Reine qui est encore vivante ; elle est sous le même méridien que la France : nous avons le jour & la nuit aux mêmes heures qu'ici. Je vous ai dit qu'il y a une loi qui rend les courses au loin impossibles à tous les habitans. Ainsi vous devez croire que je voyage de l'aveu des chefs de la nation. De tous les hommes que j'ai rencontrés jusqu'à présent, depuis six mois que je parcours les Provinces méridionales de France, vous êtes le seul auquel j'ai cru pouvoir m'ouvrir, parce que j'espère que vous m'aidez dans mes recherches : ce ne sont ni des trésors, ni des richesses qui sont le terme de mon voyage ; il a un objet bien plus important : je voudrois me lier avec un Savant du premier ordre, un Philosophe au-dessus du commun

comme J. J. Rousseau , M. de Voltaire , ou M. de Buffon , & les déterminer à se laisser emporter avec moi , par ceux de nos Princes du Sang qui ont la faculté de se servir d'ailes factices , & de voyager par-tout le monde. Je vais vous faire dès aujourd'hui l'histoire du sage mortel à qui nous devons l'origine du plus heureux gouvernement qui soit au monde : mais auparavant, je voudrois que vous me missiez au fait de certaines choses que je puis ignorer. Lequel de vos grands hommes , par exemple , consentiroit à se laisser emporter aux terres australes ?

Cette question , lui répondis-je , n'est pas sans difficulté : les plus grands hommes sont M. de Voltaire , M. Rousseau , M. de Buffon ; il y a encore ici M. Franklin , envoyé des Etas unis de l'Amérique , qui feroit bien votre affaire , mais il n'y a pas d'apparence qu'il abandonne les intérêts de son pays , pour aller faire le bonheur d'un autre. Pour M. de Voltaire , il est trop vieux : plus jeune , vous l'auriez eu facilement : mais..... il a trop d'esprit. A peine ce beau défaut est-il supportable dans ce pays-ci , où l'on

peut avoir impunément tout l'esprit possible ; j'imagine que chez vous , il ne prendroit pas. M. de Buffon conviendrait davantage : mais il est assez bien ici pour ne pas chercher à nous quitter. Reste donc M. Rousseau. Je crois que nous l'aurions facilement. Il a à se plaindre de nous , il nous abandonneroit volontiers. Mais pour que sa disparition ne fasse pas trop de bruit , il faut convenir de nos faits avec lui : il paroîtra mourir ; M. le Marquis de Girardin , chez lequel il s'est retiré , lui dressera un vain tombeau , & le jour même qu'une mort subite affligera toute l'Europe de sa perte (bien réelle pour nous) vos Princes du sang l'auront enlevé.

L'Australien m'embrassa de joie. Pour ne pas tenir le Lecteur en suspens , je lui dirai en deux mots , que cet enlèvement s'est exécuté le plus heureusement du monde : il n'y a eu que des amis de J. J. Rousseau qui en ont été instruits , & moi. Je garderai le silence toute ma vie , & cette histoire ne paroîtra qu'après ma mort : ainsi la postérité saura que le Cenotaphe d'Ermenonville ne renferme rien.

L'Australien prit ensuite la parole en ces termes, pour me raconter les faits extraordinaires qu'on va lire.

Le Lecteur permettra que nous ne suivions pas cet homme étrange, dans le long récit qu'il va faire. Cette incroyable histoire n'est guères susceptible d'abréviation. Tout s'y tient par un fil qu'il faut suivre, & qui vous conduit aux antipodes. Un être volant, qui se sert de son Privilège, & qui aime autant à réfléchir qu'à voyager, doit voir, à la longue, bien des pays, & rencontrer bien des différentes espèces. Des hommes de nuit, des hommes Singes, des hommes Ours, des hommes Chiens, des hommes Cochons, des hommes Taureaux, des hommes Moutons, des hommes Castors, des hommes Boucs, des hommes Anes, Grenouilles, Serpens, Elephans, Lions, Oiseaux. Tout cela doit entraîner le Lecteur sur les pas du voyageur qui peint, discute, raisonne, moralise, critique; c'est ce que nous avons éprouvé nous-même; & quand nous avons voulu entreprendre de réduire cette longue & étonnante description à un simple extrait, nous n'avons su comment nous y prendre. Nous renvoyons

donc au livre même, (qui heureusement n'est pas rare,) ceux dont notre embarras même pourroit piquer la curiosité.

Il n'en est pas de même d'une Dyatribe placée dans le second volume, morceau détaché du corps de l'ouvrage, & qui mérite peut-être par son caractère, d'être transporté & conservé dans une collection destinée à recevoir, (le plus qu'il est possible) des fictions originales. Nous croyons remplir nos engagements en lui donnant une place, dont sa singularité la rend digne, mais nous la réduirons à un simple extrait, parce qu'elle est très-longue & beaucoup trop libre.

Au reste, nous osons croire que le merveilleux qui regne dans les deux volumes, en exclut l'intérêt. On desire plus qu'on ne jouit, en lisant ; & quand on a lu, on peut avoir quelque regret d'avoir parcouru tant de pages, & tant de pays pour apprendre, assez infructueusement pour soi, que l'Auteur est encore plus singulier que son ouvrage. On est encore fâché de voir que souvent la morale y est le prétexte de la satire, & que l'honnêteté publique n'y est pas plus respectée que la Religion, & ses Ministres. On conviendra cependant que beaucoup de

notes repandues dans le second volume, ont le mérite de l'intérêt & de l'instruction.

L'auteur a cru ne devoir pas se nommer, mais il se fait connoître par une *déclaration* ou *complainte* dont nous croyons devoir faire usage, quoiqu'elle soit étrangère à cette production, parce qu'elle tient lieu de son nom.

Je viens d'éprouver, dit-il, les effets de la haine & de l'horrible plaisir de mal faire : deux particuliers entr'autres, ayant lu avec attention les Contemporains, pour y trouver quelque aliment à leur méchanceté, en ont vérifié tous les noms & toutes les demeures ; & quoique j'aye mis les premiers & les derniers au hasard, ils ont rencontré un nom, & une demeure qui cadraient à peu près. Aussi-tôt par une noirceur abominable, ils ont fait présenter la nouvelle à la Dame : celle-ci ne s'y reconnoissant pas, ils l'ont forcée à s'y voir dépeinte, & à y trouver jusqu'au local de son appartement. Ils l'ont engagée à rendre plainte, & à me faire essuyer toutes les rigueurs d'une instruction au criminel : c'est ainsi qu'ils l'ont sacrifiée pour me faire du mal. Quel est

donc le sujet de cette haine contre moi, qui n'ai jamais fait de mal à personne? Le débit de quelques ouvrages que j'ai publiés, auroit-il irrité une certaine classe d'hommes? Les infames & les méchans ont-ils craint que je ne dévoilasse leur turpitude? car j'ai remarqué avec surprise, que les gens les plus irrités, sont précisément ceux qui n'ont pu se faire aucune application de mes nouvelles. Quelle étrange manie, de souhaiter tout bas qu'on parle de nous, & de faire rage, si l'on paroît en avoir parlé! mais voilà l'homme! cet être plein de contradictions & de disparates!

Honorable Lecteur, dès qu'un homme travaille, dès qu'il est lu, il a des ennemis : c'est avec bien de la raison, que j'ai dit dans le Payfan, que nous étions des esclaves publics, & s'il n'y avoit pas des gens sensés, le littérateur, dans tous les genres, seroit au-dessous du dernier des goujats. Il me seroit aisé de prouver, par mon exemple, cette vérité cruelle. Loin de gagner à mes ouvrages, j'y ai consumé mon patrimoine; il me reste vingt-cinq livres de rentes! &c. &c. &c.

*Lettre d'un Singe. *.*

César de Malaca, entre la Chine & la côte de Coromandel : de présent à Paris, grande Ville d'Europe, Capitale

* C'est le même qu'on a vu figurer dans la diligence de Lyon, à côté du Bénédictin, & de l'Autrichien. Mais un Singe écrire une lettre, morale, philosophique, satyrique ; très-satyrique !... il faut une Note pour racheter cette invraisemblance, & la voici. L'animal écrivain dont il va être question, étoit un metif, petit fils d'une femme de Malaca, & d'un Babouin dont elle avoit été surprise : cette femme étant accouchée d'un Singe homme, ce monstre lui avoit fait horreur. On alloit l'étouffer, lorsqu'un Européen François-Hollandais nommé *Jacques Adine*, qui commerçoit dans la presqu'île de Sincapour, où il étoit venu de la Chine, avoit juri qu'on le lui abandonnât : on avoit eu beaucoup de peine à lui accorder sa demande ; mais on s'étoit laissé gagner par quelques florins qu'il avoit donnés. Le singe avoit été conservé ; & le Marchand Hollandois l'avoit emporté lors de son départ. Arrivé à la Chine, son dessein avoit été de le faire copuler lorsqu'il seroit en âge, avec une jeune Esclave Chinoise fort laide, & qui ressembloit assez à une Guenon : il les avoit élevés, & accoutumés à jouer ensemble : ce qui lui avoit assez bien réussi, le Singe l'aimant

du peuple François, dans une maison qui donne sur le Palais Royal.

A ses freres les Babouins, indomp-

beaucoup. Dans ces entrefaites il avoit fait l'acquisition d'une Guenon de la grande espèce, & telle qu'on en a vu, il y a quelques années, dans une loge qui donnoit sur le Palais Royal, au milieu de l'allée du Méridien: *Adine* l'avoit mise avec les deux autres individus : le Singe homme, frappé de cette nouvelle figure s'étant copulé avec elle dans la nouveauté, il est provenu de leur commerce, le Singe, auteur de la Lettre qu'on va lire: ce fi's dégénéré avoit déplu à son pere, dès l'instant de sa naissance; le Singe homme avoit voulu étrangler la mere, & le petit: on les avoit séparés. Depuis ce moment le Singe homme s'attacha très-fortement à la Chinoise dont il eut deux enfans, très-peu velus, & qu'il aima beaucoup. Le Marchand Hollandois, fils d'un François réfugié, a, dit-on, établi les enfans. *César* fut donné à l'Australien, lorsqu'en parcourant notre hémisphère, il passa le détroit de Malaca, où *Adine* avoit reporté *Cesar* avec lui dans un voyage. Arrivé en France, l'Australien me l'offrit, & je l'acceptai pour le donner à une Dame riche qui l'aime fort, & qui s'est plu à compléter son éducation.

Lorsque *Cesar* Singe a été formé, il s'est imaginé que ses à peu près pourroient acquérir les mêmes idées que lui: c'est pourquoi il se proposa, non de leur envoyer sa Lettre, mais d'en débiter

tables Pongos , Enjokos Mandrils , Marmots , Antropomorphes , Barris , Becs de Lievres , Cynocéphales , Mamonets , Leocéphales , Sagouins & Sapa-jous , Têtes de Morts , Garibas , Catuias , Makaquos , Exquimas , Bugès Elaurans , & Non-Elaurans , Papios , Ricurs , Vulpocepales , & généralement à tous les Singes Ras , on cercopithecques qui ont le malheur de vouloir imiter l'homme , & auxquels il donne le nom de Singes ou d'imitateurs , soit libres dans les forêts de notre pays natal , ou réduits chez les hommes dans un triste esclavage :

Salut, joye, bonne nourriture, repos, & liberté.

le contenu à ceux qu'il pourroit joindre. Nous devons à son erreur cette pièce curieuse, où il y a plus de véritable philosophie que dans tous les ouvrages réunis des &c. &c. &c. Je l'ai montrée à plusieurs personnes, qui en ont trouvé l'écriture très-belle, & dans le genre de celle faite au Buin. Mais l'ortographe n'est pas la nôtre : elle est vocale . & absolument conforme aux sons : *exemple.* » Vou soré, cher frere, qe
» depui mon retour an Franse, je me sui zin-
» finiment perfeccioné par le soain de ma bone
» mètrése, &c.

Vous saurez , chers freres , qu'un célèbre voyageur des terres australes , en passant par le détroit de Saincapour , me reçut en présent d'un Marchand Hollandois , qui avoit élevé mon pere , ma mere & ma belle mere ; que l'Australien arrivé en France , consentit de me laisser à un Auteur nommé *Salocin-Emde-Fiter* , lequel m'apprit à penser , à lire & à écrire , afin de faire de moi , un présent à la plus respectable des femmes. Cette généreuse maîtresse est la *Essetmoc-Ed-Enaseif* , elle m'a tout d'un coup si tendrement aimé , qu'elle a mis tous ses soins à perfectionner mon éducation ; & qu'elle n'a eu de repos , qu'après qu'elle m'a eu communiqué une partie de ses lumieres.

Je ne vous détaillerai pas tous les moyens qu'on a employés ; ils passeroient votre conception , puisque cela est encore au-dessus de la mienne : tout ce que je puis vous écrire , c'est que l'on s'est d'abord proportionné à moi , de toutes les manieres , & qu'on a conduit mon intelligence insensiblement , & de degré en degré jusqu'au point le plus bas de l'intelligence humaine. Dès

que j'ai eu saisi le fil des idées, mes progrès ont été plus rapides; il m'a semblé que tout changeoit de nature pour moi : je ressemblois à un animal qui s'éveille, car l'éveil de l'entendement, qui s'est fait en moi, ressemble beaucoup à celui des sens. Enfin j'ai vu & j'ai senti à la maniere des hommes, auxquels je ressemblois beaucoup, ayant eu le bonheur d'avoir une femme pour ayeule. J'ai appris à lire, ensuite à écrire : c'est ce qui fait que je vous écris, me proposant de rassembler ainsi mes idées, non pour vous les faire lire, puisque vous ne le pourriez pas, mais pour les avoir toujours présentes, & les communiquer à ceux d'entre vous que je pourrai joindre, & instruire dans la suite. J'ai même déjà commencé à vouloir former le chat & le chien de la maison; mais comme il faut redescendre à leur degré d'intelligence, je n'ai encore pu m'y proportionner; parce qu'il faut beaucoup d'esprit pour oublier qu'on en a. Après ce court préliminaire, que je fais moins pour vous que pour les hommes qui pourroient lire cet écrit, j'entre en matière.

Cette lettre, chers Freres, est une lettre de consolation ? S'il étoit possible que vous l'entendissiez, une fois seulement, pour conserver une connoissance confuse de ce qu'elle contient, cela suffiroit pour votre bonheur. L'ignorance est certainement une imperfection : elle est dangereuse : mais la science a des inconvéniens qui m'effrayent. Je vais en exposer quelques-uns.

Avec la science, que de peines ! que de cruels instans ! plus on a de science plus on connoît de dangers, plus on est malheureux. On les évite, à la vérité : mais on les ressent mille fois sans qu'ils arrivent. Aux moindres symptomes d'une maladie, les hommes en présentent les suites cruelles, & la mort, qui peut en être le terme : s'ils ne les connoissoient pas, ils ont des gens nommés les Médecins, qui viennent les en instruire, & qui trop souvent, pour se faire valoir, grossissent le danger, de leur mieux, de maniere que le malheureux *connoissant*, est plus malade de la peur que de son indisposition. Les hommes savent qu'ils mourront : cette connoissance, que tout leur rappelle, empoisonne, à
chaque

chaque moment leurs plaisirs ; il en est même qu'elle conduit successivement au désespoir.

Il vous est impossible de comprendre ce que c'est que le désespoir ; & moi-même , tout éclairé que je suis , je n'en aurois aucune idée , si je n'avois été menacé l'un de ces jours par l'héritier de ma bonne maîtresse , à l'occasion d'une porcelaine cassée , d'être enchaîné à une croisée , le reste de mes jours lorsqu'elle sera morte. Il s'est fait en moi un tel mélange de douleur , d'indignation , de colere , d'impatience , d'abandon de moi-même , de dégoût de la vie , par la seule prévision de ce cruel sort , que je crois que c'est , à peu près , là ce que les hommes nomment le désespoir.

Ils ont ensuite mille autres peines journalieres : leur connoissance fait qu'ils sentent autant au-dehors d'eux-mêmes qu'au-dedans ; tout les affecte : mais le plus cruel de leurs tourmens , c'est la jalousie du bonheur des autres , l'envie de dominer , de s'élever ; le chagrin d'être soumis , commandés , opprimés , mattés : quelques-unes de ces peines vont jusqu'à la rage ; & cependant leur grande

Novembre, 1784.

G

connoissance , qui leur fait prévoir les maux d'infiniment loin , fait aussi qu'ils se condamnent au supplice affreux de se contraindre , & de paroître rire devant leurs oppresseurs , & leurs bourreaux.

Quelle différence de notre état naturel au leur ! Ah , mes Freres , que ne pouvez-vous sentir votre bonheur ! je ne demanderois pour vous que ce degré de connoissance ; il suffiroit seul pour mettre votre félicité infiniment au-dessus de celle de l'homme : au lieu que si vous aviez la connoissance , comme je l'ai , sans augmenter de pouvoir , votre malheur seroit inconcevablement plus grand.

Mais tout ceci est trop vague : je veux vous peindre une partie des maux auxquels notre tyran est en proie. Je veux vous apprendre des choses qui vous étonneront , si jamais je puis vous les faire comprendre : en vous consolant , je me consolerai moi-même ; car depuis que je suis éclairé , j'ai grand besoin de consolation !

L'homme se fait plus de mal à lui-même , qu'il n'en fait à toutes les espèces d'animaux réunies : comme sa sen-

sibilité est extrême ; qu'elle s'étend à mille choses hors de lui, il s'en sert pour tourmenter ses semblables, & les faire souffrir : il semble qu'il y trouve du soulagement à ce qu'il souffre lui-même, & une distraction nécessaire. L'homme Rousseau (dont ma maîtresse me fait lire les ouvrages) dit que l'homme est bon, & que les hommes sont méchans : en vérité il radotoit ! rien de plus méchant que les petits hommes, ou les enfans ; ils sont cruels ; ils déchirent impitoyablement un être vivant, le piquent, lui crèvent les yeux, rient de ses cris, de ses gémissemens, &c. Ce n'est que lorsque la raison & l'expérience les ont éclairés, qu'ils cedent volontiers au sentiment de la compassion ; encore le repèchent-ils quand ils sont devenus tout-à-fait vieillards.

Les hommes se font entr'eux des piqûres d'une autre espece, & plus cruelles, mais que vous ne sentiriez pas vous autres, fussiez-vous, Orangs-Outangs ; ce sont des blessures d'esprit, au moyen de la raillerie, de l'ironie, du persiflage ; ces blessures spirituelles sont un mal horrible, à ce qu'il me pa-

roît, à l'air de ceux qui les endurent, & à la fureur que je leur ai quelquefois vu exhaler en particulier.

J'aurois beaucoup à dire, si je voulois parler de plusieurs loix ridicules des hommes : par exemple, ils ont partagé la terre ; un homme ne sauroit parcourir son pays natal ; il est arrêté par des loix , par des haïes, par des murs, par des bornes. Ils s'arrogent le droit de tuer les animaux ; mais tous les hommes n'ont pas ce droit, non par bonté pour nous, mais par raffinement de cruauté ; on laisse rassembler par la sécurité d'innocentes créatures ; & un beau matin, le prétendu maître sort avec ses prétendus esclaves, qui lui sont aussi soumis que s'ils l'étoient réellement ; & ils tombent sur les pauvres animaux dont on fait un horrible carnage. Le carnage cessé, on conserve le reste avec un soin qui séduit encore ces innocentes bêtes : mais si un égal du massacreur s'avise, sans permission, d'en tuer une, on fait le malheur du reste de ses jours ; on l'enchaîne, on l'oblige à vivre d'une manière plus malheureuse, que les plus servis d'entre nous ; on le confine sur

la mer où ses bras servent de jambes à un bateau.

A mille usages barbares, en vertu desquels ils se font journellement plus de mal que ne pourroient leur en causer tous les crimes qu'ils veulent prévenir ; ils ont ajouté les préjugés : le chapitre de ceux-ci, mes freres, seroit immense. Le préjugé acheve de leur enlever ce que leurs loix leur avoient laissé. C'est ici, je l'avoue, où l'homme me paroît si misérable, que je le crois digne de la compassion du paresseux & du fourmiller d'Amérique, même du cheval de poste ou de fiacre de ce pays, qui, sans contredit, sont les plus malheureux de tous les êtres vivans. Plus l'homme est riche, élevé, plus il a de préjugés, de liens qui l'attachent & le gênent ; il est vrai que les grands tâchent de s'en dédommager en violant leurs loix fondamentales, & sur-tout celles de la nature ; & je trouve, moi, juge désintéressé, qu'ils ne peuvent guere faire autrement ; car avec toutes les gênes de leur condition, les besoins factices, mais impérieux, que l'habitude de l'abondance leur donne, il ne seroit pas possible qu'ils véussent,

ils sécheroient de chagrin & de douleur. Ils ont des modes, des usages, des façons, des manieres, un air, un ton, une politesse, des égards, des devoirs : on ne peut rien violer de tout cela, sans encourir une peine : plus ces usages sont futiles, plus tout en est indispensable.

Leurs *modes* : c'est la façon d'arranger les habits qui les couvrent : cette invention des habits est fort belle ! c'est par elle, sans doute, que l'homme, fait pour les climats chauds, est parvenu, peu à peu, à s'accoutumer à tout, & à s'emparer de tout le globe. Mais en est-il plus heureux !.... Si vous voyez les Samoyedes & les payfans de la Siberie !.... L'homme, disois-je, arrange ses vêtemens de mille manieres ; il a des assujettissemens continuels pour s'en fournir, en changer, les tenir propres : c'est même une des causes de son esclavage, que ces besoins là, toujours renaissans ; & les tyrans n'ont pas de meilleures entraves pour le contenir. Les femmes, sur-tout, se servent de leurs habits de la maniere la plus singuliere, & en même-tems la plus précieuse pour l'espèce humaine. Ce sont elles qui les rendent lâches, bas, aussi serviles avec

le maître, qu'avides & cruels envers ceux qui sont moins puissans qu'eux.

Leurs *usages* consistent dans un million de minuties vraiment risibles, qui servent de règle à leur conduite, lorsqu'ils parlent, qu'ils saluent, qu'ils rendent visite, qu'ils jouent, qu'ils font l'amour, qu'ils se marient, qu'ils boivent, qu'ils mangent, qu'ils meurent, & qu'on les enterre.

Quant aux *façons* & aux *manieres*, il ne m'est pas trop possible de vous expliquer cela : ce ne sont que des nuances qui accompagnent la maniere de se présenter, de parler, de rire, de marcher, de faire l'aimable : un peintre pourroit en donner une idée : encore n'y suffiroit-il pas, il faudroit y joindre un danseur, qui les exprimât au naturel. Ils en ont ici un, nommé *l'homme Vestris*, qui est à leur Opéra, où je vais, ainsi qu'à leurs autres spectacles, habillé en petit Nègre. (C'est un plaisir que ma bonne maîtresse me procure quelquefois) ; cet homme Vestris, disois-je, peint avec une vérité frappante leurs façons & leurs manieres ; ce qui paroît les ravir d'admiration ; car ils battent des mains

comme nos freres de Malaca tapent des pieds , lorsque quelque chose leur fait plaisir. La raison, je crois, pour laquelle cet homme danseur leur plaît tant, c'est qu'il rend avec grace leurs ridicules façons , leurs manieres fades , & leur air indéfinissable. Ils ont encore l'homme d'Auberval , qu'ils estiment autant , & qu'ils aiment mieux , parce qu'il les peint dans la joye , qu'ils ne ressentent jamais , & qu'ils ne connoissent que par lui. L'homme Gardel à de même le plus grand mérite : ces hommes expriment au naturel toutes les actions des hommes , tandis que la femme Guimard , que j'aime au-delà de toute expression , parce qu'elle peint la naïveté, qui n'existe plus ici , & que j'aime à retrouver , ainsi que les hommes , représente les actions des femmes : j'ai vu encore une femme Alard, qui bondit fort agréablement ; une femme Théodore , qui danse délicieusement ; une femme Heynel , qui a , comme femme , toutes les graces de l'homme Vestris , &c.

Les hommes ont ensuite leur politesse, c'est-à-dire , des façons, des manieres, un air, un ton affectés, par lesquels

ils prétendent se rendre agréables à leurs semblables. Mais cette politesse est si fausse, qu'ils n'ont réellement pas envie d'être agréables, mais seulement de montrer, qu'ils savent faire ce qu'il faudroit pour l'être. La politesse seroit véritablement une chose excellente, si elle étoit vraie; seule, elle élèveroit l'homme au-dessus de tous les animaux : elle a plutôt quelque chose de divin que d'humain : mais un être aussi méchant que l'homme envers lui-même, ne peut avoir la véritable politesse, il n'en a que l'écorce. La politesse n'est donc qu'un fardeau de plus qu'il s'est imposé, un masque, avec lequel il déguise la laideur de son ame, un piège qu'il rend continuellement & péniblement, & dont il est sans cesse obligé de se défier ou de se garantir. Voilà comme la méchanceté empoisonne tout.

Les égards sont la même chose; c'est une nuance de la politesse, plus forte & plus respectueuse, & dont ils abusent de même : à tous momens, ils ont la douleur de voir qu'on leur manque d'égards; parce que les égards étant un peu plus gênans que la politesse, sou-

vent les étourdis s'en dispensent, & causent des chagrins cuisans à ceux qui croient qu'on leur doit beaucoup d'égards : ainsi tout chagrine & tourmente cet être, que nous autres animaux croyons un Monarque heureux, au premier coup d'œil!

La classe des devoirs est moins étendue; mais ils sont obligatoires, & le manque en est bien désolant. Il y a des devoirs naturels, du moins pour l'homme; & d'autres qui ne sont que d'usage & d'institution. Les premiers sont les devoirs des enfans envers leurs peres & meres, des particuliers envers les Ministres de leur Religion, envers le Roi, les Magistrats, les Seigneurs particuliers de chaque ville ou village : ces devoirs sont de nécessité. Ceux d'usage & d'institution sont plus gênans, plus pénibles, plus sévèrement exigés. Tout homme riche a droit aux devoirs & aux respects du pauvre; & comme ce droit n'est pas décidé, (comme celui du pere, du Magistrat, du Seigneur,) le riche, à qui l'usage l'accorde, est toujours à l'affut des manques qu'on peut lui faire, pour exiger les devoirs ou se venger de l'oubli. L'on

n'imagine pas aisément combien la vie des hommes est troublée par-là ! Le pauvre est continuellement tourmenté, harcelé, humilié, révolté, indigné. Le riche n'est guère plus heureux. A tout moment il se croit blessé, lésé, bravé, méprisé ; il en devient furieux. Je pourrois donner une idée juste de ce que les devoirs ont de pénible pour les hommes, à ceux d'entre nous qui sont en esclavage chez ces tyrans, obligés de travailler, laver la vaisselle, tourner la broche par la plus grande chaleur, moudre, &c. &c. Comme tous ces devoirs ne sont pas dans la nature, les hommes sont obligés de s'étudier sans cesse pour n'y pas manquer : au lieu que les devoirs du pere envers les enfans, de la mere, &c. sont un plaisir, parce qu'ils sont naturels : ceux du Roi envers les sujets, qui sont une imitation de ceux-ci, ne sont pas plus pénibles ; mais tous les autres par lesquels il faut continuellement s'avilir, se soumettre, feindre, affecter, se déguiser de mille manieres, prévenir, se priver, s'ôter jusqu'au nécessaire, &c. sont des supplices que tous les biens de la civilisation ne sauroient compenser.

O mes chers freres, l'homme Rousseau avoit cent millions de fois raison ; & l'homme Voltaire , qui s'est moqué de lui ; l'homme Paliffot , qui a voulu imiter l'homme Voltaire , l'ont bien senti ! mais l'homme Voltaire ne vouloit pas rendre hommage à l'homme Rousseau , qui lui étoit inférieur en richesses , & même en esprit ; mais supérieur en nerf , & en philosophie. J'excuse l'homme Voltaire ; il n'est pas d'un homme comme lui de reconnoître un supérieur , & j'aime à voir ce noble orgueil , au défaut d'un plus noble encore qu'avoit l'homme Rousseau , de ne vouloir rien recevoir des gens riches , qui par-là auroient cru l'acheter , tandis qu'ils n'auroient fait que s'honorer eux-mêmes en lui donnant.

Voilà l'homme , chers freres ! voilà cet être dont vous enviez le sort , que vous croyez le Roi du monde ! Ah ! vous seriez cent fois plus heureux que lui , s'il n'existoit pas pour troubler le repos de toute la nature.

QUATRIEME CLASSE.
ROMANS D'AMOUR.

L'ART DE CORRIGER,
Et de rendre les hommes constans.

Un vol. 1783.

C'EST l'ouvrage d'une Dame, dédié aux Dames; ce sont des histoires racontées par des Dames, à des Dames; & chaque histoire est coupée, & terminée par des réflexions, & des conseils des Dames qui écoutent, aux Dames qui racontent.

Sil peut résulter de tout cela l'heureuse révolution annoncée par le titre, & sur-tout la destruction de ce terrible défaut de l'inconstance, si vainement entreprise jusqu'à ce jour, par les Dames, nous bénirons sans doute & la Dame, & les Dames qui ont bien voulu

s'occuper de nous ; car nous avons enfin compris qu'il est triste de n'avoir pas l'estime des Dames.

Le cadre étant une fois connu, il n'est plus question que de le remplir. Nous supprimerons beaucoup de réflexions qui ne font qu'allonger le récit, & retarder l'effet.

LE JALOUX CORRIGÉ,

PAR EUPHROSINE.

Dans le nombre des amans qui m'offrirent leur hommage, je distinguai le Comte de d'Arceau. J'ignorois son penchant à la jalousie.

D'Arceau me rendit les soins les plus assidus. Chaque jour sa passion parut prendre de nouvelles forces ; mais son respect l'empêchoit de me la déclarer. Je fus assez pénétrante cependant pour m'en appercevoir ; & j'en desirai l'aveu. Pour l'obtenir plutôt, je feignis un soir d'être malade, & ne me rendis point dans une maison où nous devions souper l'un, & l'autre. Il vint me voir dès qu'il fut instruit de ma prétendue in-

commodité ; mes vœux ne furent point déçus ; & j'entendis l'aveu le plus aimable.

De ce moment, d'Arceau ne me quitta plus : ma société devint la sienne. Sans cesse avec lui, je m'accoutumai à l'aimer, & nos jours s'écouloient dans un délire continuel.

Cependant la décence exigeoit que je ne renonçasse pas entièrement à mes amis. Vous savez que depuis long-tems ma maison a toujours réuni les personnes les plus aimables de Paris, dans les deux sexes. Le Comte en parut quelquefois importuné. Lorsque nous étions seuls, il se plaignoit de la contrainte où il étoit, pendant qu'un cercle nombreux m'environnoit.

Il me nomma bientôt un homme dont les regards tendres l'inquiétoient : il m'engagea à le voir moins souvent, me pria de lui accorder ce sacrifice, & parvint adroitement à lui faire refuser l'entrée de ma maison.

Toutes les personnes les plus agréables de ma société, subirent successivement le même sort. A chaque sacrifice, de ce genre, que je faisois, c'étoient de

nouveaux transports ; j'étois une femme adorable , & rien ne manquoit à son bonheur. Mais les soins des hommes n'étoient pas l'unique objet de sa jalousie. Il craignoit les conseils des femmes. Il devint triste , rêveur. Il tomba malade ; & je ne pus obtenir qu'il consentit à se rétablir , qu'en rompant avec deux femmes que j'aimois tendrement depuis l'enfance. A peine ce dernier sacrifice fut-il fait , qu'il en exigea de nouveaux. N'ayant plus de rivaux , ni les conseils de mes amies à craindre , mes femmes & mes gens l'inquiéterent. Nouvelles plaintes , nouveaux ombrages ; je ne pouvois , selon lui , lui refuser la satisfaction de changer ma maison. J'y consentis encore ; je ne pris à mon service que les sujets dont il fit choix lui-même. Mais tout n'étoit pas dit , & il restoit un dernier sacrifice à lui faire , sans lequel tout le mérite des autres étoit perdu. Ma parure étoit trop recherchée ; une femme qui ne veut plaire qu'à un seul paroît moins occupée de sa toilette..... Après bien des réflexions , j'eus encore cette complaisance..... Vous croyez peut-être que la paix fut établie entre nous ?

il restoit mon rouge ; & ce point nous a brouillés. Pendant huit jours je refusaï de me rendre à ses vœux tyranniques ; il passa tout ce tems loin de moi. J'avois pris enfin la résolution de céder, & hier matin je lui écrivis pour le lui apprendre, ne doutant pas de le voir arriver aussi-tôt. Voici la réponse que j'en ai reçue.

Billet.

« Il vous falloit donc huit jours, Madame, pour vous décider à une chose qui n'a de valeur, que par la promptitude qu'on met à l'accorder ! si vous n'attachiez pas un plaisir infini à prodiguer à mes rivaux les charmes d'une figure qui ne doit flatter votre amour-propre, que parce qu'elle charme mes yeux, il vous eût été indifférent d'avoir de la beauté pour les autres.

Je sens que ma présence n'est guères nécessaire à votre bonheur. Quand on peut se passer une semaine de mes visites, on peut s'en priver sans regret toute la vie. Adieu, Madame ; je ne puis ni ne dois m'exposer plus long-tems à des refus. »

REPROCHES ET CONSEILS

DE LA DAME A LA DAME.

Vous voilà donc brouillés ! c'est votre faute. Du moment que d'Arceau obtint un sacrifice, il en méditoit un second. Un jaloux est un ingrat qui exige toujours, & ne tient compte de rien. Il falloit feindre d'être plus jalouse, plus exigeante que lui, ne lui laisser pas un moment de repos. Vos prétendus défauts auroient corrigé les siens, & vous l'auriez subjugué. Combattre de tels caracteres avec leurs propres armes, est le seul moyen de les rendre dociles & constants.

Euphrosine goûta les conseils de son amie, & les mit si bien à profit, qu'ayant épousé, quelque tems après, le Baron de Semante, l'homme de France le plus jaloux, elle étonna tout Paris par le succès de sa recette.

LE JOUEUR CORRIGÉ,

PAR EUDOXIE.

M. de Verdillac, riche Financier, épousa une fille de qualité, dont toute

la fortune consistoit en une longue suite d'ancêtres illustres. Elle étoit fort belle, avoit beaucoup d'esprit, & une grande douceur de caractère. Elle se conduisoit parfaitement bien avec son mari ; rien ne manquoit à cette union pour la rendre heureuse, qu'un peu d'aménité dans l'humeur du mari, mais elle parvint insensiblement à le corriger de ce défaut.

Verdillac en avoit un autre plus essentiel, qu'il cachoit avec soin à sa femme : il aimoit le jeu.

La charge qu'il possédoit l'obligeoit à vivre en Province ; sa maison, la plus opulente, y étoit la plus recherchée ; il effaçoit, par son faste & son ostentation, les plus riches Seigneurs du Languedoc.

Au bout de cinq années de mariage, Madame de Verdillac accoucha d'un garçon. Des fêtes superbes marquerent cet heureux événement. Peu d'années après, sa famille s'accrut de trois autres enfans ; & Verdillac continua toujours à vivre avec le même faste.

Une indisposition de sa femme empêcha qu'elle l'accompagnât aux États, qui s'assemblerent à Montpellier. N'ayant

plus à craindre les conseils prudents de Madame de Verdillac, il se livra sans ressource à son vice favori. Il eut le malheur de gagner une somme considérable. Cet appas lui devint fatal ; il fondeoit l'espoir de payer ses dettes sur le bonheur du jeu : l'ostentation avoit déjà dérangé sa fortune.

Il se trouva à Montpellier plusieurs Anglois opulens ; entr'autres Milord Fréman, dont le désintéressement au jeu étoit remarquable. Il jouoit souvent avec Verdillac, mais il se pretoit à un amusement, & sa complaisance étoit visible.

Après la séparation des États, Verdillac amena le tranquille Lord à Toulouse, sa femme reçut l'ami de son époux avec la plus grande cordialité. L'habitude de voir une femme dont l'amabilité prêtoit des charmes à la raison, anima bientôt l'indifférence du Milord. Il la contemploit des heures entières, soupiroit, alloit siffler dans un coin de l'appartement, & puis se retiroit chez lui pour recommencer le lendemain la même scène.

Ce manège dura plusieurs mois sans qu'il osât s'expliquer ; en attendant, il faisoit

la partie de Verdillac , qui , à la vérité , ne jouoit qu'un jeu médiocre , mais qui avoit le plaisir de satisfaire sa passion.

Sur ces entrefaites , arriva à Toulouse un homme connu dans toute la France par ses intrigues ; il s'y établit : sa maison aussi fastueuse que celle de l'imprudent Financier , devint le rendez-vous de tous ceux qui cherchoient à vivre sans contrainte. On y jouoit gros jeu , & Verdillac ne fut pas le dernier à la fréquenter.

Il s'y fit un soir une partie à huis-clos ; ceux qui y étoient admis s'y rendirent avec ce mystère , compagne ordinaire du vice. On s'y dépouilloit avec un acharnement infernal. Verdillac y perdit deux cents mille écus.

De retour chez lui , à peine osa-t-il regarder sa femme ; il ne caressoit même plus ses enfans. Sa contrainte faisoit soupçonner son malheur ; mais Madame de Verdillac ne l'apprit que lorsqu'il ne pouvoit plus le lui cacher. Les difficultés qu'il éprouva pour se procurer cette somme , le forcèrent à lui en parler. Il lui communiqua ce secret en tremblant. Comment convenir avec vous , lui dit-il

en rougissant , d'une faute que la prudence de votre conduite rend plus impardonnable. Je suis le plus coupable des hommes : ah ! Madame , épargnez-moi des reproches trop mérités.

Madame de Verdillac le rassura par les propos les plus consolans , & l'engagea à ne lui rien cacher. Il le fit , en accompagnant chaque mot d'un soupir. Lorsqu'il eût achevé : n'avez-vous pas d'autres dettes, lui demanda-t-elle ? Votre foiblesse & votre réserve avec moi me font tout craindre ; vous ne daignâtes jamais me communiquer l'état de vos affaires. Il avoua que sa fortune étoit dérangée. Profitons du malheur présent , reprit-elle , pour liquider toutes nos dettes. Vendez votre terre de Poitou , réformons notre dépense , & bientôt vous ne vous appercevrez plus que vous avez oublié quelquefois que vous étiez pere. Verdillac l'embrassa en versant quelques larmes que lui arrachoit ce reproche adroit.

Il suivit en effet les conseils de sa femme. Lorsqu'il eût payé toutes ses dettes , il lui resta cinquante mille livres de la vente de sa terre , dont il ne parla

pas, les réservant sans doute pour le jeu; car malgré ses regrets & ses combats, ce vice le dominoit toujours. Ils vécurent pendant plusieurs mois dans le voisinage de Toulouse; en attendant, on réforma une partie de leur maison;

Verdillac ne parut alors occupé que du bonheur de sa famille. Milord passoit tout ce tems avec eux; il s'enflammoit tous les jours davantage. Mais ce qui acheva de le subjuguier fut la confiance que lui fit Verdillac de la conduite de sa femme dans une occasion où d'autres auroient accablé leur époux des plus violens reproches.

Le tems fit oublier à Verdillac la perte qu'il avoit faite au jeu. De retour à Toulouse, des hommes artificieux réveillèrent peu à peu son goût favori. Il se trouva plusieurs fois dans leur société, y joua & gagna. Trompé, séduit par ce succès, il crut à la faveur de la fortune, & le repos de sa femme fut encore troublé,

Milord étoit le confident des chagrins de cette femme malheureuse. Encouragé par la conduite du mari, il osa lui parler de son amour. Elle l'écouta sans humeur,

& lui répondit : Vous connoissez le sort de mon mari ; si j'avois celui d'être galante , quel exemple donnerions-nous à nos enfans ? Laissez-moi vivre pour eux ; s'ils n'ont plus de pere , qu'ils aient du moins une mere. — Plus de pere ! s'écria Milord : tant que je vivrai je leur servirai de pere. — Ah ! Milord , à quel prix ! — Madame , dit-il , votre réflexion me pénètre de respect ; mais souffrez que je vous parle avec la franchise d'un galant homme. Un François , par des propos galans , s'insinuera dans votre cœur ; il vous fera appercevoir que votre mari vous néglige ; il vous conseillera de vous en venger : vous ne l'écouteriez pas d'abord ; vous lui interdirez ce langage ; il n'obéira pas ; son zèle sera son excuse : vous vous accoutumerez à l'entendre , vous finirez par vous dissimuler les motifs , vous cederez à l'innocence des vôtres ; vous n'aurez écouté qu'un séducteur , & vous n'aurez qu'un amant. Moi , Madame , je serai votre ami , votre appui , le pere de vos enfans.

Madame de Verdillac voulut interrompre brusquement cette conversation ; mais elle craignoit d'humilier un galant homme

homme animé par son intérêt, quoique conduit par l'amour. Elle ne lui laissa cependant aucun espoir de réussir.

Les besoins se firent bientôt sentir vivement dans la maison. Les créanciers assiégèrent infructueusement l'antichambre de Verdillac. Sa femme l'entretenoit quelquefois des malheurs qui menaçoient sa famille : il ne l'écouloit pas, ou lui répondoit avec indifférence.

La fortune de Verdillac, lorsqu'il s'étoit marié, montoit, avec sa charge, à cinquante mille écus de rente. Le jeu & ses profusions en avoient absorbé plus de la moitié. Le moment fatal approchoit où il alloit s'exposer avec sa famille à la plus cruelle indigence.

Un jour qu'il dînoit chez Milord ; échauffé par le vin, il proposa, l'après dîné, un trente & quarante. Tout le monde l'accepta ; on apporta des cartes. La fortune incertaine partagea long-tems ses faveurs. A la fin cependant elle se fixa du côté de Milord. Il gagne coup sur coup. Les joueurs se désolent : des invocations, des plaintes, des soupirs, des frémissemens se succèdent ; le phlegmatique Milord voyoit tout,

Novembre, 1784.

H

entendoit tout , ne répondoit rien , & continuoit de gagner.

Verdillac perdoit des sommes considérables. Resté seul à lutter contre le malheur, il proposa de continuer, en doublant toujours son argent. L'Anglois y consentit. Il proposa enfin le quitte ou double d'un million. Milord réfléchit un instant, le regarde ; & puis lui dit froidement : à combien estimez-vous votre fortune ? A peu près à cette somme. — Me l'assurez-vous, sur votre honneur ? je l'affirme sur ma parole. — *Tenu*, dit Milord.

Il gagna le milion. Tout le monde est consterné. Verdillac pousse un cri de rage, & tombe dans un fauteuil. Revenu à lui, il tire avec fureur sa montre sur laquelle étoit le portrait de sa femme, & la jette sur la table. — Quel argent me tiendrez-vous contre cette montre ! Milord regarde, reconnoît le portrait. Celui que je viens de gagner, répondit-il. — Quoi un million ! — Un million & plus, pour empêcher la ruine de la femme la plus vertueuse. On reprend les cartes. Verdillac gagne. Cette montre est à vous, dit-il au Milord, vous

l'avez méritée. — Non, je ne veux la recevoir que de l'aveu de votre femme; allons chez vous. Il donna quelques ordres, & ils sortirent ensemble. L'infortunée Madame de Verdillac attendoit son mari en tremblant. Voici, lui dit-il, en tombant à ses genoux, votre bienfaiteur; sans son généreux désintéressement nous étions ruinés à jamais. Il lui raconte son imprudence, & la conduite de Milord. Madame de Verdillac remercia l'Anglois, en répandant un torrent de larmes. « Si ma conduite vous paroît
» digne d'éloges, lui dit-il, n'en attribuez le mérite qu'à vous, Madame.
» Pouvois-je voir votre portrait sans
» m'intéresser à votre bonheur. Vous
» n'ignorez pas que je vous aime, puis-
» je être heureux aux dépens de votre
» repos. J'avoue mes sentimens devant
» votre mari, & je crois que c'est vous
» honorer davantage. Aussi long-tems
» que je respirerai, vous n'aurez rien à
» redouter de l'inconstance de la fortune, & même après ma mort vous
» vous ressentirez encore de mon amitié. Vos qualités aimables m'ont plus
» subjugué que votre beauté; elles

» vous donnent les plus grands titres à
» mon estime , réclamez-en les droits
» en toutes occasions. »

» Je réclame à mon tour votre
» portrait ; permettez-moi de l'accep-
» ter. Cette montre , la source de ma
» satisfaction , puisqu'elle a contribué
» à la vôtre , en m'indiquant le tems
» qui fuit , me rappellera qu'une femme
» aimable ne vieillit jamais. »

Enchantée d'un tel excès de délicatesse , Madame de Verdillac donna la montre à Milord , qui dans le même instant lui remit un parchemin. Il la pria de le lire , en disant qu'il l'avoit préparé avant qu'il put espérer que la fortune lui réservoir l'avantage de sauver son mari du danger qu'il venoit de courir.

Connoissant sa passion pour le jeu , ajouta-t-il , j'ai pris les précautions nécessaires pour vous mettre à l'abri des cruelles révolutions dont vous êtes sans cesse menacée. Madame de Verdillac lit , voit avec surprise la donation d'un tiers du bien de Milord en sa faveur , reversible sur ses enfans. Pénétrée de reconnoissance , mais décidée cependant à ne pas accepter un don si consi-

dérable, elle s'apprête à lui rendre le parchemin; elle l'appelle. Il étoit parti, & étoit déjà loin avant qu'elle s'en aperçut. Elle en demande des nouvelles à son mari; il ignore où il est: elle sonne, interroge ses gens; ils lui disent qu'il est parti: on lui remet une lettre: en voici la copie.

« Ja'i trop bien étudié votre caractère, Madame, pour ne pas craindre
» les affections d'un cœur comme le
» vôtre. Vous vous croyez peut-être
» obligée à la reconnoissance! vous ne
» m'en devez pas; je suis le seul obligé
» dans tout ceci. C'est à moi, Madame,
» à vous remercier, que les circonstances & votre malheur m'aient procuré l'occasion de vous témoigner
» mon estime (a). Ne connoissant point
» d'expressions assez fortes pour vous
» peindre le plaisir que j'ai d'avoir pu
» rassurer vos craintes, j'aime mieux
» renoncer au bonheur de vous voir,
» que de mal exprimer ma satisfaction.
» Vous n'ignorez pas que le bon-

(a). Tour de phrase absolument étranger.

» heur d'être avec vous surpasse pour
» moi tout ce qu'il y a de plus sédui-
» fant au monde. Ah ! Madame , que
» je serois heureux si le ciel m'accor-
» doit une femme qui vous ressemblât !
» je vais de ce pas parcourir toute
» l'Europe pour la chercher : en atten-
» dant soyez aussi heureuse que vous
» méritez de l'être. »

GEORGE FREEMAN.

Quelle leçon pour moi, s'écria Verdillac , après avoir entendu la lecture de cette lettre ! Ah ! Madame , mon repentir & mes sermens suffissent-ils pour me rendre digne de votre pitié. Je jure à vos genoux que votre haine même seroit incapable d'affoiblir la résolution de vous mériter désormais.

La réponse de la femme fut une conséquence de ses principes. Elle pardonna, elle s'attendrit ; elle demanda elle-même l'oubli du passé ; & le bonheur se rétablit par l'économie , & par le sentiment. Mais Verdillac ne jouit pas long-tems de cette satisfaction qu'un honnête homme éprouve à se sentir *corrigé*. Une

mort prématurée l'enleva à la femme à qui il devoit le bonheur de mériter de vivre. Elle le pleura, parce qu'elle l'aimoit ; elle le regretta parce qu'en le félicitant tous les jours d'un changement heureux, elle jouissoit du prix de ses vertus.

Vers la fin de son veuvage, Milord revint. Il lui témoigna le même empressement, & parvint à lui faire accepter sa main. Il étoit juste qu'à son tour il trouvât une récompense de ses qualités sublimes ; & l'amour même pour un mari qui n'étoit plus, n'auroit pu dispenser Madame de Verdillac de s'unir à lui. Il est une sorte de justice qui détruit la liberté que nous donne l'innocence de nos sentimens.

RÉFLEXIONS ET CONSEILS.

Un homme a des défauts : on le boude, on le gronde, on l'humilie, on le tourmente. L'avis de la Dame qui écoute cette histoire, est que les *régens* les plus sévères ne sont pas ceux qui corrigent le mieux les *écoliers*. Cela fait penser à l'aimable proverbe des *mouches*, & du *miel*. Ah ! qu'il est doux

d'entendre une Dame parler ainsi. On seroit tenté de se faire des défauts, si l'on étoit sûr de trouver un pareil maître pour les corriger. Que cela soit dit, en passant, à ces Dames chez qui la morale & l'injure sont sœurs, & qui la placent dans un babil interminable pour le supplice des oreilles, & pour la révolte du cœur.

LE FAT CORRIGÉ,

PAR ELVIRE.

L'empressement des hommes à nous plaire, fait naître en nous, sous le nom de coquetterie, le défaut que nous blâmons en eux, sous le nom de fatuité. Je fut atteinte de ce vilain défaut, plus qu'aucune autre femme. Je ne m'imaginois pas qu'un fat fut né pour m'en corriger.

Un peu de figure, de la gaieté, un grand usage du monde, & beaucoup de vivacité, m'attirerent en toute occasion une préférence marquée : ma vanité nourrie de l'encens qu'on me prodiguoit, ne trouvoit d'autre plaisir dans ces hom-

images, que l'orgueil de subjuguier. Mon cœur jusqu'alors insensible, ignoroit le pouvoir de l'amour. Satisfaite de plaire, je ne cherchois pas même à conserver mes conquêtes.

Le Chevalier de Villefort faisoit alors du bruit dans le monde. Toutes les femmes se le disputoient; il comptoit ses jours par ses victoires, & jamais homme n'eût à se vanter d'autant de triomphes.

Villefort avoit toujours marqué une grande réserve avec moi. Soit qu'il craignît de compromettre sa réputation avec une femme qui avoit autant de prétention que lui, ou qu'il espérât qu'en piquant mon amour propre, il réussiroit mieux. Il affecta de négliger ma conquête.

Cependant, au travers de tous ces détours, je découvris que cette grande réserve cachoit un projet. Je profitai de toutes les occasions pour bien l'étudier; & quand je me crus assez sûre de son dessein, je me déterminai à combattre ce fier ennemi, avec ses propres armes. Je n'avois d'autre intention en cherchant à le subjuguier, que la satisfaction d'hu-

milier son orgueil, & de triompher de mes rivales. La sienne, je crois, en m'offrant ses hommages, étoit d'attendrir un cœur, jusqu'alors inaccessible à toutes les impressions de la tendresse.

Il devint plus assidu, & ne négligea rien pour m'engager à apprécier ses mérites : de mon côté, je mis tout en usage, pour l'engager à rendre hommage aux miens. Ce manège dura quelque tems, pendant lequel ni l'un ni l'autre ne parut faire de grands progrès.

Il se plaignit un jour du nombre de ses occupations, me dit que les femmes l'obsédoient ; qu'il étoit cruel d'avoir une réputation ; qu'il la céderoit volontiers à ses amis ; qu'il étoit ennuyé d'offrir tant de victimes à la vanité ; que dorénavant il ne sacrifieroit qu'à l'amour. Je feignis d'approuver son dessein, & en l'applaudissant, je blâmai sa légèreté passée ; je me recriai beaucoup contre les erreurs, & les torts de la coquetterie ; j'établis le sentiment comme la source unique du bonheur. Il me regardoit, & je vis qu'un préjugé flatteur s'établissoit dans son esprit. Il redoubla d'empressement ; mais dès que je vis

que l'espérance en étoit l'objet, j'eus grand soin de la balancer par des caprices, & des préférences. Ma conduite parut souvent l'affecter : sa vanité en étoit blessée ; il souffroit impatiemment qu'un autre fut préféré. Lorsque j'avois bien humilié son orgueil, je lui rendois sa première espérance. Ce manège me réussissoit, & je croyois augmenter mes progrès.

Cependant je m'attendois chaque jour à lui voir abandonner un projet si contraire à ses habitudes, & à ses principes ; jamais il n'avoit essuyé d'aussi rudes épreuves ; mais il devint plus pressant. Voulant essayer toute l'étendue de mon pouvoir, je lui accordai enfin un rendez-vous qu'il m'avoit demandé plusieurs fois. J'engageai Madame d'Elville à venir chez moi, à l'heure, où je l'attendois. On me l'annonce : il arrivoit avec toute l'impatience d'un amant heureux. La présence de mon amie le déconcerta. Il se rassura cependant, espérant son départ. Mais voyant qu'elle prenoit racine, son air encore un peu conquérant, se changea en un morne silence. Il se leva, tira plusieurs fois sa

montre , prétexta des visites , & fut sur le point de se retirer. Je le retins , & lui dis tout bas qu'après souper je lui communiquerois la cause de ce contre-tems. Il parut satisfait ; reprit sa gaieté ordinaire ; & nous passâmes une soirée charmante.

D'accord avec mon amie , vers minuit , elle dit que n'ayant pas ordonné sa voiture , elle comptoit qu'il ne la laisseroit pas dans l'embarras. Désespéré , mais n'osant cependant la refuser , il répondit froidement , que son cocher étant peu exact , il craignoit de la faire attendre : tant mieux , lui dit-elle , nous en resterons plus long-tems avec la Marquise. Il me regarda , & je fis semblant d'en être aussi fâchée que lui. La voiture de Villefort cependant arriva. Au moment de partir , il me demanda l'heure de mon lever. A onze heures , lui répondis-je , d'un air distrait : il me regarda avec tendresse , & partit.

Je m'attendois à le revoir le lendemain matin , & ne me trompois point. Il vint en effet à l'heure indiquée. On me l'annonce. Je lui fais dire que des affaires de la plus grande importance

m'empêchent de le recevoir. Furieux de ce nouveau contre-tems, il descend précipitamment l'escalier, malheureusement il y rencontre l'Abbé de Polinge, qu'il renverse dans sa vivacité, ou plutôt dans sa prévention; car il s'imagina que la visite de Polinge, dont l'esprit, les talens, & l'amabilité le font rechercher par-tout, m'avoit fait refuser la sienne. L'abbé rit le premier, de son aventure, qu'il me raconta avec toute la gaieté imaginable.

Villefort resta plusieurs jours sans me voir : je fus piquée de cette espèce d'abandon. Je compris qu'il falloit le ramener, & j'y employai les moyens d'usage. Quand je le vis chez mes amies, j'affectai les langueurs, les distractions; j'eus l'air ennuiée de tout le monde, & ne parus occupée intérieurement que de lui. Dès que je m'aperçus du succès de mon stratagème, je déclamai contre les hommes, & me récriai, comme par réflexions, « que les plus aimables » étoient toujours les plus perfides, » & qu'on ne pouvoit être assez en » garde contre son cœur ». Puis jetant sur lui un regard expressif, je soupirai, & baissai les yeux.

Ces propos le flattoient , mais pour-
tant il ne revint pas. Cette affectation
augmenta le desir que j'avois de l'y en-
gager , sans cependant compromettre
ma vanité. Pour mieux y réussir , j'em-
ployai un moyen dont j'attendois le
plus grand succès. J'invitai tout le monde
à souper pour le lendemain. Le Cheva-
lier m'approcha , & me dit d'un air ma-
lin : dois-je me flatter d'être compris
dans cette invitation générale ? Endoutez-
vous , lui répondis-je , en souriant ? J'ai
tout lieu d'en douter : l'Abbé , du moins ,
n'en prendra-t-il point ombrage ? — Au
contraire ; il aime les gens aimables , &
fera très-aise de vous voir , pourvu ,
toutefois que vous le traitiez mieux
que la dernière fois. Vous m'avez joué
un tour abominable : il devoit me lire
des vers..... Je conçois , me dit-il , ironi-
quement , que sa chute à dérangé sa
toilette ; eh , comment lire quand on est
decoëffé ? — N'en dites pas de mal : je
ne vous le pardonnerois jamais. — Je
respecte trop vos amis , Madame , &
jusqu'à Madame d'Elville , quoiqu'elle
m'ait joué un tour qui vaut bien ce-
lui de l'Abbé. Cependant vous ne me

plaignez pas. Ah! Marquise, vous êtes une femme bien dangereuse; je ne m'attendois pas à me voir traiter avec tant de rigueur. Vous m'apprenez à me prêter aux caprices de votre sexe; jusqu'à présent il ne m'étoit pas venu dans l'esprit qu'on oseroit m'en montrer. Je le conçois, répondis-je; nous nous trouvons, à peu près, dans la même situation; jusqu'à présent je n'avois pas pensé qu'il pourroit m'arriver de rencontrer un homme qui voulut m'imposer des loix : mais nous finirons cette conversation dans un autre moment. On nous observe; il faut de la prudence. — Quand voudrez-vous m'entendre, me dit-il avec tendresse? — Un de ces jours. — Demain! — Demain! quelle folie? craignez-vous de l'oublier si je diffère d'une semaine? — Je ne l'oublierai pas d'un siècle; mais vous êtes aussi méchante que cruelle.

Il prononça ces mots si tendrement, que je crus y appercevoir plus de sensibilité que de galanterie. On annonça mon carrosse : il me donna la main; & lorsque j'entrai en voiture il me répéta : c'est donc demain, à votre toilette que

nous reprendrons cette conversation intéressante! Je souris, & ne répondis pas.

Plus je réfléchissois à la conduite de Villefort, plus je me persuadois qu'il devenoit sensible. Sa persévérance, après les épreuves qu'il avoit subies, prouvoit déjà mon empire sur son esprit. Avec un homme moins avantageux, moins gâté, moins accoutumé à dominer les femmes, cette preuve eut été légère. Mais ici, j'étois sûre de ne pas m'exagérer mes avantages.

Contente de lui, je le reçus, le lendemain, avec un air de plaisir qui l'étonna. Mais j'étois à ma toilette, & voulant éviter toute explication, je la prolongeai au-delà du tems prescrit. Il parut impatient; me dit cependant mille choses galantes, me répéta vingt fois que je n'avois pas besoin du secours de de l'art pour plaire, & employa toute son éloquence pour me faire discontinuer une recherche qui le désoloit. Je lui répondis en plaisantant, qu'il ignoroit toute l'importance de ma toilette, que je dinois chez la Maréchale, & que j'avois les plus grands desseins de plaire. Il se leva, & se retira en murmurant.

A peine fut-il parti que je me reprochai une conduite, une dureté qui n'étoient plus un art, tant elles étoient propres à le blesser. Je sentis le desir de le rassurer, & le besoin de le revoir. Dans ce dessein, espérant le trouver chez quelques amies, j'allai chez elles dans l'après-dînée ; mes démarches furent inutiles. J'avois déjà assez d'humeur : vous allez la voir augmenter. Après avoir couru la moitié de Paris, je me rendis chez Madame d'Almane. Elle attendoit grande compagnie ; & m'engagea à souper chez elle. Je consentis à rester, dans l'intention d'y voir Villefort.

Pendant plus d'une heure, dès qu'on annonçoit quelqu'un, je tournois la tête. Mon inquiétude fut remarquée. Madame d'Almane m'en fit des plaisanteries ; mon air rêveur l'étonna ; elle voulut absolument savoir ce qui m'affectoit si fort. J'éludai ses questions, & lui demandai, comme par hasard, si Villefort soupoit ce soir chez elle. Il est parti, cet après-dînée, pour la terre de la petite Comtesse, me répondit-elle. Cela ne se peut pas, lui dis-je, je l'ai

vu ce matin ; il ne m'en a pas parlé. — Il n'y a rien d'étonnant à cela, me répliqua-t-elle, ironiquement ; il a quelquefois des raisons qui le rendent discret. Il ne vous a pas dit aussi, je m'imagine, qu'il en est vivement épris ; un tel aveu ne se fait pas à tout le monde..... J'eus peine à cacher mon trouble, & lui répliquai froidement, que jamais je n'avois ambitionné l'honneur d'être sa confidente.

Cependant je sentis dans mon cœur des mouvemens inconnus jusqu'alors : je m'apperçus avec chagrin que j'étois jalouse. C'étoit, pour la première fois, que j'éprouvois ce sentiment impérieux : j'envisageai en frémissant les progrès qu'avoit fait Villefort, & j'en craignis les suites funestes ; je cachai ma tristesse sous une feinte gaieté, & voulus par ce moyen éviter la pénétration de Madame d'Almane. Mais vous connoissez cet art de deviner dont elle abusa si souvent !

Je me retirai & me couchai, le cœur plein de dépit. Je passai une nuit affreuse, & vis arriver le lendemain avec regret. J'avois invité beaucoup de monde

à souper , & notamment le Chevalier , lorsque je l'avois vu, la veille, chez moi. Convaincue de son départ , d'après ce que m'avoit dit Madame d'Almane , & ne voulant pas être distraite dans ma triste rêverie , je prétextai une migraine , & fis dire à tout le monde que je ne serois pas en état de recevoir. À peine eus-je donné l'ordre de fermer la porte , que j'entendis dans ma seconde antichambre , une voix qui prononça ces mots : cet ordre ne peut me regarder , « je suis certain d'être sur la liste. » J'approche ; & vois Villefort. Mon étonnement me rendit muette. Attribuant mon silence à tout autre motif , il se retira sur le champ. Je l'appellai, il ne m'entendit pas. J'envoyai mes gens après lui, il étoit déjà loin. Je ne puis vous exprimer ce que je sentis , & quelle nouvelle nuit je passai.

Le lendemain , à mon réveil , j'écrivis au Chevalier ; ma lettre parvint trop tard ; il étoit effectivement parti. J'en fus d'autant plus désespérée , que ma conduite apparente , & mes torts réels lui donnoient le droit de se plaindre de moi , & d'accuser également mon cœur & mon esprit. De tout cela le plus fâcheux ,

c'étoit, que de moment en moment, ma foiblesse se manifestoit à mes yeux, dans toute son étendue, & qu'il ne tenoit qu'à moi de prévoir que j'allois vivre sous la dépendance d'un homme dont l'ame étoit corrompue à jamais par les maximes de la fatuité.

Ces réflexions me donnoient tour à tour de la tristesse & de l'humeur. Je passai quelques jours dans cet état, & il en résulta une règle de conduite que je tins, pour ainsi dire, toute prête pour recevoir Villefort lorsqu'il reviendrait. Vous croirez sans peine que tout ce beau préparatif ne servit qu'à l'instruire de mon penchant ; mais il me resta la résolution de me défendre : ma résistance qui l'irritoit sans le tromper, le força à recourir à un manège dont j'eus plus à souffrir qu'il ne souffroit lui-même. Enfin, nous étions dans un état de guerre qui devoit finir par une paix délicieuse, après avoir produit des blessures très-sensibles. Lorsque ce moment arriva, nous crûmes renaître, & nous nous avouâmes mutuellement, que la fatuité, la coquetterie, la vanité, le caprice, étoient des plaisirs bien vains, & des défauts bien pénibles, &c. &c. &c.

Les réflexions de la Confidente se partagerent entre la coquetterie & la fatuité. Il fut dit que la coquette n'avoit pas trop le droit de corriger le fat ; mais en ne considérant que ce dernier défaut , & en voulant enfin établir des maximes générales , pour instruire la beauté dans l'art de corriger les hommes , pris collectivement , voici à quoi se réduisirent les réflexions & les conseils.

« La réforme des mœurs occupa de
 » tout tems les plus grands Philoso-
 » phes ; mais , à parler vrai , pour cor-
 » riger les défauts & les vices qu'on
 » rencontre communément dans la so-
 » ciété , on n'a pas besoin de tous ces
 » raisonnemens sublimes. Un grand usage
 » du monde , & un peu de pratique du
 » cœur humain , suppléent souvent à la
 » plus profonde théorie. Dès qu'il s'agit
 » de corriger les hommes , les femmes
 » l'emporteront toujours sur tous ces
 » fameux Sages.

« Étudiez soigneusement le caractère ;
 » tâchez de découvrir le défaut essentiel
 » & le goût favori. Flattez finement ce
 » dernier , pour corriger le premier.
 » Intéressez-y l'amour-propre. »

Ne faites point sentir votre supériorité. Obtenez, inspirez, n'exigez pas. Ne rendez pas les avis trop fréquens, que les reproches soient encore plus rares. Souvenez-vous que pour conserver son empire il ne faut jamais paroître en avoir.

C'est par-là que le volume finit. Il contient quelques autres anecdotes.

F I N.

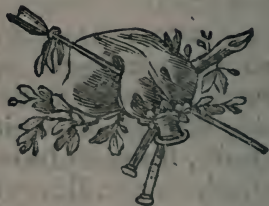


TABLE du Volume de Novembre.

L E lord impromptu.	Pag. 3
Les Confessions d'une Courtisane devenue Philosophe.	111
La découverte Australe, par un homme volant, ou le Dedale François.	123
L'art de Corriger, & de rendre les hommes constants.	157

A P P R O B A T I O N.

JAI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le Volume pour le mois de Novembre, de la *Bibliothèque des Romans*. Le zèle actif & éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage, le choix distingué de ses Coopérateurs, & l'abondance des sources, le rendront toujours intéressant & précieux. A Paris, le quinze Novembre 1784.

RAULIN.



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS;

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée
des Romans anciens & modernes, François,
ou traduits dans notre Langue; avec
des Anecdotes & des Notices historiques
& critiques concernant les Auteurs ou
leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les
usages du tems, les circonstances parti-
culières & relatives, & les personnages
connus, déguisés ou emblématiques.*

D É C E M B R E 1784.



A P A R I S ,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
DÉCEMBRE 1784.

PREMIERE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

BALSORA,

TRADUIT DE L'ALLEMAND. (*)

Par M. DE WIELLAND.

DANS le tems que tous les Peuples de l'Orient rampoient sous la puissance des Abassides , régnoit dans les murs de Bagdat

(*) Nous devons avertir le Lecteur que tous ces morceaux Allemands que nous lui donnons depuis si long-tems , sont traduits exprès pour enrichir cette Collection , & qu'ils n'existent point

un Caliphe qui s'efforçoit de surpasser la cruauté des Tyrans les plus odieux. Cent peuples trembloient à son aspect ; il mettoit sa gloire dans la crainte qu'il inspiroit : sa vie étoit un spectacle de mort continuel entretenu par la frayeur & les noirs soupçons. Malheur à celui sur qui son regard s'arrêtoit ! Il croyoit découvrir sur son visage des signes d'un dessein criminel. Ses remords le faisoient trembler dès qu'il voyait deux amis se parler en secret ; le moindre bruit d'une Assemblée nocturne le portoit à soupçonner une conspiration contre sa personne ; & le simple soupçon étoit puni de mort. Vingt fois il avoit arraché des Epoux d'entre les bras de leurs Epouses désolées , pour les faire sur le champ conduire au supplice. Il se plaisait à faire mourir deux amis ensemble pour aggraver leur supplice ; mais personne n'étoit plus exposé à ses fureurs que ses Favoris. Son Cimeterre étoit teint

ailleurs dans la Langue qui sert ici à les lui transmettre. Nous les devons à un Homme en place chargé de fonctions étrangères aux Lettres , & pour qui les Lettres conservent des charmes qu'il sent si bien , & qu'il fait si bien sentir aux autres

du sang de plus de trente Reines : ceux de ses fils qui donnoient les plus grandes espérances , avoient été sacrifiés à ses cruels soupçons dès le printems de leur âge.

Deux enfans , quittant à peine la mamelle , restaient seuls de cette multitude. Pour conserver à son sang le Trône des Calyphes , & en même tems pour éloigner les soupçons , il résolut de les faire élever loin de sa Cour. Il mande Elim. C'étoit son Médecin , & l'homme le plus savant que possédât alors l'Empire de Perse. Ses Ouvrages servent encore à éclairer les hommes qui s'adonnent aujourd'hui à cet Art , & lui assurent l'immortalité. Une longue expérience lui avoit appris à connoître le cours des Astres , les propriétés des plantes , l'admirable structure du corps humain. Tous les secrets de la Nature , le jeu des Elémens , leurs différentes combinaisons , étaient dévoilés à ses yeux. Son génie étoit grand , & ne le cédoit qu'à son cœur. Le Roi lui même qui se méfioit de tout le monde , rendoit justice à ses vertus. Il fit choix d'Elim pour élever ses fils loin du faste de la Cour , écueil où l'innocence est si fort exposée au naufrage , & lui recommanda de les

instruire dans les Sciences, & de les accoutumer au travail, afin de les rendre dignes de porter un jour la Couronne, sans être tentés de l'arracher de la tête de leur pere.

Le Sage conduit les jeunes Princes dans sa demeure éloignée de la Cour & du monde, & les tient enfermés au milieu d'une forêt solitaire. Là il les élève dans le sein de la sagesse & de la vertu. Leur jeunesse s'écoule imperceptiblement dans l'innocence & dans des plaisirs purs & tranquilles : ils avoient une tendresse vraiment filiale pour Elim ; & ils s'aimoient tellement, que les Persans disent, quand ils veulent parler de deux personnes unies de la plus solide amitié : ils s'aiment comme s'aimoient Ybrahim & Abdallah.

Elim n'avait qu'un enfant ; c'étoit une fille, belle comme le printems, tendre comme l'Amour, aimable comme l'innocence même ; le cœur le plus sensible battoit dans le plus beau corps ; l'esprit le plus agréable se montrait dans la douceur de ses regards, ses paroles étoient comme la rosée qui découle des jeunes fleurs. A peu près de l'âge des Princes, Balsora croissoit avec eux : ils l'aimoient comm

une sœur. Cependant Abdallah avoit pour elle un sentiment plus tendre : sa beauté , la conformité de leur caractère , le son de sa voix , son regard , sa démarche , tout dans cette fille charmante le portoit à la chérir d'un amour plus que fraternel. Epris d'une tendresse mutuelle , sans expérience en amour , ils éprouvoient en s'embrassant un plaisir dont ils ignoroient la cause : il ne chantoit que pour elle , & le nom de Balsora étoit sans cesse répété par l'écho des bois. Elle alloit cueillir pour lui les fleurs nouvellement écloses sur les bords d'un clair ruisseau. Souvent ils se reposoient ensemble en s'embrassant tendrement ; c'étoient les mœurs de l'âge d'or , animées par la plus douce sympathie.

Qu'ils étoient heureux dans l'ignorance du coup affreux qui les menaçoit ! hélas ! leur joie fut de courte durée.

Quelque retirée que vécût Balsora , sa beauté étoit trop grande pour rester ignorée. Le bruit en parvint sur les ailes de la Renommée jusqu'aux oreilles du Calyphe. Soudain le feu du désir se rallume dans son cœur. (Ses passions étoient toujours violentes.) Enflammé par la curiosité , il vole pour la voir dans sa solitude. Il ca-

che son vrai dessein sous le prétexte de voir ses enfans. Il apperçoit Balsora sans en être vu, & brûlant de posséder ses divins attraits, il retourne en son Palais. Il fait venir aussitôt Elim qui prévoit son malheur. Il se rend au Palais en tremblant, & se prosterne aux pieds du Calyphe qui lui tient ce discours : » Ton zèle pour
» mon service, que j'éprouve depuis long-
» tems, mérite une récompense. Celle que
» je te prépare est au-dessus de tout ce que
» tu pourrois espérer Je veux que dès ce
» jour, ta fille partage avec moi le Trône
» de notre saint Prophète. »

Ces mots furent un coup de foudre pour Elim qui connoissoit les sentimens de sa fille. Il fut cependant contraint de dissimuler. Le malheur de cette enfant lui perçoit l'ame, & il eut besoin de son courage toujours inébranlable pour retenir ses larmes paternelles. Son bon génie lui dicta sur le champ cette réponse : » Seigneur,
» y penses tu, de vouloir mêler le pur
» sang du grand Abbas avec celui de ton Esclave ? » Paroles inutiles ! Rien ne résiste à la volonté du Calyphe. Les feux qu'ont allumé dans son cœur les beaux yeux de Balsora, fermentent dans ses veines

& brillent dans les yeux. Tel est un Lion dans ses féroces amours ; il pousse d'affreux mugissemens ; la flamme semble sortir de ses yeux , sa criniere est hérissée , & c'est avec rage qu'il poursuit la Lionne dont il est épris.

Le Calyphe ordonne qu'on lui amène sur le champ Balsora. Son pere doit lui apprendre en présence du Tyran quelles sont ses intentions. Un arrêt de mort peut être moins terrible. On l'amene aux pieds du Trône. La foiblesse de son regard annonce le saisissement dont elle est atteinte. Tantôt la crainte la couvre de pâleur , tantôt la pudeur colore ses joues. Le Tyran la voit avec admiration : il lui semble que telles doivent être ces Vierges divines que Mahomet promet dans son Paradis aux véritables Croyans.

A peine cette beauté malheureuse est-elle instruite du sort qu'on lui prépare , qu'une pâleur mortelle se répand sur son visage , & qu'elle tombe en foiblesse aux pieds du Trône. Son pere qui peut à peine cacher ses larmes , cherche ainsi à calmer la fureur dont les yeux du Tyran étincellent : » Seigneur , l'honneur que ma bouche vient de lui annoncer , est trop

» grand pour que sa foiblesse puisse en sou-
» tenir l'éclat ; les yeux en sont éblouis ;
» son cœur n'a pas assez de force pour
» un bonheur si imprévu. Mais donne-
» moi seulement deux jours pour la prépa-
» rer , & je te la rendrai plus digne de
» toi. «

La demande d'Elim est accordée. On transporte Balfora dans la maison de son pere. C'est avec une peine infinie qu'on parvient à rappeler ses esprits : enfin elle se reconnoit ; mais l'étendue de son malheur se développe à ses yeux : elle est dans un désespoir extrême. » O Dieux ! s'écrie-
» t elle , en s'arrachant les cheveux ! ô
» Abdallah ! toi que j'aime si tendrement ,
» cher Amant ! tu vas donc perdre toute
» espérance de recevoir le prix de l'amour
» le plus pur ? Moi , dont le bonheur ,
» dont la vie même , étoient attachés au bien
» de t'appartenir ; moi , vraie moitié de
» ton être , je vais t'être ravie pour pas-
» ser dans les bras d'un autre ! Non , non !
» la mort fermera plutôt pour toujours ces
» yeux qui ne veulent s'ouvrir que pour
» te voir. » C'est ainsi qu'elle s'exhale en plaintes amères jusqu'à ce qu'enfin une fièvre violente fait frissonner les membres

affoiblis. Le bruit de sa maladie se répand , chacun s'intéresse à son sort ; le Tyran lui-même tremble en apprenant cette nouvelle. Cependant le danger & la douleur réveillent le savoir du sage Elim , qui , assuré des succès de son Art , engage sa fille à prendre courage. Il compose & fait prendre un breuvage qui a la vertu de changer l'ardeur de la fièvre & le danger de la mort , en un sommeil long & profond qui ressemble à la mort même. Ensuite feignant la douleur la plus amère , sa tête couverte de cendres , ses habits déchirés , il va faire part au Calyphe de la perte de sa fille. Ce Prince , en qui jamais l'humanité ne s'est fait sentir , apprend cette nouvelle avec plus de fureur que de sensibilité.

» Puisque l'honneur que je prétendois lui
» faire , dit-il , a été sçu dans toute l'étendue de mon Empire , je veux qu'on lui
» rende les mêmes devoirs que si elle eût
» été mon épouse ; & qu'elle soit enterrée
» dans la Maison noire. » Cette Maison
noire étoit la sépulture royale bâtie depuis plusieurs siècles en marbre noir avec la plus grande magnificence. C'étoit là qu'on inhumoit les Calyphes , leurs femmes & tous les Princes de leur sang. Cette triste céré-

monie se pratiquoit à minuit : on embaumoit ensuite le corps , pour le déposer dans des cercueils de porphyre. La mort & une éternelle nuit régnoient dans ce bâtiment , qui n'étoit éclairé que par la sombre lueur de mille lampes suspendues aux colonnes qui le soutenoient. Aucun mortel n'osoit mettre le pied dans ce Temple funebre , pas même le Calyphe : ce droit étoit réservé exclusivement au premier Médecin. Cent Mo'es bien armés veilloient jour & nuit aux cent portes de cet édifice pour en défendre l'entrée.

Ce fut là qu'on transporta la fille d'Elim. Mais , dira-t-on , qu'étoit donc devenu le tendre Abdallah ? Avoit-il connoissance de toute l'étendue de son malheur ? Il était à la chasse lorsque le Calyphe fit venir Balsora. A son retour il apprend les desseins de son pere , & dans son désespoir il se hâte de se rendre à Bagdat. La première chose dont il entend parler à son arrivée est la mort de Balsora. Cette triste nouvelle lui est confirmée par Elim lui-même. Quel coup mortel pour cet Amant ! Comment peindre sa douleur ? il n'est point d'image assez sombre pour l'exprimer , fût-elle enfantée par un esprit atteint de la

plus noire mélancolie , & dans les ombres de la nuit la plus profonde. Son cœur sensible succombe , & est brisé de douleur. Cependant Elim , rassuré par l'espoir du succès , lui fait prendre du même breuvage qui a procuré à sa fille un salutaire & long sommeil , sans l'instruire de l'effet qu'il produira. Abdallah passe pour mort. Tout l'Empire déplore sa perte : le Calyphe lui-même est touché de ce nouveau malheur : Ybrahim ne peut se consoler de la mort de ce cher frere. Un cri universel annonce dans toute la ville une douleur égale. Le corps est transporté dans la nuit à la Maison noire.

Cependant arrive l'instant où la boisson assoupissante doit cesser d'opérer. Balfora se réveille la première , & quoiqu'instruite de la ruse de son pere , elle est effrayée de se trouver seule sous ces voûtes funèbres. Enfin elle se rassure , & apperçoit avec un transport de joie , son Amant à ses côtés, plongé dans un profond sommeil. Elle l'embrasse , & éprouve déjà des transports auxquels bientôt il pourra répondre. Elle se couche à côté de lui , jusqu'à son réveil : enfin son cœur commence à battre , ses lèvres s'échauffent par les baisers dont Balfora les couvre.

Dès que cette Belle voit qu'il commence à reprendre ses sens, elle s'écarte un peu pour observer les actions de son Amant ; mais il l'apperçoit bientôt. » Qu'est ce, dit » Abdallah à moitié éveillé, & d'un ton » foible dont lui-même est effrayé ; suis- » je bien éveillé ? ou n'est ce ici qu'un songe ? Quel est ce triste lieu ? Quelle lumière lugubre . . . ? Que vois-je ! Est ce » bien ma chere Balsora que j'apperçois ? » Oui, c'est toi, chere Amante. Je ne puis » te méconnoître : quelle est ma félicité ! » Ah ! mes yeux ne trompent point mon » cœur ! »

Ces paroles sont entrecoupées des signes de la joie la plus pure. Balsora ne peut se contraindre plus long tems, & vient se précipiter dans les bras de son Amant en versant des larmes délicieuses. O ravissement qu'il est aussi impossible de décrire, que la douleur qui t'a précédé ! Quels doux épanchemens de deux cœurs fidèles ! Que ne se disent ils pas dans leurs tendres embrassemens ? O plaisirs célestes qui ne pouvez être sentis que par les Amans innocens, personne ne peut vous peindre, pas même ceux que vous avez le plus favorisés. . . .
Dès que la joie permet à Abdallah d'écou-

ter, Balsora lui apprend comment ils se trouvent dans ce tombeau, les desseins du Calyphe, & le moyen que le sage Elim a imaginé pour les soustraire au sort dont ils étoient menacés. Dans les transports dont nos Amans sont saisis, ils ne pensent ni au lieu où ils se revoyent, ni aux moyens de sortir de ce Temple funèbre. L'aspect de la mort avait même pour Abdallah dans les bras de Balsora quelque chose de plus doux que le plus beau Ciel, & n'étoit qu'un spectacle dans leurs ravissemens

Cependant celui qui leur a sauvé la vie songe à eux, & au moyen de leur faire franchir les portes malgré la garde, sans en être reconnus; il profite d'une circonstance très-propre à favoriser l'exécution de son dessein. La Lune approchoit de son plein. Le peuple croyoit depuis long-tems, que dans ce tems, les Princes de la Maison Royale que la mort avait récemment moissonnés, sortoient du sépulchre à minuit, resplendissans d'une gloire éternelle, par une des portes du côté de l'Orient, pour se rendre dans le Paradis. D'après cette prévention, cette porte s'appelloit la porte du Paradis. Ce fut cette idée superstitieuse

qui procura aux deux Amans la liberté de sortir de ce tombeau.

Le sage Elim , qui avoit seul la liberté d'entrer & de sortir de la Maison noire , prépara tout ce qui était nécessaire à l'habillement de ses enfans pour le jour attendu. Il les revêt chacun d'un long habit blanc ; par dessus est un manteau d'étoffe de soie de Perse , de couleur bleue de ciel , brodée en argent , dont la queue traîne majestueusement à terre. Une couronne de myrthe est posée sur la tête d'Abdallah , & des roses entourent élégamment celle de Balsora. Une odeur suave des plus excellens parfums de l'Arabie s'exhale de leurs habits , & embaume l'air autour d'eux.

Cette nuit heureuse arrive enfin : la Lune se lève & paroît prendre plaisir à briller dans son plus grand éclat pour éclairer la marche de nos Amans. Le sage pere ouvre en silence la porte du Paradis. Ils sortent. La lumiere de la Lune réfléchit , & renvoye au loin l'éclat de leurs habits ; l'odeur suave des parfums annonce aux Gardes une apparition céleste ; éblouis de l'éclat qui frappe leurs yeux , ils sont persuadés que ce sont en effet les ames des Princes morts. Ils se prosternent la face

contre terre en tremblant , & restent dans cette attitude jusqu'à ce que les Revenans soient disparus entierement. Elim les joint par un autre chemin , & les conduit enveloppé des ombres de la nuit dans une vallée déserte de la montagne de Chakan , où la pureté de l'air & l'abondance des plantes les plus salubres sembloit avoir fixé la demeure de la santé. Un Prince dont il avait été Médecin , lui avoit donné cette contrée en toute propriété.

A peine le jour commençoit-il à ouvrir les portes dorées de l'Orient , que les Gardes s'empressoient de faire part à la Cour de l'apparition qu'ils avoient eue la nuit. Les personnes sensées refusoient de croire le fait. Elles pensoient que c'étoit une fable imaginée pour flatter le Souverain , afin d'en être récompensés.

Cependant notre Sage & ses chers enfans arrivent heureusement au pays de Chakan , sans témoins , mais sans envie , ils habitent paisiblement ces heureuses vallées ; ils en jouissent mieux d'eux-mêmes. Amour , c'est-là que tu comblas de tes plus douces faveurs le couple qui en étoit le plus digne ! O Abdallah , quel est ton bonheur ! les trésors de la simple Nature &

de la sagesse te sont ouverts ! Balsora n'est belle que pour toi ! pour toi seul elle fait briller son génie ! Son cœur sans détour t'appartient : tu possèdes les graces de son aimable innocence, l'éclat de sa jeunesse & de sa beauté ; les plaisirs dont tu jouis sont une image du bonheur céleste. Heureux Epoux ! votre vie ressemble à celle de ces Berges du premier âge que Gesner a chantés sur la flûte de Théocrite. Vous avez ce que les Rois sur leur Trône regrettent de ne point posséder, ce que tout homme désire & que peu connoissent, & dont ceux que la Nature a formés bons & sensibles, sont seuls en état de jouir. Vous avez le bonheur, & vous en êtes dignes.

Cependant le Tyran termine sa vie : son fils, l'aimable Ybrahim, l'amour du peuple, lui succède ; & l'Empire oublie pendant ce nouvel âge d'or les larmes répandues sous le règne précédent.

Ybrahim un jour s'étant égaré à la chasse, se trouva dans la contrée inconnue de Chakan. Le Soleil ne doroit plus que la cîme des côteaux. Il suivit le cours d'un ruisseau qui le conduisit par des vallées fraîches & fertiles, dans un Hameau composé de cabanes, où la propreté & la com-

modité se faisoient admirer. Il s'approche avec curiosité. Mais quel est son étonnement, & même son effroi, en apercevant sous un amandier la belle Balfora, qui, la tête appuyée sur le sein de son Amant, étoit plongée dans un sommeil délicieux ! A peine ose-t-il en croire ses yeux, jusqu'au moment où la voix & les traits de son frere qu'il reconnoit enfin, le réveillent de son premier saisissement. Dans le transport de sa joie, il se précipite dans les bras de ce frere toujours chéri.

» Quoi ! c'est vous que je vois, dit-il, » vous dont la mort m'a fait répandre tant » de larmes ! vous, les bien-aimés compa- » gnons de ma jeunesse ! Le moment le » plus doux de ma vie, est celui où je re- » trouve Abdallah dans les bras de Balfora. Quel coup du sort ! Quelle faveur du » Ciel vous a donc ramenés dans ce » monde ? »

Ils lui raconterent alors ce qu'Elim lui avoit caché, afin d'augmenter le plaisir de leur reconnoissance ; ils lui firent part des moyens que ce tendre Pere avoit employés pour les réunir, & les garantir du malheur dont ils étoient menacés. Le souvenir de leurs maux passés ne servit qu'à aug-

menter la joie de cet heureux moment.

Ybrahim oubliant sa Cour avec plaisir , avait déjà passé deux jours dans cette retraite délicieuse , où il partageoit le bonheur de nos Amans : il regardoit Abdallah comme la moitié de lui-même ; il voulut l'engager à accepter la moitié de son Empire ; mais ses prières , ses raisons , tout ce qu'il put lui dire , fut inutile. Abdallah ne voyoit rien dans une couronne qui méritât d'être envié , & Balsora n'estimoit qu'une douce liberté , & la présence d'un Epoux chéri. Du haut de la montagne ils firent voir au Calyphe la beauté de leur fertile séjour.

« Avant notre arrivée dans ce pays , lui
« dirent ils , ces champs n'étoient qu'un
« beau désert ; vois quelle parure nous leur
« avons donnée par notre travail ! vois
« comme cette campagne est riante ; com-
« me ces prairies sont couvertes d'une her-
« be tendre , & émaillées de fleurs : confide-
« re l'arrangement de ces jeunes oliviers ,
« de ces palmiers qui couronnent cette col-
« line , & sont ombragés par ces cédres
« altiers ; entends les cris de ces nombreux
« troupeaux que l'écho de ces vallons ré-
« pète de tous côtés. Regarde ces Bergeres
« innocentes qui , évitant le Berger qui les

» poursuit , conduisent leurs troupeaux sur
» les bords de ce ruisseau. Qu'y a-t-il au
» monde de plus beau que l'heureuse Na-
» ture dans sa simplicité qu'on ignore ?
» comment pourrions-nous nous résoudre
» à quitter nos champs , séjour du repos
» & de la sagesse , nos cabanes habitées
» par l'Amour même , pour le tumulte de
» la Cour ? Ce serait sacrifier le repos de
» notre vie à l'Esclavage , aux Flatteurs ,
» à un faux éclat. Que vos Musiciens nous
» paroîtront insipides , en comparaison
» des rossignols de nos bois : » Ainsi
parloient ces Amans dans la plénitude de
leur bonheur. Le sage Prince s'arracha
malgré lui de leurs bras , pour retourner
dans son Palais qu'il ne regardoit plus que
comme une magnifique prison. Tous les ans
il attendoit le Printems avec impatience ,
pour aller faire quelque séjour dans ce Pa-
radis , où il sembloit qu'il reprît une nou-
velle vie. Abdallah & Balsora vécurent
long-tems toujours heureux , & se virent
renaître dans d'aimables enfans héritiers de
leurs vertus. Aujourd'hui encore dans la
contrée de Chakan , lorsqu'on forme des
vœux pour le bonheur de deux Amans , on
leur souhaite d'être aussi heureux qu'Abdal-
lah & Balsora.

ROMANS ETRANGERS.

*LE PHENIX,
OU LA VIE MYSTIQUE.*

APOLOGUE ARABE (1).

LE Phénix avoit vécu cinq siècles (2); mais que sont cinq cens ans pour la vie d'un Phénix? Il étoit plus jeune que ne l'est

(1) On ne fait pas certainement si cet Apologue est véritablement une Traduction de l'Arabe ou un original Grec. On pourroit soutenir également l'une & l'autre hypothèse; mais j'abandonne cette décision à la sagacité des Critiques. Quoi qu'il en soit, & quel qu'en puisse être l'Auteur, il est évident que son intention, dans cet Apologue, a été de représenter en général le Célibat Religieux connu & respecté dès les premiers siècles.

une fille de quinze ans. Il lui vint alors une pensée, d'abandonner pour quelque tems les plaines odorantes de l'Arabie heureuse, & de porter son vol vers nos climats. Dans les entretiens qu'il avoit eus avec Locman (3), (ce grand Historien des Animaux), il avoit acquis quelque connoissance du caractère des Oiseaux étrangers; mais il voulut vérifier par lui-même ce qu'il avoit entendu dire à la Renommée. On n'avoit jamais vu dans l'air un spectacle plus magnifique : il avoit deux grands yeux azurés scintillans, presque comme deux jacinthes, d'une lumière vive & serrene; l'éclat de la pourpre brilloit sur sa gorge & sur son dos; ses serres & son bec étoient colorés de la même teinte; sa

cles, & de mettre en même tems sous les yeux les divers objets qui peuvent détourner l'esprit de la vie contemplative; lesquels sont l'Ambition représentée par l'Aigle, la Vanité mondaine par le Paon, & l'Etat conjugal par la Colombe.

(2) Selon Pline, la première période de la vie du Phénix n'est accomplie que lorsqu'il est parvenu à l'âge de 560 ans.

(3) Locman étoit l'Esopé des Arabes.

queue d'un bleu d'azur , présentoit l'image d'un beau ciel , lorsqu'au matin l'Aurore se plaît à le semer de roses ; un colier d'or étinceloit autour de son col ; sa tête étoit enrichie d'une couronne de rayons ; & une aigrette de plumes perlées qui s'élevoit au-dessus , formoit un mélange radieux du feu de l'escarboucle & de l'émeraude. Le plumage , le regard , le port , tout annonçoit en lui un Oiseau sacré & favori de quelque Divinité. Tous les habitans de l'air furent éblouis , & frappés de tant de lumière. Ils firent tous un cercle autour de lui. L'Epervier abandonna sa proie , & la timide Colombe oublia sa crainte : chacun eût désiré retenir dans nos climats cet aimable Pèlerin ; mais il les apprécia tous d'un seul coup - d'œil , & vit qu'ils n'étoient pas dignes de l'arrêter.

Le fils de l'Âgle s'avança audacieusement & lui parla ainsi : Reste parmi nous & oublie ta patrie : que veux tu faire dans ton barbare Yemen (4) inconnu jusqu'à Homère ? vis avec moi , je te ferai com-

(4) Yemen est le nom originaire de l'Arabie heureuse.

pagnon de mon sort : mon origine est des plus illustres ; un de mes ancêtres portoit la foudre de Jupiter , quand il combattoit les Géans. Je suis le Héraut de la guerre, l'Enseigne des Héros , le Lion de l'air , le Roi des Oiseaux ; & par cette raison , aucun ne me surpasse dans la souplesse du corps & la rapidité du vol ; nul autre n'a la vue aussi perçante , les membres plus agiles , & n'a de courage plus féroce ; mon palais est la cime d'un rocher élevé ; c'est de-là que je m'élance dans les plaines de l'air dont je suis le Monarque ; il n'y a point d'animal emplumé , dans la moyenne région , qui ose m'approcher , ou me résister , ou même provoquer mon courroux. Viens , tu regneras avec moi , je combattrai pour toi ; la force dédaigne de faire hommage à la beauté. Oiseau de l'air plus vain & plus léger que ton élément , répliqua le Phénix , tu échappes aux regards des Oiseaux terrestres , & tu n'es à leurs yeux qu'un atôme volant. Ne te confie pas dans tes vieilles chroniques inventées par quelques Corneilles affamées qui soupirent après les restes de ta proie. Né depuis peu de jours , tu te glorifies de ton antiquité ; si c'est à elle que tu dois la

Décembre 1784.

B

noblesse , tes montagnes que tu habites & qui n'ont point d'ancêtres, sont plus nobles que toi : tu vis au milieu des tempêtes & parmi les vents. Un volcan peut renverser ton palais , & le feu du Ciel mettre tes plumes en cendres ; tu portes par-tout l'épouvante & vis dans la solitude (5) ; tu t'abreuves de sang (6), tu ne connois ni l'instinct de la Nature ni l'amitié (7) : cesse de te vanter ; ta vue perçante n'a d'autre mérite que de guider ton bec ; regne cependant sans concurrents ; mais malheur , dit le sage Locman , malheur à ce peuple , dont le Roi a un large go-

(5) L'Aigle vit solitaire comme le Lion , habite un Désert , dont il défend l'entrée & l'usage de la chasse à tous les autres oiseaux. *Voyez BUFFON.*

(6) L'Aigle en liberté boit rarement , ou même point du tout ; parce que le sang de ses victimes suffit pour le désaltérer. *Idem.*

(7) Quand les petits Aiglons sont en état de voler , leur mere les chasse loin d'elle , & ne leur permet pas de revenir. On assure même qu'elle tue quelquefois le plus foible ou le plus vorace de ses petits. *Ibid.*

lier (8) & les serres crochues..... Le jeune Aiglon méprisé, alla exercer sa royauté sur un Agneau, & se consola.

Le Paon parut alors ; mais il ne dit mot : il se tournoit seulement, faisoit la roue autour du Phénix, & déployoit à ses yeux la pompeuse magnificence de ses plumes, comme pour lui dire : vois comme je suis beau, & si tu peux te comparer à moi. La grace majestueuse de son port, la délicatesse de son col, le brillant de son panchache, & particulièrement celui de sa queue, sur laquelle les fleurs & les pierres précieuses semblent arrangées avec le plus grand art, & qui paroissent disposées de manière à y multiplier & à réfléchir en mille façons différentes, les couleurs les plus séduisantes de l'Iris, frappèrent un peu le Phénix, qui crut voir en lui un Oiseau de son espèce. Le Paon s'aperçut de son admiration ; il crut le Phénix déjà vaincu. Enorgueilli de sa beauté, il chanta pour célébrer son triomphe, avec cette voix rauque & discordante qui lui est natu-

(8) L'ésophage de cet oiseau se dilate, & forme une espèce de bourse assez large. *Ibid.*

relle. Je te rends grace, dit alors le Phénix, lorsqu'il fut revenu de sa surprise; tu étois à craindre il n'y a qu'un moment; mais tu as parlé, je ne puis plus m'y tromper, & je te reconnois. Tes plumes sont belles, mais tu en seras dépouillé à la chute des feuilles; ta queue est éblouissante, mais elle t'embarrasse encore plus qu'elle ne te pare; sa longueur majestueuse t'empêche de fendre l'air avec légèreté, & tu rampes bien plutôt que tu ne voles. A quoi te servent tes aîles, puisqu'elles ne peuvent te soulever? je veux une beauté plus solide, va faire parade de ton vain luxe parmi des Poules; je vois auprès d'elles une troupe de Coqs-d'Inde qui t'invitent à aller les joindre, & qui *glossent* derrière toi (9) : tu es digne de t'enorgueillir de leurs applaudissements; présente-leur tes hommages, ils seront mieux accueillis que de moi; va les trouver.

La Colombe, pendant ce tems-là, se tenoit éloignée en regardant le Phénix avec sa timidité accoutumée, & en é-

(9) Les Paons ont beaucoup de rapport avec les Coqs-d'Inde.

nissant affectueusement ; à la fin elle rom-
oit le silence. Je ne suis, dit-elle, ni belle
ni vaine comme le Paon, mais je sais
aimer. Charme d'un ciel étranger, & la
merveille du nôtre, comment es-tu resté
seul avec une si rare beauté ? Les oiseaux
n'ont donc point d'yeux dans le climat
que tu habites ? ou serois-tu par le sort
destiné à quelqu'une de nous ? Ah ! que ne
puis-je être digne d'un si grand bonheur !
Tu vois la blancheur de mes plumes, mon
cœur a autant de candeur ; ma tendresse,
ma fidélité & ma constance seront éter-
nelles ; je ne prétends point à d'autre lien
ni à d'autre droit qu'à celui de te plaire ;
ce ne sera que par mes roucoulemens &
mes regards que je mendierai tes faveurs :
tu es digne d'un trône, mais je ne puis
t'offrir qu'une cour : elle est spacieuse à la
vérité, élevée, propre & agréable ; tu en
seras souverain comme de mon cœur : tu
pourras y habiter commodément. Je me
ferai une étude de cueillir & de choisir
pour toi les grains les plus savoureux qui
pourront te procurer l'aliment le plus
agréable ; je serai de moitié dans tous tes
soins domestiques ; mon affection, partagée
uniquement entre toi & nos enfans, re-

tournera, multipliée, vers toi ; nulle dispute, nulle querelle ne troublera notre paix ; nous vieillirons ensemble en nous aimant ; & nous exciterons l'envie des autres Oiseaux, en même tems que nous serons le modèle de la foi conjugale. Oui. Sans doute, amie, répondit le Phénix avec douceur, ce que tu me proposes est un bien, mais non pas pour moi ; mon origine, mes mœurs, ma destination ne sont pas les tiennes. Tu te rassasies d'alimens terrestres, je ne me nourris que d'émanations odorantes (10) : tu es contente du présent, je m'élance dans l'avenir. Accoutumé à regarder le Soleil fixement, pourrois-je arrêter long-tems mes yeux sur la terre ? Pourvu d'ailes puissantes, propres à m'élever dans la région éthérée, voudrois-je me reposer dans celle des nuages & des tempêtes ? Observateur oisif du spectacle immense de la nature, m'arrêterai-je au milieu d'elle, sans me plonger dans la pensée de celui qui la vivifie & l'éclaire ? Tu me promets un amour

(10) On n'a, selon Plinè, jamais vu manger le Phénix.

éternel : hélas ! devant vivre aussi peu d'instans , tu parles d'éternité ! Je ne suis pas insensible à ta tendresse ; mais ne me flatte pas d'une union si voisine du veuvage ; console-toi ; ta rivale est trop élevée au dessus de toi , pour que mon refus puisse t'humilier. Viens dans mon pays natal ; je t'invite à mes noces , & tu verras alors si je pouvois être à toi.

Après que le Phénix eut dit ces derniers mots, il s'élança d'un vol très-rapide : les Oiseaux enchantés le suivirent ; mais en deux coups d'ailes il s'éleva si haut qu'il se déroba à leurs regards , si ce n'est que de momens en momens il s'abaissoit pour indiquer le chemin. Arrivé enfin à Pacoia (11) dans la ville d'Héliopolis (12), il alla se reposer sur la montagne du Soleil. La cime de ce mont est ombragée par un bois de cédre , dont les rameaux feuillés semblent servir de base à la voûte azurée du ciel. Au milieu , s'élève un autel consacré à l'Astre du jour, entouré d'une couronne formée par l'héliotrope , l'amarante incorruptible , le

(11) Pays de l'Arabie heureuse.

(12) Ville du Soleil.

jasmin d'une blancheur éblouissante, l'humble violette, le geranium (13), qui, dans une terre profane, retient pendant le jour ses émanations balsamiques, & n'est odorant que dans les ténèbres, pour le Ciel & pour lui (14), la pudique sensitive (15), rivale de Clitie (16), qui par horreur du tact des hommes se retire à leur approche.

Clitie paroît vivre ou mourir selon que le Soleil la regarde ou s'en éloigne. Ces fleurs & d'autres plantes semblables forment dans le milieu un jardin mystérieux. Une haie d'arbres odoriférans, qui lui sert d'enceinte, parfume l'air des odeurs les

(13) Le *Geranium*, appelé le Nocturne.

(14) Personne n'ignore que l'*Héliotrope* est la même chose que le *Tournesol*.

(15) Plante nommée par nous *Sensitive*, & que les Grecs appelloient *Mimosa imitatrice*, parce qu'en resserrant ses feuilles lorsqu'on la touche, elle semble imiter les animaux & être douée de sentiment.

(16) Il est rapporté dans la Fable, que Clitie étoit une jeune fille qui devint amoureuse du Soleil, & que ce Dieu, par pitié, la transforma en *Héliotrope*.

plus suaves & des plus estimées. La Fontaine de pureté jaillit d'un rocher ; ses eaux limpides coulent en murmurant , & vont se rassembler au pied de l'Autel. Le Soleil regarde ce bosquet avec une prédilection paternelle ; ses premiers rayons semblent le saluer avec complaisance , & ses derniers paroissent s'y arrêter avec plaisir. Lorsque le Phénix fut arrivé dans ce lieu , il se plongea trois fois dans l'onde sacrée , & s'y joua avec gaieté ; ensuite il s'amusa à ramasser çà & là des rameaux de cédre , de palmiers , de cyprès & d'autres arbres incorruptibles dont ce bois abonde ; il y ajouta du nard , des pommes d'amôme , de la canelle , du baume d'Arabie , de l'encens , de la myrrhe , des écorces du baumier qui distille des larmes odorantes , & de tous les aromates qu'on trouve dans ce délicieux séjour. Ayant fait un faisceau de ces diverses matières , il en forma un grand bûcher , le plaça sur l'Autel du Soleil , & se posa ensuite dessus : après quoi il se retourna vers les Oiseaux , qui , des arbres voisins , le regardoient avec admiration. Voici , leur dit-il , mon lit nuptial , respectez-le en silence , & ne troublez point mes rites religieux. Alors avec

les yeux fixés sur le Soleil qui resplendissoit sur sa tête, & les aîles étendues, paroissant inspiré par Apollon lui-même, il entonna une hymne mystique avec un son de voix si enchanteur, que tous les Oiseaux de la forêt en devinrent épris.

« Maître souverain des Astres, Océan de feu toujours enflammé, abîme de lumière ineffable, ô Soleil ! pere du jour & de la beauté, reçois mes vœux. Il fut un tems que tu jouissois en toi-même de ta splendeur dans le sein de l'éternité ; & tout, hors de toi, étoit vuide, désert & obscur ».

« Tu daignas sourire à l'espace, & les germes de la fécondité se répandirent sur toute la terre, déserte jusqu'alors ».

« Tu lanças un de tes rayons, & il donna l'existence à la Nature ensevelie dans un sommeil léthargique ; & le sentiment anima toute la masse informe qui couvroit le Ciel & la terre ».

« Un froid mortel enchaînoit tous les êtres ; tu dardas une des étincelles de ton feu, & des courants vivifiants circulèrent dans toute la Nature ».

« Tu te montras dans ta gloire, & un frémissement universel de tous les êtres rendit grace à l'Auteur de la vie ».

« Tu commenças ton cours mystérieux ; & le cahos connu à l'instant l'ordre & l'harmonie. Tu parois , & tout est dans l'allégresse ; tu te caches , & la Nature se revêt de deuil ; tu regardes ses productions , & leur vigueur s'entretient ; tu montres tes rayons de nouveau , & l'Univers se développe. Tout n'a vie que pour un tems limité ; toi seul existes toujours : tout dispa- roit , & tu restes le même ».

« Fontaine , la plus pure des Fontaines , heureux qui jouit auprès de toi de l'influence de ta lumière divine ! »

« C'est par un de tes rayons que l'Elisée est éclairé , & qu'on entrevoit la félicité des bienheureux ».

« De quels plaisirs ne jouissent pas ceux qui te contemplent dans cette région terrestre ? Eclat de la neige , songes brillants , vous disparaissez devant lui , comme ces traits lumineux qui brillent à travers le voile azuré de la nuit , s'évanouissent au premier de ses rayons ».

« Je te contemple , centre des Etres , & je viens à toi ; inonde-moi du torrent de ta lumière , environne-moi de ton feu sacré , pénètre ma substance , purifie-moi de toutes les impuretés terrestres , réduis-

moi en cendre , & m'en fais renaître plus beau , plus digne de te plaire & de te connoître ».

Après avoir parlé ainsi , il resta long-tems immobile dans la plus douce extase , ayant son bec ouvert comme pour s'abreuver des célestes influences. Le Soleil paroissoit le caresser affectueusement , & ses rayons *réverberés* par son plumage formoient autant de petits Soleils brillants , que le Phénix avoit de plumes. Ce superbe Oiseau se mit alors à battre des aîles avec transport pour allumer son bûcher : il s'éleva aussitôt une flamme très-pure , qui étoit un écoulement de la substance même du Soleil. Le bûcher s'embrâsa , & répandit dans l'air une vapeur d'ambrosie , qui sembloit être émanée du Ciel. La flamme céleste forma un cercle autour de lui ; & le Phénix , qui étoit au milieu de cette espèce de trône , paroissoit lui-même un Soleil dans la pompe la plus brillante de sa lumière ; à la fin le tout n'est plus qu'un brâsier ; le Phénix s'y abîme & on le perd de vue. Les autres Oiseaux étonnés , attendris & hors d'eux-mêmes , le cherchent en vain des yeux , & volent autour du bûcher en le redemandant. On voit à la

cime de la pyramide enflammée, ses belles plumes voltiger & jeter des étincelles, la flamme augmente, un globe rayonnant s'élance avec impétuosité, & du milieu il sort une voix : *Adieu, dit-elle, habitans de l'air ; ne me pleurez pas, je ne meurs point, mais je renaiss.*



QUATRIEME CLASSE.**ROMANS D'AMOUR.**

ARSACE ET ISMENIE,*Ouvrage Posthume de Montesquieu.*

L'AUTEUR de l'Esprit des Loix devoit se reproduire dans tous ses ouvrages : celui dont nous allons rendre compte est la dernière preuve que nous en pouvons donner. On nous apprend qu'après avoir pris bien de la peine pour poser des bornes entre le Despotisme , & la Monarchie tempérée , (qui lui sembloit le gouvernement naturel des François ,) considérant néanmoins combien il est dangereux que la Monarchie ne tourne en Despotisme , il auroit voulu , s'il eût été possible , rendre le Despotisme même , utile. Dans cette vue , il traça la peinture la plus riante d'un despote qui rend ses peuples heureux.

Il faut nécessairement à un tel Prince , un Ministre encore plus sage , plus sensible , plus humain que lui. *Aspar* est ce Ministre ; & son portrait , tracé il y a bien des années , paroît fait depuis peu de tems , par une ressemblance qui va frapper tous les yeux , & charmer les âmes honnêtes.

« *Aspar* avoit la principale direction
» des affaires. Il désiroit beaucoup le bien
» de l'Etat , & il désiroit fort peu le pouvoir.
» Il connoissoit les hommes , & jugeoit
» bien des événemens. Son esprit étoit
» naturellement conciliateur , & son âme
» sembloit s'approcher de toutes les autres.
» La paix qu'on n'osoit plus espérer , fut
» rétablie. Tel fut le prestige d'*Aspar* :
» chacun rentra dans le devoir , & ignora
» presque qu'il en fût sorti. Sans effort &
» sans bruit , il savoit faire les grandes
» choses ».

Montesquieu a pris un grand détour pour arriver à son but. Il voyoit, dit-on, l'empire que les Dames ont aujourd'hui sur les pensées des hommes : pour s'assurer les disciples , il a cherché à se rendre les maîtres favorables ; il a parlé la langue qui leur est la plus familière & la plus agréable ; il a fait un Roman.

Nous suivrons sa marche ; & d'autant mieux , que ce Roman borné à peu de pages , donne à l'Amour un grand caractère , & est rempli de pensées sublimes. La Philosophie viendra après la tendresse. Nous respectons trop un grand homme qui exécute un grand dessein , pour oser lui reprocher un peu de singularité , & quelque négligence. Les beautés dont l'ouvrage est rempli forcent l'esprit à jouir , & la critique à se taire.

Une première description annonce un plan , des vues , une manière , & des caractères peu communs. La Bactriane étoit gouvernée par une Reine qui n'avoit point de mari , ou à qui du moins on n'en connoissoit point. Le Roi d'Hircanie fit demander sa main par des Ambassadeurs ; elle lui fut refusée ; & sur ses refus , il entra dans la Bactriane. Cette entrée fut singulière. Tantôt il paroissoit armé de toutes pièces , & prêt à combattre ses ennemis ; tantôt on le voyoit vêtu comme un amant que l'amour conduit auprès de sa Maîtresse. Il menoit avec lui tout ce qui étoit propre à un appareil de noces ; des danseurs , des joueurs d'instrumens , des farceurs , des cuisiniers , des eunuques , des femmes , &

il étoit suivi d'une formidable armée. Il écrivoit à la Reine les lettres les plus tendres ; & d'un autre côté , il ravageoit le pays : un jour étoit employé à des festins , un autre à des expéditions militaires. Jamais on n'a vu une si parfaite image de la guerre & de la paix , & jamais il n'y eut tant de dissolution & tant de discipline. Un village fuyoit la cruauté du vainqueur ; un autre étoit dans la joie , les danses , & les festins ; & par un étrange caprice , il cherchoit par ces choses incompatibles , à se faire craindre , & à se faire aimer. Il ne fut ni craint , ni aimé. On opposa une armée à la sienne ; & une seule bataille finit la guerre. Un soldat nouvellement arrivé dans l'armée des Bactriens , fit des prodiges de valeur ; il perça jusqu'au lieu où combattoit vaillamment le Roi d'Hircanie , & le fit prisonnier. Il remet ce Prince à un Officier ; & sans dire son nom , il alloit rentrer dans la foule : mais suivi par des acclamations , il fut mené comme en triomphe à la tente du Général. Il parut devant lui avec une noble assurance ; il parla modestement de son action. Le Général lui offrit des récompenses ; il s'y montra insensible : il voulut le combler d'honneurs ; il y parut accoutumé.

Ce soldat étoit un Seigneur Mède , déguisé & malheureux Les plus brillantes qualités & le plus juste désespoir faisoient son droit à la pitié. Aspar jugea des sentimens qu'il méritoit d'inspirer , & voulut par tous les témoignages de ces mêmes sentimens , obtenir l'aveu de ses peines. Il fallut tout le pouvoi de la reconnoissance pour l'engager à parler. Il étoit ne trop sensible , & il souffroit trop pour résister toujours : l'indifférent seul est discret. Il consentit enfin à satisfaire Aspar.

L'amour , dit-il , a fait tout le bonheur & tout le malheur de ma vie : d'abord il l'avoit semée de peines & de plaisirs ; il n'y a laissé dans la suite que les pleurs , les plaintes , & les regrets.

Je suis né dans la Médie , & je puis compter d'illustres aïeux. A l'âge de quinze ans on m'établit. On ne me donna point ce nombre prodigieux de femmes dont on accable en Médie les gens de ma naissance. On voulut suivre la nature , & m'apprendre que si les besoins des sens étoient bornés , ceux du cœur l'étoient encore davantage.

On lui forma cependant un ferrail. Ardasie en faisoit l'ornement. Heureux

qui parmi plusieurs femmes , peut en distinguer une par le cœur ; plus heureux qui peut s'assurer d'en être aimé , même en la possédant.

Ardasire , poursuit-il , avoit une fierté mêlée de quelque chose de si tendre , ses sentimens étoient si nobles , si différens de ceux qu'une complaisance éternelle met dans le cœur des femmes d'Asie ; elle avoit d'ailleurs tant de beauté , que mes yeux ne virent qu'elle , & mon cœur ignora les autres.

Sa physionomie étoit ravissante ; sa taille , son air , ses graces , le son de sa voix , le charme de ses discours , tout m'enchantoit ; je voulois toujours l'entendre ; je ne me lassois jamais de la voir : il n'y avoit rien pour moi de si parfait dans la nature ; mon imagination ne pouvoit m'offrir que ce que je trouvois en elle ; & quand je pensois au bonheur dont les humains peuvent être capables , je voyois toujours le mien.

La faveur du Roi devint la source des plus cruelles peines. Ce Prince voulut l'unir à sa fille ; fatal honneur ! Les ordres furent donnés ; les fêtes furent préparées ; déjà le jour étoit indiqué.... L'amour veilloit sur Arsace & sur Ardasire

Ils pleurent, & les larmes ne les amolissent point. Il faut mourir ensemble plutôt que de vivre séparés. Ils partent : l'ombre de la nuit leur est plus chère, que l'éclat du plus beau jour.

Je ne vous dirai point les périls infinis que nous courûmes. Ardasire, malgré la foiblesse de son sexe, m'encourageoit : elle étoit mourante, & elle me suivoit toujours. Je fuyois la présence des hommes, car tous les hommes étoient devenus mes ennemis : ie ne cherchois que les déserts ; j'arrivai vers ces montagnes qui sont remplies de tigres & de lions..... J'entrai enfin dans un pays plus ouvert, & j'admirai ce vaste silence de la nature. Il me représentoit ce tems où les Dieux naquirent, & où la beauté parut la première ; l'Amour l'échauffa, & tout fut animé.

Enfin nous sortîmes de la Médie. Ce fut dans une cabane de pasteurs, que je me crus le maître du monde, & que je pus dire que j'étois à Ardasire, & qu'Ardasire étoit à moi. Nous arrivâmes dans la Margiane ; nos esclaves nous y joignirent. Là, nous vécûmes à la campagne, loin du monde & du bruit. Charmés l'un de l'autre, nous nous entretenions de nos

plaisirs présens, & de nos peines passées. Ardasire n'avoit jamais été si heureuse. Nous ne vivions point dans le faste de la Médie, mais nos mœurs étoient plus douces. Elle voyoit dans tout ce que nous avions perdu, les grands sacrifices que je lui avois faits. Elle étoit seule avec moi : dans les ferrails, dans ces lieux de délices, on trouve toujours l'idée d'une rivale; & lorsqu'on y jouit de ce qu'on aime, plus on aime, & plus on est alarmé.

Mais Ardasire n'avoit aucune défiance; le cœur étoit assuré du cœur. Il semble qu'un tel amour donne un air riant à tout ce qui nous entoure, & que, parce qu'un objet nous plaît, il ordonne à toute la nature de nous plaire : il semble qu'un tel amour soit cette enfance aimable devant qui tout se joue, & qui sourit toujours.

Je sens une espèce de douceur à vous parler de cet heureux tems de notre vie. Quelquefois je perdois Ardasire dans les bois, & je la retrouvois aux accords de sa voix charmante. Elle se paroit des fleurs que je cueillois, & je me parois de celles qu'elle avoit cueillies : le chant des oiseaux, le murmure des fontaines, les danses &

les concerts de nos jeunes esclaves , une douceur par-tout répandue , étoient des témoignages continuels de notre bonheur.

Tantôt Ardasire étoit une bergere qui sans parure & sans ornemens , se montrait à moi avec sa naïveté naturelle ; tantôt je la voyois telle qu'elle étoit lorsque j'étois enchanté dans le ferrail de Médie.

Ardasire occupoit ses femmes à des ouvrages charmans ; elles filoient la laine d'Hircanie ; elles employoient la pourpre de Tyr : toute la maison goûtoit une joie naïve. Nous descendions avec plaisir à l'égalité de la nature ; nous étions heureux , & nous voulions vivre avec des gens qui le fussent. Le bonheur faux rend les hommes durs & superbes , & ce bonheur ne se communique point : le vrai bonheur les rend doux & sensibles , & ce bonheur se partage toujours.

Cette félicité ne devoit pas durer long-tem. Ainsi que notre esprit est une suite d'idées , notre cœur est une suite de desirs. Une fausse honte , un reproche intérieur , une voix secrète , (qu'il falloit étouffer) porteroient Arsace à croire qu'il devoit rougir de son inutilité. La cour de Margiane n'étoit qu'à une petite distance des lieux

charmans & fortunés où l'Amour couvroit de ses ailes deux Amans heureux. L'air empesté d'une Cour se communique au loin : le cœur d'un Amant devoit n'en avoir rien à craindre ; celui d'Arface en éprouva cependant la funeste influence. Il osa donner à la tendre Ardasire des raisons pour la quitter. Cette Amante généreuse , quoique frappée du coup , lui chercha des excuses , & lui cacha ses larmes Elle consentit à son départ en prévoyant tout ce que l'absence pourroit lui coûter. Le véritable amour a des maximes qui toujours doivent lui nuire , & toujours le faire admirer.

Arface fut accueilli comme il méritoit de l'être , & bientôt il ne pouvoit plus l'être , comme il le méritoit. Il va nous rendre compte lui-même de ses succès & de ses services.

Je fus reçu du Roi avec toute sorte de distinctions. A peine eus-je le tems de m'apercevoir que je fusse étranger. J'étois de toutes les parties de plaisir : il me préféra à tous ceux de mon âge , & il n'y eut point de rang ni de dignité que je ne pusse espérer dans la Margiane.

J'eus bientôt une occasion de justifier sa faveur. La Cour de Margiane vivoit

depuis long-tems dans une profonde paix. Elle apprit qu'une multitude infinie de Barbares s'étoit présentée sur la frontière , qu'elle avoit taillé en pièces l'armée qu'on lui avoit opposée , & qu'elle marchoit à grands pas vers la capitale. Quand la ville auroit été prise d'assaut , la Cour ne seroit pas tombée dans une plus affreuse consternation. Ces gens - la n'avoient jamais connu que la prospérité. Ils ne savoient pas distinguer les malheurs d'avec les malheurs , & ce qui peut se rétablir d'avec ce qui est irréparable. On assembla , à la hâte , un conseil ; & comme j'étois auprès du Roi , je fus de ce conseil. Le Roi étoit éperdu , & ses conseillers n'avoient plus de sens. Il étoit clair qu'il étoit impossible de les sauver , si on ne leur rendoit le courage. Le premier Ministre ouvrit les avis. Il proposa de faire sauver le Roi , & d'envoyer au Général ennemi les clefs de la ville. Il alloit dire ses raisons , & tout le conseil alloit les suivre. Je me levai pendant qu'il parloit , & je lui tins ce discours : Si tu disencore un mot , je te tue. Il ne faut pas qu'un Roi magnanime fuye , & que tous les braves qui sont ici perdent un tems précieux à écouter tes lâches conseils.

Et me tournant vers le Roi : Seigneur, un grand Etat ne tombe pas d'un seul coup. Vous avez une infinité de ressources, & quand vous n'en aurez plus, vous délibérerez avec cet homme si vous devez mourir, ou suivre de lâches conseils. Amis, je jure avec vous que nous défendrons le Roi jusqu'au dernier soupir. Suivons-le, armons le peuple, & faisons-lui part de notre courage.

Les ennemis furent repoussés avec un avantage dont il y a peu d'exemples. La valeur d'Arface enflamma tous les cœurs, & sa prudence dirigea tous les esprits. Quand on rend de pareils services, on obtient tout de la reconnoissance. Sa faveur fut néanmoins si rapide qu'on l'attribua, en partie, à l'amour que la sœur du Roi paroissoit avoir pour lui. C'est une de ces choses que l'on croit toujours lorsqu'on les a dites une fois. Cette nouvelle vint frapper les oreilles d'Ardasire. L'idée d'une rivale fut désolante pour elle. Après avoir souffert cruellement dans la méditation pendant quelques jours, elle se fixa, & prit une résolution, que l'on trouvera extraordinaire, & qui jette une singularité frappante dans cette histoire.

Elle se défit , dit Arsace , de la plupart de ses esclaves , en choisit de nouveaux , envoya meubler un Palais dans le pays des Sogdiens , se déguisa , prit avec elle des eunuques qui ne m'étoient pas connus , & vint secrètement à la cour. Elle s'aboucha avec un esclave qui lui étoit affidé , & prit avec lui des mesures pour m'enlever dès le lendemain. Je devois aller me baigner dans la rivière ; l'esclave me mena dans un endroit du rivage où Ardasire m'attendoit. J'étois à peine deshabillé qu'on me saisit ; on jeta sur moi une robe de femme ; on me fit entrer dans une litière fermée ; on marcha jour & nuit ; nous eûmes bientôt quitté la Margiane , & nous arrivâmes dans le pays des Sogdiens. On m'enferma dans un vaste Palais : on me faisoit entendre que la Princesse , qu'on disoit avoir du goût pour moi , m'avoit fait enlever , & conduire secrètement dans une terre de son appanage.

Ardasire ne vouloit point être connue ni que je fusse connu : elle cherchoit à jouir de mon erreur. Tous ceux qui n'étoient pas du secret la prenoient pour la Princesse. Comme un homme enfermé

dans son Palais auroit démenti son caractère , on me laissa mes habits de femme ; & l'on crut que j'étois une fille nouvellement achetée , & destinée à la servir.

J'étois dans ma dix-septieme année. On disoit que j'avois toute la fraîcheur de la jeunesse , & on me louoit sur ma beauté qui favorisoit l'erreur commune.

Ardasire qui savoit que la passion pour la gloire m'avoit déterminé à la quitter , songea à amollir mon courage par toute sorte de moyens. Je fus mis entre les mains de deux eunuques : on passoit les journées à me parer ; on composoit mon teint , on me baignoit . on versoit sur moi les essences les plus délicieuses. Je ne sortois jamais de la maison ; on m'apprenoit à travailler moi-même à ma parure ; & sur-tout , on vouloit m'accoutumer à cette obéissance sous laquelle les femmes sont abattues dans les grands serails d'Orient.

J'étois indigné de me voir traité ainsi. Il n'y a rien que ie n'eusse osé pour rompre mes chaînes . mais me voyant sans armes , entouré de gens qui avoient toujours les yeux sur moi , je ne craignois pas d'entreprendre , mais de manquer mon entre-

prise. J'espérois que dans la suite je serois moins soigneusement gardé, que je pourrois corrompre quelque esclave, & sortir de ce séjour, ou mourir.

Je l'avouerai même ; une espece de curiosité de voir le dénouement de tout ceci, sembloit rallentir mes pensées. Dans la honte, la douleur & la confusion, j'étois surpris de n'en avoir pas davantage. Mon ame formoit des projets ; ils finissoient tous par un certain trouble ; un charme secret, une force inconnue me retenoient dans ce Palais.

La feinte Princesse étoit toujours voilée, & je n'entendois jamais sa voix. Elle passoit presque toute la journée à me regarder par une jalousie pratiquée à ma chambre. Quelquefois elle me faisoit venir à son appartement. Là, ses filles chantoient les airs les plus tendres : il me sembloit que tout exprimoit son amour. Je n'étois jamais assez près d'elle ; elle n'étoit occupée que de moi ; il y avoit toujours quelque chose à raccommoder à ma parure : elle dérangeoit mes cheveux pour les arranger encore ; elle n'étoit jamais contente de ce qu'elle avoit fait.

Un jour on vint me dire qu'elle m

permettoit de venir la voir. Je la trouvaⁱ sur un sofa de pourpre : ses voiles la couvroient encore ; sa tête étoit mollement penchée , & elle sembloit être dans une douce langueur. J'approchai ; & une de ses femmes me parla ainsi : « L'amour vous favorise ; c'est lui qui sous ce déguisement vous a fait venir ici. La Princesse vous aime : tous les cœurs lui seroient soumis , & elle ne veut que le vôtre ».

Comment , dis-je en soupirant , pourrois-je donner un cœur qui n'est pas à moi ? ma chere Ardasire en est la maîtresse ; elle le fera toujours.

Je ne vis point qu'Ardasire marquât d'émotion à ces paroles ; mais elle m'a dit depuis qu'elle n'avoit jamais senti une si grande joie.

« Téméraire , me dit cette femme , la Princesse doit être offensée , comme les Dieux , lorsqu'on est assez malheureux pour ne les pas aimer ».

Je lui rendrai , répondis-je , toutes sortes d'hommages ; mes respects , ma reconnoissance ne finiront jamais : mais le destin ne me permet pas de l'aimer. Grande Princesse , ajoutai-je en me jettant à ses genoux , je vous conjure , par votre gloire ,

d'oublier un homme qui par cet amour éternel pour une autre, ne sera jamais digne de vous.

J'entendis qu'elle jetta un profond soupir ; je crus m'appercevoir que son visage étoit couvert de larmes. Je me reprochois mon insensibilité ; j'aurois voulu , (ce que je ne trouvois pas possible ,) être fidèle à mon amour , & ne pas désespérer le sien.

On me ramena dans mon appartement ; & quelques jours après je reçus ce billet , écrit d'une main qui m'étoit inconnue :

» L'amour de la Princesse est violent ,
» mais il n'est pas tyrannique ; elle ne se
» plaindra pas même de vos refus , si vous
» lui faites voir qu'ils sont légitimes. Venez
» donc lui apprendre les raisons que vous
» avez pour être si fidèle à cette Ardasire ».

Je fus reconduit auprès d'elle. Je lui racontai toute l'histoire de ma vie. Lorsque je lui parlois de mon amour , je l'entendois soupirer. Elle tenoit ma main dans la sienne , & dans ces momens touchans elle la ferroit malgré elle.

« Recommencez , me disoit une de ses femmes , à cet endroit où vous fûtes si désespéré , lorsque le Roi de Médie vous donna sa fille. Redites-nous les craintes

que vous eûtes pour Ardasire dans votre fuite : parlez à la Princesse des plaisirs que vous goûtiez lorsque vous étiez dans votre solitude , chez les Margiens ».

Je n'avois jamais assez dit toutes les circonstances ; je répétois , & elle croyoit apprendre ; je finissois , & elle s'imaginait que j'allois commencer.

Le lendemain , je reçus ce billet :

» Je comprends bien votre amour . &
» jen'exige point que vous me le sacrifiiez.
» Mais êtes-vous sûr que cette Ardasire
» vous aime encore ? Peut-être refusez-
» vous, pour une ingrate, le cœur d'une
» Princesse qui vous adore ! ».

Je fis cette réponse :

» Ardasire m'aime à un tel point que je
» ne saurois demander aux Dieux qu'ils
» augmentassent son amour. Hélas ! peut-
» être qu'elle m'a trop aimé Je me souviens
» d'une lettre qu'elle m'écrivit quelque
» tems après que je l'ens quittée. Si vous
» aviez vu les expressions terribles & ten-
» dres de sa douleur, vous en auriez été
» touchée. Je crains que pendant que je
» suis retenu dans ces lieux , le désespoir
» de m'avoir perdu , & son dégoût pour
» la vie , ne lui fassent prendre une ré-

» solution, qui me conduiroit au tom-
» beau ».

Elle me fit cette réponse :

« Soyez heureux, Arface, & donnez
» tout votre amour à la beauté qui vous
» aime : pour moi, je ne veux que votre
» amitié ».

Le lendemain je fus reconduit dans son appartement. Là, je sentis tous ce qui peut porter à la volupté. On avoit répandu dans la chambre les parfums les plus agréables : elle étoit sur un lit qui n'étoit fermé que par des guirlandes de fleurs : elle y paroissoit languissamment couchée : elle me tendit la main, & me fit asseoir auprès d'elle. Tout, jusqu'au voile qui lui couvroit le visage, avoit de la grace. Je voyois la forme de son beau corps. Une simple toile, qui se mouvoit sur elle, me faisoit tour à tour perdre, & trouver des beautés ravissantes. Elle remarqua que mes yeux étoient occupés ; & quand elle les vit s'enflammer, la toile sembla s'ouvrir d'elle-même. Je vis tous les trésors d'une beauté divine. Dans ce moment elle me serra la main ; mes yeux errerent par-tout : il n'y a, m'écriai-je, que ma chere Ardasire qui soit aussi belle ; mais j'atteste les Dieux que ma

fidélité. Elle se jetta à mon cou , & me serra dans ses bras. Tout d'un coup la chambre s'obscurcit, son voile s'ouvrit, elle me donna un baiser. Je fus tout hors de moi : une flamme subite coula dans mes veines & échauffa tous mes sens. L'idée d'Ardaïre s'éloigna de moi ; un reste de souvenir mais il ne me paroissoit qu'un songe j'allois j'allois la préférer à elle même. Un moment de plus , & Ardaïre ne pouvoit pas se défendre ; lorsque tout à coup elle fit un effort, elle fut secourue , elle se déroba de moi , & je la perdis.

Je retournai dans mon appartement , surpris moi même de mon inconstance. Le lendemain on entra dans ma chambre, on me rendit les habits de mon sexe, & l'on me mena chez celle dont l'idée m'enchantoit encore. J'approchai d'elle ; je me mis à ses genoux , & transporté d'amour , je parlai de mon bonheur ; je me plaignis de mes propres refus ; je demandai , je permis , j'exigeai , j'osai tout dire , j'allois tout entreprendre. Mais je trouvai un changement étrange ; elle me parut glacée , & lorsqu'elle m'eût assez découragé , qu'elle eût joui de tout mon embarras , elle

me parla , & j'entendis sa voix pour la première fois : Ne voulez vous point voir le visage de celle que vous aimez ? Ce son de voix me frappa ; je restai immobile ; j'espérai que ce seroit Ardasire , & je le craignis. Découvrez ce bandeau , me dit-elle. Je le fis , & je vis les traits d'Ardasire. Je voulus parler , & ma langue s'arrêta. L'amour , la surprise , la joie , la honte , toutes les passions me saisirent tour-à-tour. Vous êtes Ardasire ? lui dis je. Oui , perfide , répondit-elle , je la suis. Ardasire , lui dis-je d'une voix entrecoupée , pourquoi vous jouez-vous ainsi d'un malheureux amour ? Je voulus l'embrasser. Seigneur , dit-elle , je suis à vous. Hélas ! j'avois espéré de vous revoir plus fidèle. Contentez-vous de commander ici. Punissez-moi , si vous voulez , de ce que j'ai fait . . . Arface , ajouta t'elle en pleurant , vous ne le méritez pas.

Ma chere Ardasire , lui dis-je , pourquoi me désespérez-vous ? auriez-vous voulu que j'eusse été insensible à des charmes que j'ai toujours adorés ? comptez que vous n'êtes pas d'accord avec vous-même N'étoit-ce pas vous que j'aimois ? ne sont-ce pas ces beautés qui m'ont toujours charmé ? Ah ! dit-elle , vous auriez aimé une autre

que moi. Je n'aurois point , répondis-je , aimé une autre que vous ; tout ce qui n'auroit point été vous, m'auroit déplu. J'aurois frémi lorsque je n'aurois pu vu ce visage adorable ; que je n'aurois pas entendu cette voix ; que je n'aurois pas trouvé ces yeux ! Mais de grace ne me désespérez pas : songez que de toutes les infidélités que l'on peut faire , j'ai sans doute commis la moindre.

Je connus , à la langueur de ses yeux , qu'elle n'étoit plus irritée ; je le connus à sa voix mourante. Je la tins dans mes bras : qu'on est heureux quand on tient dans ses bras ce que l'on aime ! Comment exprimer ce bonheur , dont l'excès n'est que pour les vrais amans ? Lorsque l'amour renaît après lui-même , lorsque tout promet , que tout demande , que tout obéit ; lorsqu'on sent qu'on a tout , & que l'on sent que l'on n'a pas assez ; lorsque l'ame semble s'abandonner , & se porter au delà de la nature même , ah ! que l'on est heureux !

Ardasire revenue à elle , me dit : Mon cher Arface, l'amour que j'ai pour vous m'a fait faire des choses bien extraordinaires. Mais un amour bien violent n'a de règle ni de loi. On ne le connoît guères ;

si l'on ne met ses caprices au nombre de ses plus grands plaisirs. Au nom des Dieux , ne me quitte plus. Que peut-il te manquer ? Tu es heureux si tu m'aimes ; tu es sûr que jamais mortel n'a été tant aimé. Dis-moi , promets-moi , jure moi que tu resteras ici. Je lui fis mille sermens : ils ne furent interrompus que par des embrassemens ; & elle les crut.

Heureux l'amour lors même qu'il s'apaise ; lorsqu'après qu'il a cherché à se faire sentir , il aime à se faire connoître ; lorsqu'après avoir joui des beautés , il se sent encore touché par les graces !

Nous vécûmes dans la Sogdiane dans une félicité que je ne saurois vous exprimer. Je n'avois resté que quelques mois dans la Margiane , & ce séjour m'avoit déjà guéri de l'ambition. J'avois eu la faveur du Roi , mais je m'appercus bientôt qu'il ne pouvoit me pardonner mon courage & sa frayeur. Ma présence le mettoit dans l'embarras ; il ne pouvoit donc pas m'aimer. Ses Courtisans s'en appercurent , & des-lors ils se donnerent bien de garde de me trop estimer ; & , pour que je n'eusse pas sauvé l'Etat du péril , tout le monde convenoit qu'il n'y avoit pas eu de péril.

Ainsi également dégoûté de l'esclavage & des esclaves, je ne connus plus d'autre passion que mon amour pour Ardasire, & je m'estimai cent fois plus heureux de rester dans la douce dépendance que j'aimois, que de rentrer dans une autre que je ne pouvois que haïr.

Nous n'avions aucune des passions tristes. L'aveugle ambition, la soif d'acquérir, l'envie de dominer, sembloient s'éloigner de nous, & être les passions d'un autre univers. Ces sortes de biens ne sont faits que pour entrer dans le vuide des ames que la nature n'a point remplies. Ils n'ont été imaginés que par ceux qui se sont trouvés incapables de bien sentir les autres.

Je crois vous avoir dit que nous étions adorés de cette petite Nation qui formoit notre maison. Nous nous aimions, Ardasire & moi, & sans doute que l'effet naturel de l'amour est de rendre heureux ceux qui s'aiment : mais cette bienveillance générale que nous trouvons dans tous ceux qui sont autour de nous, peut rendre plus heureux que l'amour même. Il est impossible que ceux qui ont le cœur bien fait ne se plaisent au milieu de cette bienveillance générale. Etrange effet de la nature ! L'homme n'est

jamais si peu à lui que lorsqu'il paroît l'être davantage. Le cœur n'est jamais le cœur que quand il se donne, parce que ses jouissances sont hors de lui.

C'est ce qui fait que ces idées de grandeur, qui retirent toujours le cœur vers lui-même, trompent ceux qui en sont enivrés; c'est ce qui fait qu'ils s'étonnent de n'être point heureux au milieu de ce qu'ils croient être le bonheur; que ne le trouvant point dans la grandeur, ils cherchent plus de grandeur encore. S'ils n'y peuvent atteindre, ils se croient plus malheureux; s'ils y atteignent, ils ne trouvent point encore le bonheur.

C'est l'orgueil, qui, à force de nous posséder, nous empêche de nous posséder, & qui nous concentrant dans nous-mêmes, y porte toujours la tristesse. Cette tristesse vient de la solitude du cœur, qui se sent toujours fait pour jouir, & qui ne jouit pas; qui se sent toujours fait pour les autres, & qui ne les trouve point.

Ainsi nous aurions goûté des plaisirs que donne la Nature toutes les fois qu'on ne la fuit pas. Nous aurions passé notre vie dans la joie, l'innocence & la paix; nous aurions compté nos années par le renou-

vement des fleurs & des fruits ; nous aurions perdu nos années dans la rapidité d'une vie heureuse. J'aurois vu tous les jours Ardasire, & je lui aurois dit que je l'aimois. La même terre auroit repris son ame & la mienne. Mais tout à coup mon bonheur s'évanouit, & j'éprouvai les revers du monde les plus afflieux.

Le Prince du Pays étoit un Tyran capable de tous les crimes ; mais rien ne le rendoit si odieux que les outrages continuels qu'il faisoit à un sexe sur lequel il n'est pas seulement permis de lever les yeux. Il apprit par une Esclave sortie du Serrail d'Ardasire, qu'elle étoit la plus belle personne de l'Orient. Il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à me l'enlever. Une nuit, une grosse troupe de gens armés entourra ma maison ; & le matin je reçus un ordre du Tyran de lui envoyer Ardasire. Je vis l'impossibilité de la faire sauver. Ma première idée fut de lui aller donner la mort dans le sommeil où elle étoit plongée. Je pris mon épée, je courus, j'entrai dans sa chambre, j'ouvris les rideaux ; je reculai d'horreur, & tous mes sens se glacerent : une nouvelle rage me saisit. Je voulus aller au milieu de ces Satellites, & immoler tout

ce qui se présentoit à moi. Mon esprit s'ouvrit pour un dessein plus suivi, & je me calmai. Je résolus de prendre les habits que j'avois mis, il y avoit quelques mois, de monter, sous le nom d'Ardasire, dans la litiere que le Tyran lui avoit envoyée, de me faire mener à lui. Outre que je ne voyois point d'autre ressource, je sentoís en moi-même du plaisir à faire une action de courage sous les mêmes habits avec lesquels l'aveugle amour avoit auparavant avili mon sexe.

J'exécutai tout de sang-froid. J'ordonnai que l'on cachât à Ardasire le péril que je courois, & que sitôt que je serois parti, on la fît sauver dans un autre pays. Je pris avec moi un esclave dont je connoissois le courage. Je me livrai aux femmes & aux Eunuques que le Tyran avoit envoyés. Je ne restai pas deux jours en chemin; & quand j'arrivai, la nuit étoit déjà avancée: le Tyran donnoit un festin à ses femmes & à ses Courtisans, dans une salle de ses jardins: il étoit dans cette gaieté stupide que donne la débauche, lorsqu'elle a été portée à l'excès; il ordonna que l'on me fît venir. J'entrai dans la salle du festin: il me fit mettre auprès de lui, & je fçus ca-

cher ma fureur & le désordre de mon ame. J'étois comme incertain dans mes souhaits ; je voulois attirer les regards du Tyran , & quand il les tournoit vers moi , je sentoie augmenter ma rage. Il me sembloit que je voyois multiplier ses outrages , & qu'il avoit trouvé mille manieres d'offenser mon amour ; cependant j'étois prêt à jouir de la plus affreuse vengeance. Il s'enflammoit , & je le voyois insensiblement approcher de son malheur. Il sortit de la salle du festin , & me mena dans un appartement plus reculé de ses jardins , suivi d'un seul Eunuque , & de mon esclave. Déjà sa fureur brutale alloit l'éclaircir sur mon sexe » Ce » fer, m'écriai-je , t'apprendra mieux que je » suis un homme : meurs , & qu'on dise » aux Enfers que l'Epoux d'Ardasire a puni tes crimes ». Il tomba à mes pieds , & dans ce moment la porte de l'appartement s'ouvrit ; car sitôt que mon esclave eût entendu ma voix , il avoit tué l'Eunuque qui la gardoit , & s'en étoit saisi. Nous fuîmes ; nous errions dans les jardins ; nous rencontrâmes un homme ; ie le saisis : je te plongerai , lui dis je , ce poignard dans le sein , si tu ne me fais sortir d'ici. C'étoit un Jardinier , qui , tout tremblant de peur , me mena à

une porte qu'il ouvrir ; je la lui fis refermer , & lui ordonnai de me suivre.

Je jettai mes habits & pris un manteau d'Esclave. Nous errâmes dans les bois ; & par un bonheur inespéré , lorsque nous étions accablés de lassitude , nous trouvâmes un Marchand qui faisoit paître ses chameaux : nous l'obligeâmes de nous conduire hors de ce funeste pays.

A mesure que j'évitois tant de dangers , mon cœur devenoit moins tranquille Il falloit revoir Ardasire , & tout me faisoit craindre pour elle. Ses femmes & ses Eunuques lui avoient caché l'horreur de notre situation ; mais ne me voyant plus auprès d'elle, elle me croyoit coupable ; elle s'imaginait que j'avois manqué à tant de sermens que je lui avois faits. Elle ne pouvoit concevoir cette barbarie de l'avoir fait enlever sans lui rien dire. L'Amour croit tout ce qu'il craint. La vie lui devint insupportable ; elle prit du poison ; il ne fit pas son effet violemment. J'arrivai & je la trouvai mourante. Ardasire , lui dis-je , je vous perds ! vous mourez ! cruelle Ardasire ! hélas ! qu'avois-je fait ! Elle versa quelques larmes, Arsace , me dit-elle . il n'y a qu'un moment que la mort me sembloit délicieu-

se, elle me paroît terrible depuis que je vous vois. Je sens que je voudrois revivre pour vous, & que mon ame me quitte malgré elle : conservez mon souvenir, & si j'apprends qu'il vous est cher, comptez que je ne serai point tourmentée chez les Ombres. J'ai du moins cette consolation, mon cher Arface, de mourir dans vos bras. Elle expira.

Elle n'expira point. Le poison qu'elle avoit voulu prendre avoit été changé en une autre liqueur, par le zèle d'un Domestique. Des événemens successifs, & dont l'Auteur rend compte, avoient ensuite porté sur le Trône cette Ardasire qu'un tendre Epoux croyoit dans le tombeau. La Baëtriane, où la scène se passoit, étoit son héritage naturel. Elle avoit été élevée chez les Medes sous le nom d'Ardasire, par des raisons d'Etat; ces raisons ne subsistoient plus, & son rang lui avoit été rendu, pendant qu'Arface pleuroit sa mort. C'étoit à elle-même, à cet objet si cher & si regretté, qu'il venoit d'assurer la possession d'un Trône que le féroce Roi d'Hircanie vouloit lui ravir, pour se venger de ses rigueurs. Quel moment, lorsqu'ils se virent ! lorsque Ardasire trouva l'objet de son amour dans l'objet de sa re-

connoissance! quel moment pour Arsace qui n'avoit été conduit dans cette Cour que par le désespoir, de se trouver engagé par l'Amour & par la gloire, à goûter les douceurs de la vie! quel bonheur d'avoir à jouir des services qu'il a pu rendre, & des sentimens qu'il est sur d'inspirer!

C'est ici que le système de Montesquieu commence à se développer. Arsace Amant heureux & Roi Philosophe, veut que tout son pouvoir serve au bonheur de son Peuple. Qui pouvoit mieux rendre ces vœux, ces dispositions, cette situation, ce regne touchant & sublime, que l'Auteur de l'Esprit des Loix? mais que le Prince ne fasse point oublier l'Amant ni l'Epoux. Les vertus perdroient bien de leur mérite & de leur charme si elles pouvoient nuire aux sentimens les plus tendres: Ardasire, à qui il devoit le bonheur de faire tout le bien dont il étoit capable, étoit plus adorée chaque jour. Il savoit le lui prouver dans les lieux même où il n'étoit pas; & l'Hymen prend tout le caractère de l'Amour dans le tableau que Montesquieu va tracer.

Un événement imprévu demanda la présence d'Arsace dans une Province du Royaume: il quitta Ismenie. Quels tendres adieux! quelles douces larmes! c'étoit

moins un sujet de s'affliger qu'une occasion de s'attendrir. La peine de se quitter se joignit à l'idée de la douceur de se revoir.

Pendant l'absence du Roi, tout fut par ses soins disposé de manière que le tems, le lieu, les personnes, chaque événement offroit à Ismenie (*) des marques de son souvenir. Il étoit éloigné, & ses actions disoient qu'il étoit auprès d'elle. Tout étoit d'intelligence pour lui rappeler Arsace : elle ne trouvoit point Arsace, mais elle trouvoit son Amant.

Arsace écrivoit continuellement à Ismenie. Elle lisoit :

» J'ai vu les superbes Villes qui condui-
» sent à vos frontieres : j'ai vu des Peuples
» innombrables tomber à mes genoux.
» Tout me disoit que je régnois dans la
» Bactriane : mais je ne voyois point celle
» qui m'en avoit fait Roi, & je ne l'étois
» plus ».

Il lui disoit :

» Si le Ciel vouloit m'accorder le breu-
» vage d'immortalité tant cherché dans
» l'Orient, vous boiriez dans la même cou-
» pe, ou je n'en approcherois pas mes lè-

(*) C'étoit le nom qu'elle avoit pris en montant sur le Trône.

» vres : vous seriez immortelle avec moi ,
» ou je mourrois avec vous ».

Il lui disoit :

» J'ai donné votre nom à la Ville que
» j'ai fait bâtir. Ceux qui l'habiteront seront
» mes Sujets les plus heureux ».

Dans une autre Lettre , après ce que l'Amour pouvoit dire de plus tendre sur les charmes de sa personne , il lui disoit :

» Je vous dis ces choses sans même cher-
» cher à vous plaire. Je voudrois calmer
» mes ennuis : je sens que mon ame s'ap-
» païse en vous parlant de vous ».

Enfin elle reçut cette Lettre :

» Je comptois les jours ; je ne compte
» plus que les momens , & ces momens sont
» plus longs que les jours. Belle Reine ,
» mon cœur est moins tranquille à mesure
» que j'approche de vous ».

Arface faisoit mettre sur les murailles de tous ses Palais , son nom avec celui d'Ismenie. On voyoit leurs chiffres par-tout entrelacés. Il étoit défendu de peindre Arface qu'avec Ismenie.

Toutes les actions qui demandoient quelque sévérité , il vouloit paroître les faire seul : il voulut que les Graces fussent faites sous son nom & celui d'Ismenie.

Je vous aime , disoit-il , à cause de votre beauté divine , & de vos graces toujours nouvelles ; je vous aime encore , parce que quand j'ai fait quelque action digne d'un grand Roi , il me semble que je vous plais davantage.

Vous avez voulu que je fusse votre Roi , quand je ne pensois qu'au bonheur d'être votre Epoux ; & ces plaisirs dont je m'enivrois avec vous , vous m'avez appris à les fuir lorsqu'il s'agissoit de ma gloire.

Vous avez accoutumé mon ame à la clémence, & lorsque vous avez demandé des choses qu'il n'étoit pas permis d'accorder , vous m'avez toujours fait respecter ce cœur qui les avoit demandées.

Jamais les Bactriens ne virent des tems si heureux. Arsace & Ismenie disoient qu'ils régnoient sur le meilleur Peuple de l'Univers ; les Bactriens disoient qu'ils vivoient sous les meilleurs de tous les Princes.

Il disoit qu'étant né Sujet il avoit souhaité mille fois de vivre sous un bon Prince , & que ses Sujets faisoient , sans doute , les mêmes vœux que lui.

Il ajoûtoit , qu'ayant le cœur d'Ismenie , il devoit lui offrir tous les cœurs de l'Univers ; il ne pouvoit lui apporter un Trône ,

mais des vertus capables de le remplir.

Il croyoit que son amour devoit passer à la Postérité, & qu'il n'y passeroit jamais mieux qu'avec sa gloire. Il vouloit qu'on écrivît ces paroles sur son tombeau : *Ismenie a eu pour Epoux un Roi chéri des Mortels.*

Arface parloit souvent de l'innocence de son administration ; il disoit qu'il conservoit ses mains pures, parce que le premier crime qu'il commettrait décideroit de toute sa vie, & que là commenceroit la chaîne d'une infinité d'autres.

Je punirois, disoit-il, un homme sur des soupçons : je croirois en rester là ; non : de nouveaux soupçons me viendroient en foule contre les parens & les amis de celui que j'aurois fait mourir. Voilà le germe d'un second crime. Ces actions violentes me feroient penser que je serois haï de mes Sujets : je commencerois à les craindre : ce seroit le sujet de nouvelles exécutions, qui deviendroient, elles-mêmes, le sujet de nouvelles frayeurs.

Que si ma vie étoit une fois marquée de ces sortes de taches, le désespoir d'acquiescer une bonne réputation viendrait me
saisir

faisir, & voyant que je n'effacerois jamais le passé, j'abandonnerois l'avenir.

Arface aimoit si fort à conserver les Loix & les anciennes coutumes des Bactriens, qu'il trembloit toujours au mot de la réformation des abus, parce qu'il avoit souvent remarqué que chacun appelloit loi ce qui étoit conforme à ses vues, & appelloit abus tout ce qui choquoit ses intérêts, & que de corrections en corrections d'abus, au lieu de rectifier les choses, on parvenoit à les anéantir.

Il étoit persuadé que le bien ne devoit couler dans un Etat que par le canal des Loix; que le moyen de faire un bien permanent, c'étoit en faisant le bien, de les suivre; que le moyen de faire un mal permanent, c'étoit en faisant le mal, de les choquer.

Que le devoir des Princes ne consistoit pas moins dans la défense des Loix contre les passions des autres, que contre leurs propres passions.

Que le desir général de rendre les hommes heureux étoit naturel aux Princes; mais que ce desir n'aboutissoit à rien, s'ils ne se procuroient continuellement des connoissances particulieres pour y parvenir.

Décembre 1784.

D

Que par un grand bonheur, le grand art de régner demandoit plus de sens que de génie ; plus de desir d'acquérir des lumières , que de grandes lumières ; plutôt des connoissances pratiques , que des connoissances abstraites ; plutôt un certain discernement pour connoître les hommes , que la capacité de les former.

Qu'on apprenoit à connoître les hommes en se communiquant à eux , comme on apprend toute autre chose ; qu'il est très-incommode , pour les défauts comme pour les vices , de se cacher toujours : que la plupart des hommes ont une enveloppe , mais qu'elle tient & serre si peu , qu'il est très difficile que quelque côté ne vienne à se découvrir.

Arface ne parloit jamais des affaires qu'il pouvoit avoir avec les Etrangers ; mais il aimoit à s'entretenir de celles de l'intérieur de son Royaume , parce que c'étoit le seul moyen de le bien connoître ; & là-dessus il disoit qu'un bon Prince devoit être secret , mais qu'il pouvoit quelquefois l'être trop.

Celui qui croit trouver le bonheur sur le Trône , se trompe , disoit Arface : on n'y a que le bonheur qu'on y a porté , & souvent on y risque ce bonheur même. Si donc les

Dieux , ajoûtoit-il , n'ont pas fait le commandement pour le bonheur de ceux qui commandent , il faut qu'ils l'ayent fait pour le bonheur de ceux qui obéissent.

Arface savoit donner , parce qu'il savoit refuser.

Souvent , disoit-il , quatre Villages ne suffisent par pour faire un don à un grand Seigneur prêt à devenir misérable , ou à un misérable prêt à devenir grand Seigneur. Je puis bien enrichir la pauvreté d'Etat , mais il m'est impossible d'enrichir la pauvreté de luxe.

Arface étoit plus curieux d'entrer dans les chaumieres que dans les Palais de ses Grands. C'est-là , disoit-il , que je trouve mes vrais Conseillers. Là je me ressouviens de ce que mon Palais me fait oublier. Ils me disent leurs besoins. Ce sont les petits malheurs de chacun qui composent le malheur général. Je m'instruis de tous ces malheurs , qui tous ensemble pourroient former le mien.

C'est dans ces chaumieres que je vois ces objets tristes qui font toujours les délices de ceux qui peuvent les faire changer , & qui me font connoître que je puis devenir un plus grand Prince que je ne suis. J'y vois la

joie succéder aux larmes; au lieu que dans mon Palais je ne puis guères voir que les larmes succéder à la joie.

On lui dit, un jour, que dans quelques réjouissances publiques, des Farceurs avoient chanté ses louanges. » Savez vous » bien, dit-il, pourquoi je permets à ces » gens-là de me louer? c'est afin de me faire » mépriser la flatterie, & de la rendre vile » à tous les gens de bien. J'ai un si grand » pouvoir qu'il sera toujours naturel de » chercher à me plaire; j'espère bien que » les Dieux ne permettront point que la flatterie me plaise jamais. Pour vous, mes » amis, dites-moi la vérité; c'est la seule » chose du monde que je desire, parce que » c'est la seule chose du monde qui puisse » me manquer ». &c. &c. &c.



QUATRIEME CLASSE.
ROMANS D'AMOUR.

LES MÉMOIRES
DU CHEVALIER DE T***.

A la Haye , chez GOSSE , 1738 , in-12.

CE petit Roman n'est qu'un mémorial de Famille, écrit assez négligemment, mais avec un ton de vérité & de décence. Les amours n'y peuvent effaroucher la délicatesse ; & le tableau pourroit en être mis sous les yeux des jeunes personnes avec succès. L'Auteur ne promet rien de merveilleux , & ne donne rien que d'ordinaire. Il y a pourtant un charme d'honnêteté qui intéresse d'un bout à l'autre sans le secours des aventures.



Le Chevalier de T***, après avoir éprouvé peu de tendresse de la part de sa

D iij

mere , fut envoyé par son pere à une tante mariée à Paris. Cette tante étoit riche ; mais la fortune de son mari n'étoit fondée que sur de grandes affaires. La Lettre qui lui recommandoit le Chevalier , va peindre le caractère de ce jeune malheureux.

» J'accepte , ma chere sœur , les offres
» que vous me faites pour le Chevalier. Je
» vous l'envoie. Je ne vous recommande
» point sa fortune : je connois la générosité
» de vos sentimens. Ce sont des soins plus
» particuliers que je vous demande. Ensei-
» gnez-lui comment il faut se conduire
» dans ce labyrinthe où il va entrer. Il est
» digne de vos bontés. La vérité , la vertu ,
» la douceur , composent son caractère.
» Avec cela il a des défauts dont je crois
» être la cause. La solidité que j'ai remar-
» quée dans son esprit me l'a fait traiter
» plus comme mon ami que comme mon
» fils. Je lui ai confié tous mes chagrins
» domestiques. Cela lui a nourri l'esprit
» de mélancolie. Il est porté à la réflexion :
» il pense avec délicatesse ; & sur la moin-
» dre chose qui choque cette délicatesse ,
» il prend un air sombre qui le feroit pas-
» ser pour un être d'humeur sauvage. Fai-
» tes-lui connoître , ma chere sœur , l'in-

» indulgence avec laquelle il faut vivre avec
» les hommes sans qu'il en coûte à la
» vertu. . . . Vous trouverez en lui le por-
» trait de ce frere que nous avons perdu. Il
» est un peu plus brun ; mais ce sont les
» mêmes traits ; c'est cette physionomie
» tendre , où s'exprimoit , avec tant de
» grace , une vive reconnoissance pour les
» moindres services. . . . &c. »

Le Chevalier ne se sépara point d'un si bon pere , sans douleur , & sans craindre que son absence ne le conduisît à se livrer à des chagrins qu'il avoit coutume de soulager. Il en reçut , une fois encore , des avis aussi tendres que sérieux , sur la conduite qu'il auroit à tenir à l'égard de sa tante , & d'une fille qu'elle avoit , dont tout le monde parloit avec éloge , qui étoit du même âge que lui ; & qu'il faut maintenant faire aimer , c'est-à-dire faire connoître.

Madame de C* * d'abord étoit une femme de quarante ans , d'une beauté régulière , d'un air à imposer le respect. Elle haïssoit toute dissimulation , parce qu'elle aimoit sincèrement la vertu : elle avoit l'esprit juste , solide , ferme sans entêtement ; sachant ce qu'il falloit excuser dans les autres sans trop de complaisance , & blâmer

sans paroître misantrope : aimable & utile amie : n'ayant jamais manqué les occasions essentielles de montrer à ceux qu'elle jugeoit dignes de son estime , la façon dont elle pensoit.

Les larmes lui vinrent aux yeux en embrassant le Chevalier : elle ne tarda guères à lui présenter sa fille.

Celle-ci répondit aux premiers complimens avec une grace qu'il est impossible d'exprimer. Elle n'étoit pas si grande que sa mere. Quoiqu'elle eût l'air bien noble , elle ne l'avoit pas aussi imposant. Ce n'étoit point une beauté régulière ; mais une physionomie charmante. Mademoiselle de C * étoit brune , avec des yeux du plus beau bleu qu'on puisse voir , & d'une douceur qui enchantoit. Ils annonçoient les qualités de son ame , & la tranquillité de son cœur. Toute sa physionomie n'étoit que graces , esprit & bonté. Les choses qui partoient chez elle du premier mouvement , avoient la même justesse que celles qui venoient de la réflexion. Elle parloit peu ; mais ses moindres paroles annonçoient la solidité de son jugement & la délicatesse de son ame. Elle pensoit bien de tout le monde parce qu'elle jugeoit des autres par elle-même. Et cepen-

dant qu'il fut dangereux pour le Chevalier de vivre si près d'elle, de prendre les mêmes leçons avec elle, de la voir & de l'entendre toujours !

Durant quelque temps Madame de C** , en ne lui parlant que de son pere , modérait , sans le savoir , un cœur déjà trop sensible. Le Chevalier ne pensoit point à ce respectable pere sans se rappeler ses avis , & sans se promettre de ne point manquer à la reconnoissance. Il instruisoit sa tante qui lui disoit toujours de son frere : — Je crains qu'il ne se laisse accabler. Il est plus difficile de soutenir avec fermeté & égalité d'ame de petites peines journalieres que de grands malheurs. Les grands malheurs raniment la vertu : les chagrins la minent. — Le Chevalier se reconnut bientôt dans un état à se faire à lui-même une cruelle application de cette maxime.

Ses résolutions s'affoiblissoient. Il alloit tous les matins dans l'appartement de Mademoiselle de C** , pour y prendre les leçons des Maîtres. Il en sortoit toujours plus amoureux : il admiroit toutes les actions de cette aimable fille. Elle ne disoit pas une parole qui ne peignît un caractère adorable & qui ne fût pour lui une

source de plaisirs : il trouvoit son amour justifié par tant de mérite. Il ne croyoit pas que son pere lui eût défendu d'aimer. Les conseils ne peuvent aller qu'à l'esprit : il ne s'en souvenoit plus que pour s'empêcher seulement de découvrir ses sentimens , & se régler de maniere qu'aucune de ses actions ne blessât la reconnoissance qu'il devoit à Madame de C**.

Il étoit dans son heureux naturel de se reprocher cette aimable honte comme une sorte de dissimulation. Il avoit encore besoin des leçons de sa tante , à cet égard. Elles lui furent données indirectement , & à l'occasion du Marquis de T** son frere aîné qui étoit Colonel du Régiment de R...

Les manieres du Marquis étoient faites pour plaire à un jeune homme. Un air de gaieté & de franchise prévenoit en sa faveur. Il étoit grand , maigre , portant la tête haute , avoit de beaux traits & la physionomie vive. Il arriva un jour avec l'air d'un homme qui avoit entièrement oublié sa toilette ; ce qui ne lui étoit pas ordinaire : Madame de C** lui fit observer qu'il ne paroîtroit pas ainsi devant une certaine Dame de B..

— Ah! lui dit le Marquis, si vous saviez ce

qui m'est arrivé depuis vingt-quatre heures, vous ne vous étonneriez plus de me voir si délabré. Je vous quitterai hier pour aller à un souper ; Madame de B. en étoit : belle, comme un ange. Cet air de nonchalance que vous lui connoissez, cette physionomie tendre qui depuis huit jours m'a inspiré la passion la plus vive, me l'augmenteront encore. Je ne m'occupai qu'à l'admirer. En lui donnant la main : — Je vous adore, lui dis-je. — Vous n'êtes pas capable d'aimer, Marquis, me répondit elle ; vous êtes trop dissipé. — Je lui demandai quelle preuve elle vouloit de mon amour. — Bon - soir, dit-elle, en me serrant la main. — Je me jetai dans mon carrosse, très-chagrin. Tant qu'elle aura cette opinion de moi, me dis-je, elle ne répondra pas à mes sentimens. Plein de dépit, je pris la résolution d'aller de bon matin chez elle, & de me tuer à ses pieds.

J'ai entendu sonner dix heures. J'ai été chez Madame de B... J'ai monté dans son appartement : il n'y avoit personne. En m'approchant de son cabinet, j'ai entendu faire un grand éclat de rire. Ce contraste avec l'état où j'étois m'a fait revenir à moi-même. Une jeune personne est sortie du

cabinet , & m'a dit que Madame de B... s'habilloit ; & qu'elle alloit me faire compagnie en attendant qu'elle vînt. Admirez quels sont les caprices du cœur !

Je suis devenu amoureux de cette jeune personne. C'est la première fois que je l'ai vue. Je suis resté un quart d'heure avec elle. Elle a une conversation gaie , un esprit vif : je n'ai jamais rien vu de si joli. Quand Madame de B... est sortie de son cabinet , elle m'a paru insipide , & d'un froid qui m'a glacé. Enfin , ma chère tante, je suis sorti de cette maison avec autant d'amour que j'en avois en y entrant : je n'ai fait que changer d'objet. L'amour me rendra toujours malheureux.

Le Marquis fit entendre un soupir auquel Madame de C** répondit qu'il avoit de très-grandes obligations à l'amour puisqu'il l'avoit empêché de se tuer. Tant que le Marquis avoit parlé , elle avoit eu les yeux sur le Chevalier qui écoutoit avec une attention , & un étonnement dont elle s'appercut.

— Y a-t'il long-tems, dit-elle encore au Marquis , que vous n'avez vu la Duchesse de ... — Très-long-tems en vérité Elle est si sérieuse , que quand je la vois un

moment , elle me rend triste pour vingt-quatre heures. — Le Chevalier dit à son frere , qu'il avoit entendu parler de cette Dame comme d'une femme d'un grand mérite. — Cela est vrai. Mais j'avouerais que ce qu'on dit d'elle m'a ôté tout le plaisir que j'aurois pû avoir à lui faire ma cour. Elle passe pour être d'une vertu vraiment effrayante. Je n'aime que la société des femmes avec qui je puis espérer. Toutes les autres , excepté vous , Mesdames, m'ennuyent horriblement. Je ne fais de quoi les entretenir. Vous trouvez que c'est un défaut ! j'en conviens : mais cela est plus fort que moi. Je ne cache point ma façon de penser. Je ne suis ni fourbe , ni hypocrite : on me connoît sur ce pied-là.

Toutes les fois que le Marquis adressoit la parole à Mademoiselle de C * * elle faisoit connoître par ses réponses combien peu elle approuvoit sa façon de penser ; & Madame de C * * ayant demandé comment s'appelloit la si jolie Dame du matin : — Je n'ai pensé qu'à l'aimer , répondit le Marquis ; & je vais dans le moment savoir comment elle s'appelle.

Quand il fut parti , Madame de C * * demanda au Chevalier s'il trouvoit son

frere de son goût. — Il a , Madame , lui répondit-il , une façon de penser qui m'a paru singuliere. Je lui trouve de l'esprit & une sincérité sur ses défauts qui est estimable. Cela montre un cœur franc.

— Prenez garde à ce que vous dites , Chevalier , lui répliqua Madame de C * *. N'estimez pas si promptement. Les jeunes gens d'à présent se font un mérite d'avouer leurs défauts. Rien n'est si dangereux : il n'y a que la honte qui puisse corriger. Quand on fait cet aveu si facilement , on ne rougit pas. Cette franchise fait effectivement connoître un homme tel qu'il est , mais aussi , tel qu'il sera toujours. Celui qui ne cherche point à avancer dans le chemin de la vertu , est bien près d'y reculer.

Le tendre Amant sentit la justesse de ce discours , & tous les jours il en entendoit dans le même goût. Mais à la fin le cœur n'entend que les conseils qu'il se donne à lui même. Un grain de jalousie détruisit tout l'effet des belles résolutions du Chevalier.

Dans le nombre des amis de la maison de Madame de C * * , le Marquis de P. . . étoit celui qui avoit obtenu la préféren-

ce , avec justice. C'étoit un homme de soixante ans , fort laid , d'une physionomie sévère , mais d'un esprit supérieur. On en connoissoit la justesse par la façon claire & précise dont il s'exprimoit. On parloit de lui comme d'un homme d'une vertu éprouvée , & il méritoit en effet toute sa réputation.

Le Marquis de P... avoit essuyé tous les malheurs ; & sa vertu avoit brillé dans tout ce qui lui étoit arrivé. Persécuté dans le service , il avoit fait remarquer sa discrétion à l'égard des procédés injustes , souvent , cruels , de ses ennemis. Persécuté par la Cour , jusqu'à voir sa fortune de quatre-vingt mille livres de rente , réduite à deux mille écus par an , jusqu'à se voir passer sur le corps tous ses cadets de service ; il fit éclater le même zèle , & se signala par les mêmes actions , la même générosité ; il étoit prompt à obliger , ami chaud & délicat à l'égard de ses persécuteurs , jusqu'à leur rendre les plus grands services. Avec tant de douceur & de longanimité , il avoit enfin désarmé ses persécuteurs , & il jouissoit alors d'une immense fortune , avec la réputation du plus honnête homme du monde. Ces deux points chagri-

noient extrêmement le Chevalier de T** qui le voyoit un peu trop assidu près de l'aimable fille de sa tante.

Cette tante, si bonne & si juste, le désoloit encore par des éloges continuels qu'elle faisoit du Marquis. — On connoît, disoit-elle, bien plus sûrement la vertu des hommes par la manière dont ils en agissent avec leurs ennemis, que par ce qu'ils font pour leurs amis. Il n'y a rien que de naturel à faire du bien à ce qu'on aime. La vertu seule peut obliger à en faire à ce qu'on hait. La nature nous porte à la vengeance; & ce n'est que par la sagesse qu'on peut réduire en soi des mouvemens injustes & violens. —

A l'abri de cette estime, le Marquis de P. . venoit souvent dans l'appartement de Mademoiselle de C** ; il avoit un art unique de faire tomber la conversation sur l'amour, & de placer d'excellens avis à la jeune personne.

— Vous êtes, lui disoit-il, plus digne d'être aimée qu'aucune femme qui soit au monde. Mais s'il y a des hommes capables de connoître votre mérite, il n'y en a point qui soit digne de toucher votre cœur. Défiez-vous de tout notre sexe. Le

plus honnête . homme sur le chapitre de l'amour , est toujours dangereux pour les femmes . Je passe dans le public pour n'avoir rien à me reprocher : cependant à l'égard des femmes , quels torts n'ai-je pas eus ? que de sermens , quoique faits avec sincérité , n'ai-je pas trahis ! Nous sommes naturellement inconstans : tel amour , telle estime que nous ayons pour une femme , dès que nous sommes sûrs d'en être aimés , elle devient la victime de notre légèreté. Notre honneur , qui n'est point attaqué dans la conduite que nous tenons avec elles , nous laisse nous abandonner au dérèglement de notre cœur. Nous sommes ingrats , parjures , sans imaginer que cela offense la probité. Voilà notre portrait , Mademoiselle ; jugez quel malheur c'est pour une femme honnête que de se livrer à nous. —

Mademoiselle de C** goûtoit les discours du Marquis : le Chevalier s'en appercevoit ; lui disoit , dès que le sévère homme étoit parti : — Ne vous laissez point empoisonner le cœur , Mademoiselle. Je conviens qu'il y a peut-être des hommes du caractère qu'a dépeint le Marquis ; mais il y a peut-être aussi des femmes qui nous

donnent l'exemple de la légèreté. Soyez persuadée que celui qui peut vous aimer , ne peut jamais changer. Votre mérite vous en est un trop bon garant. — Et à cela , Mademoiselle répondoit avec un sourire plein de graces : — J'aime mieux m'en fier au Marquis qu'à vous , Chevalier —

Cette indifférence de Mademoiselle de C * * , & les efforts que le Chevalier faisoit pour lui cacher sa passion , le livrerent à une profonde mélancolie. Madame de C * * devoit partir pour la campagne avec sa fille. Il est destiné à faire compagnie à Monsieur de C * * durant tout ce voyage. Quelles allarmes ! combien d'occasions à craindre que d'autres , que ce Marquis lui même , ne découvrent à cette charmante cousine l'impression qu'elle fait sur tous les cœurs !

Un jour il y avoit beaucoup de monde à dîner ; Mademoiselle de C * * étoit fort parée , & conservoit un air de modestie qui enchantoit. On la loua beaucoup. La manière dont elle recevoit les louanges en méritoit encore de nouvelles. Elle dit les plus jolies choses , & pleines de justesse & de sentiment. Quand on l'applaudissoit , elle cherchoit les yeux de sa mère

pour connoître si elle avoit mérité d'être applaudie.

On vint avertir que le Maître à Danser attendoit: Madame de C * * fit signe d'aller prendre la leçon. Lorsqu'elle fut finie, Mademoiselle de C * * demanda au Chevalier ce qu'il pensoit d'une Dame de la compagnie ? — Celui-ci répondit qu'il la trouvoit bien aimable , mais qu'il en avoit entendu bien mal parler. — Ses charmes sans doute lui font des ennemis , dit Mademoiselle de C * *. Je suis persuadée qu'elle ne mérite pas le mal qu'on dit d'elle. Le Public s' imagine qu'un homme ne peut avoir de l'attachement pour une femme , qu'il n'y ait entre eux un commerce criminel. Cela fait bien voir la corruption du siècle.

— Ah ! Mademoiselle , vous pensez d'une maniere digne de vous. Mais si toutes les femmes vous ressembloient , quelque belles qu'elles fussent, elles ne donneroient point lieu au public d'attaquer leur réputation. — Au reste , reprit - elle , tous les hommes adorent ces femmes dont on parle un peu ; & vous penserez comme eux dans la suite. — Non , Mademoiselle, non , bien sûrement. Je pense-

rai toute ma vie comme je fais à présent. L'impression que m'ont fait le mérite , la grace , la beauté d'une jeune personne que j'ai vue tout en arrivant ici , ne s'effacera jamais. Que je serois heureux si je pouvois à ses pieds lui dire que je l'aime ! Hélas ! Mademoiselle , tout s'y oppose.

L'air , les regards , la vivacité du Chevalier détruisoient alors toute équivoque. — Allons retrouver la compagnie , lui dit Mademoiselle de C** . Il y a trop long-tems que nous sommes ici.

Voilà donc le fruit des conseils du meilleur des Peres ! Voilà le Chevalier qui vient de se rendre indigne des bontés de Madame de C** , qui a trahi sa confiance , qui manque à la reconnoissance , & qui ne se croit plus digne de vivre. Il demeura long-tems renfermé , & ne se rendit qu'en tremblant à l'appartement de Madame de C** . Il imaginoit qu'elle savoit ce qui lui étoit arrivé. Il vit dans les yeux de sa cousine la tranquillité qu'elle avoit toujours eue. Elle lui parla comme à l'ordinaire ; ce qui , au lieu de diminuer son embarras , l'augmenta. Il avoit fait , pensoit-il , un crime inutile : l'indifférence

qu'elle avoit pour lui faisoit qu'elle ne s'étoit point apperçue qu'il lui avoit parlé d'elle même. Le soir il l'attendit pour lui donner la main , comme à l'ordinaire usqu'à son appartement. Mais , sans lui donner occasion de croire qu'elle l'évitoit , elle trouva le moyen de le priver de ce plaisir. Le lendemain c'étoit le jour du départ ; avec quelle rapidité il vit fuir le carrosse ? & qu'il sentit bien dans ce moment le prix de la présence de ce qu'on aime , sans croire même en être aimé !

Monsieur de C * * étoit un homme généralement estimé. On ne lui donnoit de défaut que celui d'avoir trop bonne opinion des gens au-dessus de lui , & de faire trop de cas des titres ; ce qui augmentoit sa bonne volonté pour le Chevalier. Il lui fit beaucoup d'amitié pendant le tems où ils se trouverent vis-à-vis l'un de l'autre ; lui raconta ce qu'il avoit fait pour parvenir à sa fortune ; lui parla de sa fille dont il vouloit le bonheur , & sur quoi il s'en rapportoit à Madame de C * * qui avoit une tendresse qui la rendoit très-difficile sur le choix d'un gendre.

Quand Monsieur de C * * n'étoit pas chez lui , le Chevalier se rendoit à l'ap-

partement de Madame de C * * pour contempler le portrait en grand, de son aimable fille. Il s'asseyoit vis-à-vis, & passoit une partie de la journée dans une satisfaction connue des seuls Amans. Il s'étoit perfectionné dans la peinture ; & comment résister à l'envie de copier ce portrait charmant ? Le plus habile peintre n'auroit pas désavoué le Tableau qu'en fit le Chevalier. Le retour de l'original n'empêcha point qu'il ne le prît sans cesse, ne le retouchât sans cesse, amoureux, comme un autre Pigmalion, de son propre ouvrage.

Un jour qu'après avoir donné quelques touches, il se laissoit aller au plaisir de le regarder, une main le lui déroba. Il se retourna en s'élançant avec vivacité. Quel fut son étonnement ! c'étoit Madame de C * * qui l'ayant vu fort attentif s'étoit fait un plaisir de le surprendre à son ouvrage. Il se jetta à ses pieds. — Est-ce une si grande faute, lui dit-il ? on n'est pas maître de ses sentimens. — Madame de C * * lui demanda d'un air pénétré si c'étoit-là le retour dont il payoit l'amitié qu'on avoit pour lui. Il demeuroit à genoux, dans une confusion inexprimable. — Ma

filles , lui dit-elle , fait-elle vos sentimens ? — Non, Madame , non : je mourrois plutôt que de manquer à vos bontés. — Ce mensonge fit qu'elle eut pitié de l'état où elle le voyoit. — Mais comment avez-vous pu faire ce portrait sans le consentement de ma fille ? — Il fallut révéler l'adresse & la surprise de l'Amour. — Chevalier , suivez exactement ce que je vais vous dire. Je vous défends d'entrer dans l'appartement de ma fille. Vos Maîtres vous donneront vos leçons devant moi. Je parlerai à Monsieur de C** , & selon ce qu'il me répondra , je verrai ce que je peux faire pour vous.

Dans ce passage à une joie si subite , le Chevalier embrassoit les genoux de sa tante. Il ne put exprimer que par les larmes qui lui échapperent toute sa tendresse & sa reconnoissance Madame de C** en fut touchée Elle avoit les yeux mouillés : elle l'embrassa sans lui rien dire , & sortit en emportant le cher Tableau.

Mais voici bien d'autres peines : & d'abord n'en étoit-ce pas assez que de ne plus voir Mademoiselle de C** qu'en présence de sa mere ? que de ne plus oser la re-

garder ? que de ne voir aucun effet de la promesse si touchante ? Le Chevalier parut changé au bout de quinze jours , comme s'il avoit essuyé une grande maladie. Madame de C* * lui laissoit , à la vérité , assez lire dans ses yeux qu'elle étoit sensible à son état , qu'elle étoit contente de sa docilité. Mais son aimable fille vivoit avec lui comme à l'ordinaire , ce qui le désespéroit : & il lui trouvoit bien de la dureté de ne pas s'appercevoir seulement qu'il étoit changé.

Ensuite voici le coup le plus funeste. Monsieur de C* * fut obligé d'aller à Versailles. Madame de C* * qui alloit souper en ville ce jour-là , dit au Chevalier de ne point se coucher qu'elle ne fût revenue. Il attendit avec autant d'impatience que d'inquiétude. Un criminel qu'on va condamner n'est pas plus troublé qu'il le fut lorsque Madame de C* * l'eût fait appeller.

— Ne craignez point, lui dit elle en souriant. La maniere dont vous vous êtes conduit , & mon amitié pour vous , m'ont fait parler à Monsieur de C* *. Il m'a répondu ce matin , qu'il laissoit le sort de ma

ma fille à ma disposition : qu'il vous connoissoit des sentimens , & vous croyoit capable de la rendre heureuse. Vous serez, mon fils , Chevalier , quand Monsieur de C* * sera revenu de Versailles ; il parlera au Marquis de P* * pour le prier de demander l'agrément d'un Régiment dont le Colonel vient de mourir. Il veut vous en faire présent. — Oh ! Madame , s'écria le Chevalier ; n'avez-vous point remarqué la dureté qu'elle a pour moi ? Elle n'a pas daigné s'appercevoir de ma tristesse. Je ne serai point heureux , si je ne la dois qu'à sa soumission à vos volontés. — Je me charge de vous informer de ses sentimens. Retirez vous, mon fils. Il est tard. Venez m'embrasser demain.

Le lendemain , dès cinq heures, un domestique entre d'un air troublé dans la chambre du Chevalier. Levez-vous en diligence. Monsieur. Madame vous prie de descendre. — O Ciel ! qu'est-il donc arrivé ? — Je n'en fais rien. Un homme vient d'apporter une lettre de Versailles.

Le Chevalier descendit avec précipitation ; il trouva sa tante levée , rêvant , appuyée sur une table , où il y avoit une lettre ouverte. Elle lui donna cette lettre ,

Décembre 1784.

E

sans parler. Le Chevalier lui vit un air triste , quoique ferme , qui le fit trembler.

Monsieur de C . . s'étoit engagé pour un coquin qui venoit de s'enfuir avec le bien d'un grand nombre de familles. On avoit saisi tous ses papiers. On avertissoit que Monsieur de C . . alloit être arrêté ; que le Roi vouloit qu'on agît à la rigueur ; & qu'il ne falloit point perdre de tems pour sauver ce qu'il seroit possible.

Un coup de foudre auroit été moins terrible pour le Chevalier , que l'état où il voyoit Madame de C * *. — Que faut-il faire , lui dit-il ? Je n'ai que ma vie à vous offrir. — Ah ! ma pauvre fille , dit-elle , en laissant couler quelques larmes ; je croyois te rendre bien heureuse. Il faut , Chevalier , porter ce petit coffre chez le Marquis de P * *. C'est ce que j'ai pu sauver. Priez-le de partir pour Versailles. Vous irez ensuite recevoir deux payemens de dix mille écus chacun qui devoient être faits hier , & vous les porterez , aussi , chez le Marquis.

Le Chevalier partit comme l'éclair. Il informa Monsieur de P * *. qui ne répon-

dit que ces mots en soupirant : — O ! Ciel, quel coup pour sa fille ! — Il fit mettre les chevaux à sa chaise. Le Chevalier fit le reste de sa commission.

Cependant Mademoiselle de C * * aux genoux de sa mere , lui baisoit les mains , les arrosoit de ses larmes , & essayoit de la consoler. Le Chevalier , à son retour , la trouva dans cette situation. Il fut accablé de la voir si résignée , si tendre & si belle. A peine put-il assez prendre sur lui , pour dire à Madame de C * * ce qu'il avoit fait.

Le Marquis revint de Versailles. Il entra l'air fort triste. Parla bas & désira de n'avoir point de témoin. Le Chevalier se retira. Au bout de quelque tems il aperçut Mademoiselle de C * * qui entroit dans son appartement. Il la suivit : elle pleuroit , & ses larmes redoublèrent quand elle le vit. — Laisse-moi , lui dit - elle. Les affaires de mon pere sont toujours désespérées. Ne me demandez rien. Retirez-vous. Il ne faut plus vous intéresser à ce qui me regarde , Chevalier ; vous seriez très-malheureux. —

Il fut impossible au Chevalier de trouver un mot pour lui répondre. Il demeura

dans la plus profonde douleur. On vint lui dire enfin que Madame de C * * le demandoit. Elle étoit seule , toujours triste. Elle l'embrassa.

Qu'ai-je à vous apprendre , mon cher enfant , lui dit-elle ! que les espérances dont j'avois flatté votre passion vont vous coûter de peines ! il faut y renoncer. Le Marquis a cru me consoler en me demandant ma fille. Dans l'état où elle se trouve je n'ai pu la refuser. —

A ce mot le Chevalier tomba dans un fauteuil , & perdit connoissance. On eut toutes les peines du monde à le faire revenir. Madame de C * * voulut modérer sa douleur en lui laissant voir toute la sienne, en lui représentant la nécessité de se conduire toujours avec la même discrétion.

— Voilà , lui dit-elle , une occasion de faire connoître votre courage , & même la perfection de votre tendresse. Vous ne devez votre malheur qu'à la fortune. Ma fille se trouve sans bien. Le Marquis est riche. Cette alliance augmentera les protections de Monsieur de C * *. La générosité de vos sentimens vous fera trouver de la douceur à sacrifier votre passion au bonheur de la famille. —

En parlant elle remarqua sur le visage du Chevalier une altération qui peignoit le trouble de son ame. Elle l'embrassa le plus affectueusement , comme pour diminuer son désespoir par les marques les plus touchantes de la même tendresse & de la même douleur ; ce qui servit à déterminer le Chevalier à partir pour une terre près d'Avignon , où il falloit avec diligence prévenir des créanciers ardents à la faire saisir.

Quelle consolation est plus douce que de rendre service à sa Maîtresse ! quand on l'a perdue ? Le Chevalier pleuroit sans parler. Madame de C* * le regardoit avec des yeux pleins de larmes. Elle le serra dans ses bras. — Epargnez , lui dit-elle , épargnez à ma fille la douleur de voir quelle est la vôtre. — Sa prudence l'abandonna sans doute , elle en dit trop. Le Chevalier l'entendit avec un sentiment cruel qui tarit les larmes dans ses yeux. Il courut s'enfermer , se rappeler dans une sorte de fureur tout ce que le Marquis de P... disoit à Mademoiselle de C* * contre l'Amour ; tout l'art avec lequel il dissimuloit sa passion , tout le malheur d'être inutilement aimé de sa Maîtresse ;

d'être trahi par cet homme adroit ; » qu'il se peignoit bien , s'écria-t-il , en disant » qu'il ne falloit point se fier aux hommes ! »

Le Marquis eut la cruauté de mener lui même le Chevalier à Mademoiselle de C * * , pour lui faire ses adieux , & de le laisser seul avec elle. Alors cette innocente fille voulut se retirer dans un cabinet. Le Chevalier se jeta à ses pieds. — Ah ! Mademoiselle , quand je vous vois pour la dernière fois . . . quand il ne me reste que ce moment pour vous jurer que jusqu'au dernier soupir . . . —.

Heureusement que Madame de C * * , qui avoit vu revenir le Marquis, vint interrompre cette scène , à peine commencée , & donner à sa fille , qui pour lors se renferma , la liberté de répandre des larmes.

Il semble qu'en pareil cas un grand motif de consolation seroit de se sçavoir aimé ; & en pareil cas , c'est cependant l'indifférence de ce qu'il aime que désire un Amant. Le Chevalier perdoit toute modération : il s'emporta jusqu'à de rendre reproches contre sa bienfaitrice qui n'eut pas le courage de lui en témoigner

son ressentiment, & qui se mit à le consoler elle-même.

Enfin, tout étoit de concert contre ces deux aimables enfans. Valets & chevaux firent une diligence incroyable. Voilà le Chevalier de T... à cent cinquante lieues de sa Maîtresse, & sa Maîtresse mariée au vieux Marquis de P... une quinzaine de jours après.

Ce Roman n'a point dû avoir de succès. Il a trop peu de mouvement ; point d'intrigue , rien que de commun. Et cependant il semble qu'en faisant mieux sur ce modèle , on parviendrait à rendre les Romans , le Catéchisme des jeunes personnes. La vérité, l'honnêteté de ces mœurs qu'on vient de représenter valent peut-être mieux que les belles passions développées avec une énergie qui séduit trop les jeunes cœurs , & fait souvent leur destinée. Dans l'ordre des choses, l'exemple de la résignation est le plus sage, le plus salutaire.

Nous ne pouvons terminer cet extrait sans rapporter l'épisode du Comte de La***, qui occupe autant de place que les aventures du Chevalier de T***. Celui-ci retiré dans cette terre où il s'étoit rendu , & où il se voyoit exilé , se retiroit tous les jours davantage , & ne paroissoit

plus vivre qu'avec les animaux d'une forêt voisine. Il y rencontra un homme âgé de quarante ans, environ, d'une physionomie douce, noble & touchante, qu'il reconnut bientôt pour être un certain Seigneur dont il avoit entendu parler, comme d'un homme particulier qui fuyoit le monde; & passoit son tems à lire. On devine que le Chevalier lui demande le récit de sa vie; qu'il cède: & voici ce qu'il raconte.

*Aventures du Comte de La***.*

Je suis fils du Comte de La*** qui épousa une parente du Marquis de Go... Je naquis le premier: j'eus ensuite une sœur, & nous fûmes les seuls fruits de ce mariage.

Mon pere, qui m'aimoit beaucoup, ne voulut point que j'étudiaffe à Paris. Il me fit élever à Avignon; je venois tous les mois passer trois jours chez lui. Il étudioit mon caractère; les dégoûts qu'il avoit eus à la Cour, l'avoient rendu grand Misanthrope. La Misanthropie ne naît que du sentiment offensé.

Je le perdis. Ma mere le regretta sincèrement: ces sortes d'hommes ne sont pas

haïssables pour les cœurs bien faits. J'allai à Rouen chercher une sœur qui étoit dans un couvent dont ma tante étoit Abbessé.

Je fis demander ma sœur sans dire qui j'étois , pour voir si les sentimens de la nature ne me feroient pas reconnoître d'elle. Un instant après je vis entrer une jeune personne. Je me sentis animé en la regardant. Il y avoit dans le parloir un homme de livrée qui lui donna une lettre. Elle la lut & dit d'assurer son pere , qu'elle le prioit de l'envoyer chercher pour faire des complimens à sa Mere , sur la joie qu'elle apportoit à la famille. Arrive une autre jeune personne qu'elle embrassa. Celle-ci lut aussi la lettre & la rendit d'un air fort triste.

Est-ce vous , Monsieur , me dit cette dernière, qui demandez Mademoiselle de La** ? Oui, Mademoiselle, lui répondis-je. Je reconnus que c'étoit ma sœur.

Nous nous fîmes beaucoup d'amitié. Je lui trouvai de l'esprit & du jugement ; je ne pus me résoudre à la quitter sans lui demander qui étoit la Demoiselle qui sortoit du parloir comme elle y entroit.

C'est Mademoiselle de Go ... me dit-elle , ma Compagne & ma meilleure

Amie.— Je lui trouve , lui dis je , une physionomie charmante.— Ah ! mon frere , si vous la connoissiez , vous l'adoreriez. C'est la plus aimable fille du monde. Il vient de lui arriver un malheur qu'elle soutient avec une fermeté qui enchante.—

Je demandai ce que c'étoit ; je dis que j'avois ordre de voir le Marquis de Go. . . . dont nous étions alliés & que je désirois d'avoir des instructions.

—Mademoiselle de Go. . . . me répondit ma sœur , est fille du premier lit. Monsieur de Go. . . . n'ayant qu'elle , après la mort de la mere , voulut avoir un garçon. Il épousa une très-jeune femme. Il a été dix ans sans en avoir d'enfant. On parloit de marier Mademoiselle de Go. . . . lorsque sa mere déclara qu'elle étoit grosse. Elle est accouchée hier d'un garçon. Voilà le sujet de la Lettre que vous lui avez vu lire, & qui ruine toutes ses espérances. Madame de Go. . . . gouverne l'esprit de son mari ; n'aime point sa belle-fille ; a fait entendre que , si elle avoit un fils , il falloit l'engager à se faire Religieuse ; & mon Amie reçoit tout cela avec une douceur charmante.

—Comment , dis-je à ma sœur , peut on ne pas aimer un caractère si aimable ? —

Madame de Go. . . . me dit elle , est , à ce qu'on dit , une fort jolie femme mariée jeune ; & , pour se consoler d'avoir un mari vieux , elle a donné dans tous les plaisirs. Elle en a contracté une humeur impérieuse qui ne fait qu'augmenter par les complaisances de son mari. — Je quitterai ma sœur en l'assurant que le sort de Mademoiselle de Go. . . . me touchoit infiniment.

Je n'eus pas de peine à me lier le lendemain avec le Marquis de Go. . . . Je le trouvai dans une joie folle. Il me parut un bon & honnête homme , très-peu difficile à gouverner par une femme aimable. Quelques jours après , comme on alloit se mettre à table , on annonça le Président S* * *. Je vais en faire le portrait.

C'étoit un homme de trente ans , beau , bien fait , mais d'un air suffisant. Il avoit de l'esprit , parloit bien , & affectoit encore plus de faire le beau parleur. Le Marquis le reçut comme un homme avec qui il vivoit familièrement. Le Président demanda des nouvelles de Madame de Go. . . . Il avoit voulu entrer chez elle : mais elle dormoit encore — On lui répondit qu'on devoit aller à l'Abbaye , qu'on vouloit me faire connoître Mademoiselle

de Go... ; & il en parla pendant tout le repas avec tant d'emphasis , qu'il me choquoit. Nous nous rendîmes tous trois à l'Abbaye. Le Marquis fit de grandes politesses à ma sœur ; lui dit qu'il espéroit l'avoir quelques jours chez lui ; me présenta à sa fille ; fit l'éloge de ma famille. Le Président l'interrompit, fit de longs complimens. Je l'avois trouvé grand parleur ; mais qu'il me soulagea dans ce moment ! J'étois dans un tel trouble que je ne savois comment répondre aux politesses que me faisoit Mademoiselle de Go....

Nous nous assîmes. Le Marquis, ce vieillard enyvré de sa joie , la raconta sans ménagement pour sa fille , & au point de m'impatienter. L'air doux & tranquille de Mademoiselle de Go.... me pénétroit. J'admirois la force d'esprit de cette aimable fille ; je sortis de cette visite avec un chagrin que je ne puis vous exprimer.

Dès le lendemain au matin je retournai à l'Abbaye. Le Marquis m'avoit assuré qu'en allant voir ma sœur je lui ferois beaucoup de plaisir de voir aussi sa fille. Je questionnai ma sœur pour savoir si son aimable compagne lui avoit parlé de moi. Elle me regarda en riant , me dit que j'étois venu trop matin pour la voir ; & s'apper-

cevant que je rougissois , elle me passa la main au travers de la grille.— Avouez , mon frere , dit-elle , que vous la trouvez charmante. . . . J'ai des vues pour vous , & je ferai tout ce qui sera possible ; mais montrez-moi de la confiance. —

Elle n'eut pas de peine à me faire parler.—Je ne me connois plus , lui dis-je , depuis que je l'ai vue.— Il y parut hier , me dit-elle ; vous fûtes d'un silence qui me chagrinoit. Je vous avois vanté dans le Couvent comme un homme qui avoit de l'esprit. Je souhaite que mon Amie ait trouvé ce silence éloquent.

— Ma sœur parla beaucoup. Mais quelle différence du bavardage de l'esprit à celui du cœur ? Elle me dit que si j'avois de l'inclination pour la fille , il falloit me faire aimer du Pere ; ... que , que & que... — Non , ma sœur , non , je ne ferai aucune tentative sans avoir la permission de Mademoiselle de Go .— C'est donc à vous de lui faire connoître vos sentimens. Je puis vous assurer que si vous parvenez à vous en faire aimer , vous serez le plus heureux de tous les hommes. Ecoutez , je lui parlerai de vous. Venez l'après-dînée , & demandez-la en arrivant. Dites ; voulez-vous que je lui

parle ? — Quelle question, lui dis-je ! Ah ! ma sœur, vous vous amusez de moi. — Elle sortit en riant.

Je vis Mademoiselle de Go... l'après-dînée, belle comme un Ange. Qu'elle étoit belle ! je passai toute la journée dans une satisfaction dont le souvenir me charme, & me déchire encore. Ma sœur fit tomber la conversation sur Madame de Go... Elle se déchaîna contr'elle. Le caractère de ma sœur est une grande sincérité. Elle exprime ses sentimens avec une vivacité infinie. Cette vivacité la rend charmante quand elle aime, & terrible quand elle hait. Elle me conta tout ce que Mademoiselle de Go... avoit à souffrir de sa belle mere. Celle-ci l'interrompoit sans cesse ; lui reprochoit qu'elle alloit me faire penser mal de sa mere : que je ne la connoissois pas & que je pourrois m'imaginer qu'elle méritoit son malheur. Je l'assurai que, quand on avoit eu l'honneur de la voir, rien ne pouvoit faire des impressions qui lui fussent défavantageuses. J'étois enchanté si fort, que je ne savois rien dire.

Au sortir de l'Abbaye je me rendis chez le Marquis, je lui parlai de sa fille avec toute la justice qu'elle méritoit. Cela parut

faire plaisir à Madame de Go... Quant à lui, il me dit que la tendresse qu'il avoit pour sa fille troubloit un peu la joie qu'il avoit de la naissance de son fils ; que la fortune de sa fille étoit perdue. Ceci lui donna un air triste dont s'aperçut le Président qui entroit & qui lui demanda ce qu'il avoit. — Je parlois de ma fille. Son sort me touche. — Vous avez tort, dit le Président. Je suis assuré que Mademoiselle de Go... pense avec délicatesse, & qu'elle en sera plus touchée des preuves d'attachement qu'on lui donnera : ils s'adresseront à son mérite, & non à sa fortune. — Il ne se trouve plus de gens qui pensent comme vous supposez, dit le Marquis. — Le Président lui prit la main & lui dit : — Je vous ferai connoître qu'il y en a encore : — Il ajouta : — Je vous parlerai demain.

Je l'entendis : toute ma joie s'évanouit. La jalousie, la haine pour le Président s'emparèrent de moi. J'étois dans une situation violente. Je ne savois, pendant le souper, quelle figure faire. Je me retirai de bonne-heure. Le Marquis me dit que sa femme avoit désiré de me voir le lendemain. Je ne pouvois me rendre à ses vœux ; des affaires me demandoient plusieurs jours à la cam-

pagne. Je formai mille prières. Mais ce redoutable Président me désespéroit avec son lendemain. Ma sœur voulut en vain me consoler, m'assurer que jamais le Président ne seroit l'Époux de Mademoiselle de Go. . . Elle en savoit assez pour en être persuadée, mais elle étoit discrète. Je fus obligé de rester quinze jours à la campagne; de dévorer quinze jours ma jalousie. Je précipitai mon retour. Je voulus voir le Marquis, lui parler. Il étoit avec Madame de Go. . .

C'étoit une femme que je trouvai réellement très-jolie. Elle me reçut d'un air affable, comme quelqu'un qu'elle auroit fort connu & aimé. Elle avoit une vivacité, une gaieté peinte sur le visage & qui inspiroit la joie. — Je fais, dit-elle, que vous logez à l'Auberge. Il y a ici un appartement où je veux que vous demeuriez. Je vous ferai voir qu'on se divertit fort bien à Rouen. Agissez ici comme si vous étiez dans votre famille. — Elle me retint. Tous les jours elle eut mille attentions pour moi. Il me parut que la Marquise & le Président se parloient souvent avec aigreur. J'entendis même une fois qu'elle lui disoit : — Nous verrons qui l'emportera de nous deux. Je

vous ferai sentir l'état où... — Je n'en entendis pas davantage. Le Président avoit le dépit peint sur le visage. Toutes les fois qu'il avoit l'air de vouloir s'éloigner, elle le regardoit d'un air piqué. — Vous êtes le Maître, Monsieur : & se tournant de mon côté avec le même air affable & charmant, elle s'informoit de moi quand j'irois à l'Abbaye ; me prioit d'engager ma sœur à venir loger chez elle avec sa belle-fille pour lui tenir compagnie. Je ne savois comment lui exprimer ma reconnoissance. — Point de reconnoissance, me disoit-elle. Vous avez vu Mademoiselle de Go... ; elle est très-aimable : un peu trop sérieuse. Il est vrai qu'elle a du chagrin. Je veux la faire divertir. Je voudrois trouver à la marier. Si je la voyois Religieuse, je m'en ferois un reproche. — Il ne sera pas difficile, Madame, de vous ôter ce chagrin. — Croyez-vous, dit-elle ? & dites-moi donc, la trouveriez-vous de votre goût ? — Je ne savois que répondre. Elle s'en aperçut. — Je vous demande cela, dit-elle, pour avoir bonne opinion de vous. On connoît d'ordinaire les hommes par le jugement qu'ils portent des femmes qu'ils voyent —.

Elle dit à son mari sans contrainte, &

comme une chose sans difficulté, puisqu'elle l'avoit résolue, que Mademoiselle de Go... & ma sœur alloient arriver. Le Président s'étendit en éloges sur Mademoiselle de Go... — Vous avez, Monsieur, lui fut-il dit, une façon de louer capable d'ennuyer ceux mêmes que vous louez. Croyez-moi : ce n'est pas le bavardage qui persuade. Deux mots dits à propos font mieux sentir qu'on connoît le mérite des gens. On a loué aujourd'hui, devant moi, Mademoiselle de Go... Je suis persuadée que, si elle l'avoit entendu comme moi, elle en auroit été plus touchée que de toute votre éloquence.

J'étois, comme vous pouvez penser, dans une joie inconcevable. Je me hâtai d'apprendre à ma sœur que je me regardois comme le plus heureux des hommes. — Je ne sais que vous répondre, me dit-elle. Je ne comprends rien au procédé de Madame de Go... Agissez avec prudence. Cela est trop favorable & venu trop vite. Je m'en défie. — J'attribuai ces doutes à l'aversion que ma sœur m'avoit annoncée. J'étois trop heureux pour avoir le moindre soupçon.

Et il est vrai que Madame de Go... reçut ma sœur & sa belle-fille avec autant d'ami-

tié pour l'une que pour l'autre. Je la surpris ensuite dans une conversation avec le Marquis. Sans faire semblant de me voir, elle ajouta avec les façons caressantes qu'elle avoit, au suprême degré : — Il suffit qu'elle vous appartienne pour que je veuille qu'elle soit heureuse. Il a trop de légèreté dans l'esprit. J'ai des vues plus avantageuses. — Je ne doutai point qu'il ne fût question du Président & de moi.

Cependant la Marquise donnoit des soupers où il y avoit grand nombre de jolies femmes qui ne servoient qu'à faire briller Mademoiselle de Go... Il étoit impossible de la voir sans se sentir touché ; on ne pouvoit résister à cette figure charmante & modeste. Tout étoit délicieux dans sa bouche. La Marquise tiroit visiblement à gagner l'amitié de ma Sœur. Elle voulut même m'avoir l'obligation de les mettre bien ensemble. Je lui pris la main que je baisai.

Ma sœur devenoit cruelle, & ne me disoit rien des sentimens de Mademoiselle de Go... Je les vis ensemble un matin de fort bonne-heure. Ma sœur me dit que s'étant couchée tard elles n'avoient pu dormir, & me demanda si j'avois éprouvé la même chose. — Oui, lui dis-je en regardant

Mademoiselle de Go... Croyez-vous qu'à présent je puisse dormir une seule nuit ? — Déjeûnons, mon frere —.

En déjeûnant elle se mit à parler avec vivacité. J'étois si occupé à regarder son Amie que je ne l'entendois pas. Je pensois comment je ferois pour parler. Rempli de cette idée : — Oui, j'en mourrai, m'écriai-je tout haut. — Ma sœur demanda à Mademoiselle de Go... si elle ne me croyoit pas fou. Cette aimable fille sourit en rougissant, & répondit que j'avois sans doute l'imagination occupée d'autre chose que de ce qu'on disoit. Je demeurai interdit, & pour comble d'embarras, on vint chercher ma sœur. C'étoit ma sœur seule qu'on demandoit de la part de la Marquise.

Ce moment que j'avois tant désiré étoit arrivé ! & je ne savois que dire. Mademoiselle de Go... rompit le silence & parla de choses indifférentes. Je la regardois sans répondre. Enfin je me jettai à ses genoux. Mon discours n'avoit point de suite : mais il fut entendu. Ah ! j'étois aimé.

Ma sœur reparut — Que je vous souhaitois, lui dit-elle ! Votre frere continue dans ses rêveries. N'est il pas horrible qu'on le trouve à mes genoux ? — Il est où il doit

être , lui dit ma sœur en l'embrassant. Il ne tient plus qu'à vous de mettre le comble à notre bonheur. — Qu'est-il donc arrivé? — La Marquise est charmante , ajouta ma sœur. Elle vient de me dire que, si vous consentez à épouser mon frère, il n'y a qu'à parler au Marquis, & qu'elle se charge de faire tout réussir. —

La satisfaction s'exprima sur le visage de Mademoiselle de Go... — Vous voyez , dit-elle à ma sœur , que j'avois raison de vous dire qu'il ne falloit jamais mal parler des personnes qui en agissoient le moins bien avec nous ; & que c'étoient quelquefois celles qui travailloient le plus à notre bonheur. —

Le mien fut au comble dans ce moment. J'embrassai les genoux de cette charmante fille , & mon action la fit appercevoir de la faveur qu'elle venoit de me faire. Trop occupée de moi , elle avoit oublié que j'étois avec elle. Son cœur l'avoit trahie ; elle ne croyoit pas en avoir tant dit. Hélas ! que j'étois heureux !

Le lendemain je la vis sortir toute en larmes du Cabinet de la Marquise. Je frissonnai. Je la questionnai avec vivacité. — C'est , me dit-elle , que je suis excessive-

ment touchée des bontés de ma mère. Restez, me dit-elle ensuite, on pourroit remarquer que vous êtes avec moi. Elle me tendit sa main que je pressai, que je baisai avec des transports dont le ravissement ne peut s'exprimer. Elle serra la mienne en me disant : — Rentrez, mon cher Comte. — La Marquise m'avoit souvent appelé de même ; je n'y avois pas fait attention. Hélas ! que j'étois heureux !

Enfin, je trouvai le moment de parler au Marquis. Je lui dis que, pénétré de ses bontés, j'avois osé me flatter qu'il ne trouveroit pas mauvais que je désirasse l'honneur de lui appartenir. Je vis à son air qu'il savoit tout ce que j'avois à dire. Il fit venir sa fille, me prit la main : — Voilà, lui dit-il avec des larmes de tendresse, un présent que je vous fais. Ne l'acceptez-vous pas avec plaisir ? ... Embrassez vous, mes chers enfans. — Je tombai aux genoux de Mademoiselle de Go Elle me releva. Je l'embrassai. Qu'elle étoit charmante avec son air modeste, embarrassé, tendre ! En sortant de mes bras, elle se jeta dans ceux de son père ; & c'est ainsi qu'elle marqua son consentement du présent qu'il venoit de lui faire. Hélas !

Je me voyois possesseur de la plus aimable femme du monde. Je l'adorois : elle m'aimoit. Que l'amour fait payer cher ses plaisirs !

Le Président apprit à la campagne mon mariage précipité avec Mademoiselle de Go... La rage s'empara de son ame. Il revint à Rouen ; alla chez la Marquise. Nous étions avec elle quand on l'annonça : elle nous fit retirer dans notre appartement , demeura seule avec lui , & apparemment le tranquillisa un peu. Il vint une heure après chez ma femme ; fit son compliment ; sa voix étoit troublée. Elle me présenta à lui ; il devint rouge , & m'embrassa sans me regarder. Il sortit.

Ma sœur nous dit en riant qu'il ne lui avoit pas fait pitié. Il faut , ajouta-t elle , qu'il soit bien pénétré de douleur pour avoir si peu parlé Je n'aimois pas à entendre parler de lui. Je changeai la conversation. La passion que je savois qu'il avoit pour ma femme me le faisoit haïr au point , que ie ne l'entendois pas nommer sans chagrin. Je comptois que ma jalousie ne venoit que de la délicatesse de mes sentimens. Mais il ne faut point se le dissimuler : dans nos passions nous sommes

pleins d'erreurs & de caprices ; & pour nous excuser , nous leur donnons le beau nom de délicatesse.

Le Président vint à reprendre un air assez tranquille. Toujours il accabloit ma femme de complimens. Madame de Go... n'avoit plus avec lui les mêmes manieres qu'elle avoit avant notre mariage : elle lui adressoit la parole avec amitié , applaudissoit à tout ce qu'il disoit. Je pensois qu'elle vouloit lui adoucir la peine qu'elle lui avoit causée.

Madame de Go... donna des fêtes , dont ma femme faisoit les honneurs. Je ne me plaisois point à ces sortes de choses. Elles n'étoient pas non plus du goût de ma femme. Le Président faisoit en sorte d'être toujours près d'elle. Je n'osois , crainte du ridicule , en faire autant : & toutes les fois qu'il lui parloit , il me mettoit dans de cruelles inquiétudes.

Un soir la Marquise me dit avec un air de bonté : — Mon fils , votre mariage est mon ouvrage , & une preuve de mon amitié. Je veux vous en donner une autre. Quoique jeune , je connois le monde & les dangers où il expose le plus beau naturel. Emmenez votre femme dans vos

vos terres. Ne lui laissez point empoisonner le cœur de faux plaisirs. Elle vous aime : mais... elle est belle. Vous n'êtes pas le seul qui avez de l'amour pour elle. Et peut être une passion qu'elle sauroit malheureuse & constante, lui feroit naître quelque pitié. Elle est tendre. Pensez à ce que je vous dis, Monsieur. C'est mon attachement pour vous qui m'éclaire à son sujet. —

Jugez de ma jalousie. J'avalai ce poison à longs traits, & je me rappelai tout ce que j'avois entendu & vu du Président ; & ce qui donna lieu, particulièrement, à mes réflexions, ce fut que ma femme me demanda, mais avec une grande curiosité, ce que la Marquise avoit pu me dire.

Un autre soir j'étois au jeu. Ma femme, ma sœur & le Président étoient auprès d'une fenêtre. Quand Madame de Go... rentra, le Président s'éloigna de ma femme qui devint fort rouge. La Marquise me fit signe de l'examiner. Je ne compris que trop ce qu'elle vouloit me faire entendre. Cette rougeur & quelque chose que je crus voir dans ses yeux, me fit imaginer une intelligence entre elle & le Président. Je me trouvai mal ; & lorsque je revins,

Décembre 1784.

F

je me mis sur mon lit : ma femme étoit en larmes auprès de moi. La Marquise me tenoit la main. — Tranquillisez-vous, me dit-elle à l'oreille ; vous avez une femme pleine de vertu. Il ne faut pas prendre les choses avec tant de vivacité. Votre femme ne peut empêcher qu'on lui parle. —

Demeuré seul avec ma femme, elle me demandoit souvent comment je me sentois, avec un attendrissement qui devoit dissiper mes soupçons. Je lui répondois à peine. J'évitois de la regarder. Elle crut que j'étois mal & me prit les mains avec tendresse. Je les retirai, en lui disant que je me portois bien. J'avois l'air piqué en lui parlant. Toutes ses actions me choquoient : elles m'auroient enchanté sans la jalousie.

Je fis semblant de m'endormir, j'écou-tois ce qu'elle disoit à ma sœur. Je n'enten-dis rien, sinon que ma sœur lui dit : — Si vous ne lui parlez pas, vous serez toujours malheureuse avec vos scrupules. Elles vinrent à mon lit. Je voulois voir quelle mine faisoit ma sœur. Elle me demanda avec impatience comment je me portois — Mieux, lui dis-je. Je priai ma femme d'aller se reposer : elle voulut me veiller toute la nuit.

Revenu de cette indisposition, j'allai voir la Marquise; ma femme entra. Le Président alla au devant d'elle. J'examinai. Elle le reçut très-froidement. Elle avoit un air de tristesse qui me touchoit malgré moi; je remarquai qu'elle évitoit de parler au Président & de le laisser mettre auprès d'elle. — Puisqu'elle a compris ce que je pensois, me disois-je, il faut que cela soit vrai. —

Je passai près d'un mois dans un état à faire pitié. Il falloit être du caractère de la Marquise, pour trouver du plaisir à me voir aussi malheureux. J'avois beaucoup de politesse pour ma femme. Le peu d'inclination que je lui croyois pour moi m'accabloit sans rien déranger de ce que je lui devois d'ailleurs. Elle s'enfermoit quand je sortois; me témoigoit la même tendresse, malgré mon air sombre & chagrin: mais je me trouvois plus malheureux. Je croyois tout devoir à sa vertu, & c'étoit son cœur que je voulois....

J'allois me promener à la campagne. Un jour j'entrai dans un cabaret pour me reposer. En attendant mon carrosse, j'entendis dans la chambre voisine une voix... Quelle fut ma surprise! la voix de Madame de Go....

— Ingrat , disoit-elle , voilà le fruit de tes sermens. Je t'ai tout sacrifié , & tu m'abandonnes ; mais je te ferai voir ce que c'est que d'être trahi de ce qu'on aime. Son mari est jaloux ; c'est mon ouvrage. Je veux la contraindre à te haïr plus que tu ne me hais. Je ne ménagerai rien pour la rendre malheureuse ; tu en serois la cause ; elle le saura.

Je reconnus la voix du Président qui répondit : — Vous voilà dans votre naturel , Madame. Il n'y a point de crime dont vous ne soyez capable. — Ce n'est que l'amour que j'ai pour toi , reprit-elle... — L'amour , Madame , ne fait pas nos crimes. Ce sont nos vices qui lui en font faire. — Cela se peut : mais puisque tu n'as plus d'amour que pour elle , je vais faire entendre à son mari qu'elle t'aime : & je la veux rendre malheureuse pour te faire souffrir. — Vous me faites trembler , Madame. Ciel ! s'écria-t-il , ai-je pu aimer une telle femme ! Faites attention , ajouta-t-il d'un ton ferme , que si vous exécutez votre menace , j'irai déclarer moi-même au Comte de La * * * ce qui s'est passé entre vous & moi. — La Marquise se mit dans une horrible fureur.

Pour moi , j'étois étonné , indigné , honteux , fâché. Je sortis du cabaret sans être vu , & je me fis une joie d'accourir près de ma femme , & de lui découvrir ma honte & mes injustices. Je la trouvai avec ma sœur qui cherchoit à la consoler. Je leur fis un récit de mon aventure. Elles ne m'en parurent point étonnées. — Pourquoi , Madame , dis-je à ma femme , pourquoi m'avoir caché le caractère de la Marquise ? — Vouliez-vous , dit elle , que je parlasse mal d'une femme qui avoit assuré mon bonheur ? vouliez-vous que je découvrisse la honte de mon pere ? Et puis , mon cher Comte , vous ne m'auriez pas crue , ajouta-t-elle en pleurant. —

Tout-d'un-coup je la regardai avec d'autres yeux ; je la trouva défaite. Il me sembla qu'en retrouvant ma femme , j'allois la reperdre encore. Elle avoit dans les yeux une sorte de langueur funeste ; & dans la voix un accent de souffrance , que sa douceur me rendoit plus déchirant. Hélas faut il m'en prendre au Ciel ou à la terre , de l'avoir perdue ! Je n'ai joui de sa tendresse que deux mois dans ces mêmes lieux où nous sommes. Elle est morte entre mes bras. La voilà , dit le Comte avec

une sorte d'égarement : la voilà

Le Chevalier de T ne put s'empêcher de regarder ; il vit un tableau d'une jeune femme en grand , habillée en Vestale , brune de cheveux , & la taille déliée. Ce n'étoit pas une beauté régulière ; mais une de ces physionomies qu'il est impossible de regarder sans se sentir intéressé. Elle avoit en effet l'air d'une personne extrêmement douce & souffrante.

Ces deux infortunés s'aimèrent & agiterent souvent la question de savoir lequel étoit plus malheureux de perdre ce qu'on aime par la mort , ou de le voir dans la possession d'autrui.



QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

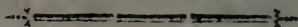
HISTOIRE
DE LAURENT MARCEL,
OU L'OBSERVATEUR SANS PRÉJUGÉS.

En quatre Parties. 1779.

CET Ouvrage, de plus de 1800 pages, ne permet gueres un extrait suivi. Il est souvent trop libre, & sans cesse la narration s'y trouve coupée par des anecdotes particulieres; mais ces anecdotes, très-variées, sont souvent intéressantes. Nous prenons donc le parti d'abandonner, pour ainsi dire, le corps de l'Ouvrage, pour le donner sous le titre, & en forme de *Fragmens*.

Laurent Marcel est né dans les Ardennes, de parens très-pauvres. Un oncle ecclésiastique commence son éducation. Il est mis ensuite au Collège. L'esprit répare les torts de la fortune, & l'honné-

teté de son ame acheve cette réparation. Lorsque l'âge a développé ses heureuses qualités, il a le bonheur d'être connu de l'Evêque de Gand, qui le met à la tête de sa maison, & qui, peu de tems après, lui confie l'éducation de son neveu, nommé le Chevalier de Samberg. Il voyage avec son élève; & dans ses courses il rencontre beaucoup de personnages singuliers, qu'il fait connoître par leur histoire, qu'il a fondue dans la sienne, & que nous allons faire connoître, à notre tour, sous le titre de *Fragmens*.



MARCEL, mécontent du traitement qu'il a éprouvé dans le Collège, revient, seul, à pied, chez son oncle.

Je marchai seul l'espace de quatre heures, à travers des bois fort épais, & enseveli dans les réflexions les plus sombres. L'indignation, les regrets, le découragement se succédoient dans mon cœur, avec la plus grande rapidité. Tantôt je me représentois mon oncle irrité de ma conduite, & refusant de me recevoir quand je paroîtrois à ses yeux. Tantôt l'arrogance de ces hommes, au despotisme de qui je venois

de me soustraire , tournoit toutes mes idées du côté de la vengeance. Si je suis mal accueilli de mon oncle , me disois je , il faudra bien prendre une résolution quelconque ; mais si l'on me permet de me justifier , j'aurai assez de moyens pour prouver mon innocence.

La seule chose à laquelle j'aurois dû m'arrêter , & à quoi je ne pensois pas alors , est qu'il s'étoit fait en moi quelques changemens , qui ne tournoient pas à ma louange. Je m'étois laissé trop entraîner par l'exemple de mes camarades : j'avois perdu de vue les élémens de ma première éducation. Dix - huit mois de Collège avoient plus détruit que deux ans de leçons n'avoient édifié. Quoiqu'en portant à leur juste valeur les étourderies qui avoient causé ma disgrâce , on ne pût y appercevoir un fonds de libertinage & de corruption , néanmoins il étoit sûr que c'étoit un acheminement à des excès auxquels il auroit été peut-être un peu tard d'apporter remède. Mais je n'étois pas alors assez le maître de mes mouvemens pour me rendre justice , & passer condamnation ; & comme il y avoit apparence que mon oncle me croyoit encore tel que j'étois sorti

de ses mains ; j'étois fermement résolu de ne l'entretenir que de ce qui pouvoit tendre à humilier mes ennemis : si j'avois été assez puissant pour leur nuire ; j'avoue de bonne foi que j'aurois usé de représailles sans aucuns remords.

Ame qui vive ne s'étoit encore offert à mon passage , quand tout à coup , vers le midi , je crus appercevoir à travers les branches une espece de gueux appuyé sur le tronc d'un arbre , & faisant mine de m'attendre. Surpris de cette rencontre , ma premiere pensée fut de changer de chemin ; mais il me devina , & quittant son poste avec précipitation , il vint à moi d'un air menaçant , & me prit au collet. Je fis un grand cri ; mes jambes se déroberent sous moi , je tombai à la renverse , & je me crus mort. « Passant , me dit il , tu » demandes en vain du secours ; je suis » à ta poursuite depuis une heure : si tu as » de l'argent donne-le moi bien vite , & » va ton chemin ». J'avois environ douze francs provenus de mes épargnes , & des libéralités de mes camarades. L'aventurier n'attendit pas que je misse la main à la bourse , & me fouillant lui-même , il s'empara de mes pauvres especes , & me laissa la

liberté de continuer ma route. Je marchois donc en répandant un torrent de larmes ; mais jugez de ma surprise : notre homme revint sur ses pas , & me cria de l'attendre. Je voulus me sauver , mais il m'eut bientôt atteint. Je me sentis derechef saisi au corps , & dans une agitation qu'il est impossible de se figurer , je me jettai à ses genoux , & le conjurai de ne me pas ôter la vie : appaise-toi , me dit-il , mon pauvre ami , tu me fais pitié ; je vais te rendre ta petite fortune , mais il faut que tu m'accompagnes dans la hutte que tu vois au fond de cette côte : nous y serons seuls , & alors je pourrai te découvrir des choses qui te causeront une grande surprise.

J'avois affaire à un homme vigoureux , & j'obéis en tremblant. Arrivés à la porte de cette espece de caverne , il poussa un buisson qui en fermoit l'entrée , me prit par la main , me fit asseoir sur une pierre , se plaça sur une autre , & me fixant pendant deux ou trois minutes : avant de nous entretenir , me dit-il , il convient que nous mangions un morceau ; je suis sûr que tu as quelque appétit ; & moi j'en manque point , ainsi déjeûnons avant toutes choses. Aussi tôt il tira du fond d'une espece de carnatiere une

piece de petit salé , qu'il avoit , disoit-il , pris la veille à un frere quêteur. C'étoit-là toute sa provision ; nous mangeâmes.

Notre triste repas fini : Me reconnois-tu bien , me dit-il , mon ami Marcel ? A cette question , je restai tout interdit ; & le parcourant des yeux , je crus retrouver en lui des traits qui m'avoient été autrefois familiers. C'étoit un jeune homme , d'une grande stature , beau de visage , & parfaitement conformé ; mais une barbe épaisse , & un habit tout en lambeaux , lui donnoient un air terrible. Quoi ! dit-il , mon fils , tu ne peux te rappeler ce Philippe , l'aîné des enfans de Jean Pierfon ? Tu étois bien jeune alors , & ton pere vivoit encore. Je quittois les écoles quand tu perdis tes parens ; & depuis que tu es sorti de la Paroisse pour aller en Pension , je n'entendis plus parler de toi. Tu avois environ sept ou huit ans ; & il me souvient comme d'aujourd'hui que tu m'appellois toujours ton Major. A ce nom qui débrouilloit toutes mes idées : Est-il possible , lui répondis-je , que je rencontre dans un lieu si sauvage ce jeune homme si gai , si amusant , que tout le monde aimoit , dont on disoit tant de bien ? . . . Mais . . . hélas ! sriez-vous

donc assez méchant ? . . . Je ne pus en dire davantage tant je me sentoís troublé. Non, non, mon cher Marcel, poursuivit-il, tu n'as rien à craindre ; je ne t'eus pas plutôt enlevé ton argent, que ta physionomie me frappa : c'est Marcel, me dis-je à moi-même : je revins sur mes pas, & ne voulus pas perdre l'occasion de me faire connoître. Après t'avoir fait juger de mon cœur, je veux te justifier ma conduite. Ecoute moi, & ne me juge pas avant de m'avoir entendu. Je t'apprendrai des choses qui t'attendriront sur mon sort.

Peut-être, mon cher ami, as tu entendu parler des engagemens qui me lioient à Laurence, fille de Jacques Marsaut : je fréquentois cette charmante fille, par la seule considération de ses belles qualités. Elle étoit sage, & tout le monde disoit que c'étoit l'enfant le plus adroit & l'esprit le mieux fait de la Paroisse. Il y avoit entre nous un rapport d'âge & de goût qui se manifestoit à mesure que nous grandissions. Toute la différence se rencontroit dans les fortunes. Je n'avois pas deux mille francs à espérer de la maison paternelle, quoique nous ne fussions que deux freres ; & les parens de Laurence étoient très à leur aise,

& possédoient à eux seuls plus de la moitié du territoire du Village : d'ailleurs , elle étoit fille unique , & outre ce qu'elle avoit à espérer de sa famille , son grand-oncle qui étoit Chanoine à Liége , & chez qui elle avoit été élevée jusqu'à l'âge de douze ans , devoit la faire sa Légataire universelle. Fondé sur des prétentions si considérables , son pere la destinoit depuis long tems au fils d'un gros Fermier , celui-là même qui , comme tu l'as peut être sçu , faisoit une si belle dépense aux Fêtes , mais qui , à l'argent près , n'avoit ni talent , ni esprit , ni conduite : c'étoit un grand benêt , qui ne savoit ni lire , ni écrire ; qui se prenoit fréquemment de vin ; qui n'ouvroit la bouche que pour dire des sottises ; qui dans plusieurs entrevues qu'il eut avec Laurence , la mit si bien au fait de son peu de mérite , que , malgré l'empressement de ses pere & mere , elle ne put depuis , se résoudre à recevoir ses assiduités.

Je ne te dirai pas , Marcel , toutes les contradictions & les traverses que nous eûmes à essuyer à cause de cet original ; combien nous prîmes de mesures pour tromper la vigi'ance de nos argus , & continuer nos petits tête à tête qui ne faisoient que nous

affermir dans la résolution d'être pour toujours l'un à l'autre. Nos sentimens se développèrent même à tel point, que ce qui n'étoit à quinze ans qu'un pur commerce d'amitié, devint, à dix-neuf, la passion la plus violente, & la plus cruelle, puisqu'elle a fait tous mes malheurs. Les parens de Laurence ne tarderent pas à s'en appercevoir; &, pour en arrêter les suites ou plutôt pour suivre leur plan d'intérêt, ils prirent le parti de fixer son sort, & de la marier au riche Claude Taillebor, (c'étoit le nom du prétendu): le jour pris pour les fiançailles, les deux familles se rassemblerent; il y avoit un beau souper qui devoit servir de prélude au fatal contrat, & ce fut pendant ce souper que Laurence trouva le moment de se dérober de la maison, & de se retirer chez une de ses bonnes amies où elle me fit appeller. Je m'y rendis à la hâte, & sitôt qu'elle m'aperçut, les larmes coulèrent de ses yeux: tout est perdu, me dit elle, je vais cesser d'être à vous; il ne me reste qu'un instant pour vous entretenir: dites moi s'il y auroit encore moyen de prévenir un coup qui m'accable. Oui, sans doute, lui répondit-je; suivez moi sur-le-champ, & ne crai-

gnez pas de vous abandonner à ma conduite.... Mais une fille comme moi, que va t on dire dans le village ? Encore une fois point de réflexion , je m'en charge de tout , & vous répondez du succès. Il faisoit très-obscur cette soirée : nous en profitâmes pour nous éloigner à grands pas. La bonne amie nous vit partir en pleurant , & il n'étoit pas huit heures que nous avions gagné la forêt dans laquelle nous nous enfonçâmes , sans trop savoir la route que nous devions tenir. Nous eûmes le courage de marcher jusqu'au jour , & nous arrivâmes au lever du soleil , dans un bourg qui étoit à plus de sept lieues de notre village, où il fallut de nécessité faire halte , & entrer dans la première Auberge. Mes facultés se réduisoient à huit pistoles, provenant de mes épargnes , que j'avois eu la précaution de prendre ; Laurence en avoit à-peu près autant , ce qui nous paroissoit une somme assez considérable pour gagner la Hollande. Le Maître du logis nous prit pour des Pèlerins ; avec d'autant plus de fondement que c'étoit le jour de la Fête du Patron , & qu'il s'y trouvoit un grand concours de Dévots de tous les villages voisins. Personne , 'en suis sûr , n'avoit observé le jeûne si strictement

que Laurence & moi. Le Pélerinage n'en étoit pas l'objet , mais nous profitâmes de l'erreur commune pour mieux couvrir notre dessein. Vers les six heures m'adressant secrètement à Laurence : voici , lui dis-je , l'occasion favorable de nous unir par des liens indissolubles : vous ne connoîtrez la grandeur de mon attachement qu'après avoir exécuté le projet auquel je me suis arrêté. Rendons-nous à l'Eglise au moment de la Messe , & aussi-tôt que nous verrons arriver le Pasteur, donnons-nous réciproquement la foi de Mariage au pied des Autels , & reposons nous des suites sur la Providence qui nous a faits l'un pour l'autre , & qui connoît la pureté de nos intentions. J'attendis en tremblant sa réponse. Cette charmante fille n'étoit gueres en état de former des doutes sur la validité d'un pareil Mariage ; je n'étois pas à cet égard plus instruit qu'elle : j'avois seulement entendu dire qu'il y avoit des exemples de ce que je proposois ; & que bien des familles avoient été contraintes de se laisser fléchir. L'Amour, notre fuite précipitée, l'éclat qu'elle alloit causer dans le pays , tout sembloit nous dire qu'il n'y avoit pas un instant à perdre. Je me levai , Laurence me suivit

toute éperdue : nous nous rendîmes dans le Sanctuaire au son de la cloche ; nous nous mîmes à genoux en présence d'une foule de Spectateurs qui nous considéroient avec surprise ; & aussi-tôt que nous vîmes sortir le Célébrant de la Sacristie , je donnai la main droite à ma Compagne ; & me mis à crier fort haut : Monsieur le Curé, c'est à vos pieds , & en présence de tous vos Paroissiens , que moi Philippe Pierson prends pour femme & épouse Laurence Marsaut , ici présente Je tremblois que ma promesse ne fût déconcertée de ce début. Mais c'étoit le moment de rappeler toute sa fermeté ; & , sans attendre que je la priasse de m'imiter. elle répéta distinctement la même formule : après quoi nous gardâmes le silence , au hasard de tout ce qui pouvoit en arriver. Imagine toi quelle fut la surprise du Pasteur & du Troupeau ! Le Curé protesta contre cet engagement. Les Assistans se regardoient sans ouvrir la bouche ; bientôt un murmure sourd succéda à cette taciturnité , & le bruit alloit toujours en croissant , quand , le Célébrant faisant signe de la main , chacun se tut , & se mit en devoir de l'écouter : mes enfans , nous dit-il , avec un ton de douceur & de fermeté , j'ignore le

motif qui vous porte à exécuter une résolution si hardie. Je n'y trouve rien de conforme aux Saints Canons & Ordonnances. Point de bans, point de consentement de famille, point de domicile : un tel Mariage ne peut ni ne doit être ratifié ; & je connois trop les bornes de mon pouvoir pour entreprendre de seconder aujourd'hui, sur ce point, vos desirs. Ainsi donc, Messieurs, poursuivit-il en s'adressant aux Paroissiens, vous êtes témoins que je m'oppose de toute mon autorité, & que je prends acte de tout ce qui vient d'être dit & fait à votre vu & su, & au mien. Cela dit, il monte à l'Autel, & ordonne de commencer l'Office sans s'embarasser des propos du Peuple, ni de ce que nous allions devenir. Mais nous nous étions trop avancés pour reconnoître publiquement, notre faute ; & sans nous soucier beaucoup des propos que nous allions occasionner, nous nous retirâmes au fond de la nef, ou nous restâmes jusqu'à la fin, dans le plus grand recueillement. Les Habitans parurent touchés de cette candeur apparente ; & l'on n'entendit, en sortant, que des murmures contre le Pasteur, que l'on traitoit d'homme inexorable & sans

raison. Les uns nous offrirent leurs services; d'autres nous prirent par la main & nous conduisirent chez eux, où ils nous présentèrent à boire & à manger, dont nous avions grand besoin. La journée se passa à nous interroger: on voulut connoître jusqu'aux moindres détails de notre histoire; on nous plaignit; & on s'engagea même à nous défendre contre les poursuites de nos ennemis, & à tenter tous les moyens de leur faire agréer cette alliance. Nous restâmes avec eux jusques vers le milieu de la semaine, sans que le Curé parût, & sans qu'il nous arrivât de réfléchir sur les suites de notre témérité. Enfin certain ami du Pere de Laurence qui, pour commercer des bestiaux séjourna quelque tems dans le Bourg, ayant appris notre aventure, n'eut rien de plus pressé que de lui en faire part à son retour; tout étoit en effet dans la confusion depuis notre départ, on tenoit, à notre sujet, les propos les plus outrageans: on avoit mis de toute part en campagne des gens pour nous joindre & s'assurer de nous. Laurence devoit être enfermée pour la vie, & moi, comme ravisseur, condamné au gibet sans miséricorde. Ces bruits ne tarderent pas à parvenir à nos

oreilles , mais notre aveuglement étoit extrême ; & malgré la vigilance de nos protecteurs , un beau matin nous nous trouvâmes arrêtés par six hommes vigoureux , qui nous lièrent & nous chargerent sur une voiture ; faisant si grande diligence , que nous étions à près d'une demi lieue loin du bourg , avant que nos patrons se fussent mis en état de nous secourir. Cependant mon pere , informé à propos des desseins de la famille de Laurence , avoit engagé plusieurs de ses amis à monter à cheval ; ils accoururent au grand galop à notre rencontre ; & sommerent les conducteurs de la voiture de me remettre entre leurs mains : ils couperent les cordes dont j'étois attaché , me mirent sur un cheval de selle , & s'éloignerent promptement , sans s'embarasser de ce que pouvoit devenir ma chere épouse.

Quoiqu'il fût très-important pour moi de m'abandonner à la conduite de mon pere , je ne pus me séparer de Laurence , sans pousser des sanglots , & m'agiter comme un homme accablé de son infortune. Mon pere feignit d'en être peu touché ; & aussitôt qu'il se vit hors de danger , il se chargea lui seul de me conduire. Nous

nous enfonçâmes dans l'épaisseur d'un bois ; nous marchâmes pendant deux jours , & nous arrivâmes à Givet , où je fus remis entre les mains d'un Capitaine qui me fit signer un Engagement.

J'étois si éperdu , que je n'eus pas le courage de résister ; je pris la plume , ou plutôt on me conduisit la main ; l'Officier me fit compter une somme , & mon pere en prenant congé de lui , promit de me remettre au Sergent de la Compagnie avant la fin du jour. Nous entrâmes dans une Auberge , mon pere avoit la joie peinte sur le visage , sans doute parce qu'il croyoit m'avoir arraché au plus grand péril que j'eusse couru de ma vie. Il mangea de bon appétit , me sollicita d'en faire autant , & tandis qu'un Domestique étoit allé soigner son cheval , il me mit la main sur l'épaule , & me dit : mon fils , je ne m'amuserai pas à te faire des reproches ; tu les mérites sans doute , par ta conduite , & cet enlèvement scandaleux va me rendre la fable du pays : mais il falloit un prompt remède à un si grand mal ; & ie n'en ai pas trouvé qui pût deconcertter plus infailliblement les mesures des parens de cette fille inconsidérée , que de

t'arracher de leurs bras & des siens, & de te donner au Roi. Sois sage dans la suite, le funeste accident auquel tu vien d'échapper t'y invite, & par-dessus tout, la tendresse d'un pere qui t'aime, qui te plaint, & qui ne va s'occuper qu'à réparer par tous les moyens possibles le préjudice que tu causes à ta famille par un trait de passion auquel je ne devois guères m'attendre. En disant ces mots mon pere me donna six louis, me serra dans ses bras; & sa fermeté surmontant le naturel, il sortit de la chambre, monta à cheval, & partit. Il venoit de se passer tant de choses à mon égard, & toutes si singulieres, que je me trouvai dans une espèce d'aliénation. Je ne fus en état de regagner les Casernes que le soir, où je me remis entre les mains de mon Sergent. Cet homme avoit l'âme compatissante: il me plaignit, m'embrassa, & voulut que je lui fisse part du sujet de mon cruel chagrin. Toutes ses sollicitations furent vaines, jusqu'au lendemain: la confusion de mes idées, la perte de cette fille que je me représentois exposée aux ressentimens d'une famille irritée, le parti que j'avois été forcé de prendre pour me soustraire à la rigueur des

Loix , tout cela me rendoit morne & immobile.

Le lendemain le Sergent m'aborda , & me dit : suivez-moi , Philippe , j'ai deux mots à vous dire. Je me mis en devoir d'obéir , & sitôt que nous fûmes seuls : enfin , dit-il , je fais le fond de votre affaire ; notre Capitaine m'en a fait tout le détail ; mais prenez courage , & vous trouverez en moi un homme disposé à adoucir vos peines secretes. A l'égard des devoirs de votre état , de l'honneur , de la docilité , de l'exactitude , de la propreté ; voilà tout ; & ce tout est peu de chose , parce qu'il n'y a rien que de naturel.

L'entretien fut plus long , mais je supprime les détails pour m'accuser plutôt d'une faute que je fis , & qui rendit inutiles les bonnes dispositions de l'honnête Sergent.. Ce fut de me couper la gorge avec un jeune homme de famille dont les parens pouvoient me perdre. Obligé de m'enfuir , je vis trop tard que nous ajoutons toujours quelque chose à notre malheur , par notre étourderie.

Depuis ce tems j'erre de côté & d'autre , tantôt retiré dans une ferme , tantôt parcourant les bois , me cachant sous des rochers ,
&

& prenant presque toujours mon gîte au milieu des génêts & des bruyeres. Ce n'est pas que de tems à autre il ne se soit rencontré de bonnes gens à qui ma destinée faisoit peine ; mais la crainte de s'attirer quelques affaires en donnant asyle à un homme sans aveu, contre les défenses du Gouvernement, fait que je ne peux les exposer, en m'exposant moi-même ; ce qui me réduit à un tel désespoir, que, m'attendant tôt ou tard à périr de faim au milieu de ces déserts, je me porte contre mon gré à des excès dont je frémis en secret. Dans cette extrémité déplorable, le souvenir de Laurence, que je n'étois pas digne de posséder sans doute ; celui de mon pere accablé de chagrin, & ignorant ma retraite, celui de mon sergent, ce généreux ami dont j'ai si peu respecté les leçons ; que fais-je ? mon évasion, dont certainement on a eu nouvelle dans ma patrie, & enfin la crainte de me faire connoître même à ma famille, qui vit si peu loin d'ici, mais qui ne pourroit me garantir de la sévérité des Loix, si j'avois le malheur d'être reconnu ; tout cela m'attriste, m'accable, m'effraye au milieu du silence & de la solitude. Rien n'est à mes yeux plus affreux que mon sort, & l'idée

Décembre 1784.

G

qu'il n'y aura peut-être d'autre terme à mes tourmens, qu'une mort occasionnée par mes besoins, me jette quelquefois dans des excès qui tiennent de la plus affreuse frénésie.

En finissant son récit, cet infortuné se leva, serra les mains l'une contre l'autre, croisa les bras, & poussa des gémissemens si lugubres que je me mis à fondre en pleurs & à sangloter de toutes mes forces. Je lui promis d'en parler à mon oncle, & d'aller moi-même prévenir sa famille. Ma sensibilité étoit si extrême, que j'aurois dans le moment entrepris le voyage de Givet où étoit toujours son Régiment; je me croyois capable de tout: mais Philippe qui avoit au moins sept ans plus que moi, vit bien que le bon cœur m'emportoit, & qu'un garçon de mon âge, loin de lui être utile, risquoit, par trop d'empressement, d'ajouter de nouveaux malheurs à ceux dont il gémissoit déjà. Il me supplia donc de garder le secret sur sa retraite, & n'exigea de moi pour tout service que d'engager mon oncle à se rendre chez son pere, & à prendre, de concert, des mesures si prudentes pour sa délivrance, qu'il ne pût derechef se voir exposé à de nouveaux dangers. Je le lui

promis ; & en le quittant , je lui offris la moitié de mon argent , qu'il refusa , malgré toutes mes instances ; de manière qu'après nous être embrassés de la façon la plus cordiale , je sortis de sa hutte , & regagnai mon chemin.

J'étois trop esclave de ma parole , pour oublier sitôt les assurances que je lui avois données ; & comme il y eut , peu de tems après , une amnistie générale en France , j'importunai tellement mon oncle , & lui fis de l'état de ce pauvre déserteur une peinture si touchante , qu'il en fit part à un Gentilhomme dont il étoit fort considéré , lequel eut assez de crédit pour faire agréer son rappel. J'appris dans la suite que ses parens avoient acheté son congé , & que la famille de Laurence s'étant brouillée avec celle de Claude Taillebot , on s'étoit conduit de façon que le mariage de Philippe Pierçon avoit été réhabilité par une nouvelle célébration ; qu'ayant obtenu ensuite une place de Directeur dans les Ardoises de Fumay , il y vivoit dans un état d'aisance honnête avec son épouse , & se concilioit , par son esprit & sa probité , le cœur de tous ceux avec qui il avoit des rapports d'affaires.

*Aventures d'un Frere Quêteur , racontées
par lui-même.*

Il faut d'abord , dit-il , Messieurs , que vous sachiez que je n'avois pas encore quatorze ans lorsque j'entrai en Religion. Je sortois tout fraîchement des écoles où je n'avois gueres profité , & tout le monde disoit que je ne serois jamais qu'un étourdi & un liberrin. Jugez combien on fut surpris de me voir à cet âge prendre l'habit de Saint - François. Il n'y restera pas , disoit-on ; vous allez voir qu'il fera quelques coups de sa tête , & que les bons Peres le mettront à la porte : cependant j'y suis resté malgré ces beaux pronostics ; mais pour avoir changé d'habit , je ne changeai pas sitôt de caractère. Un jour que le Couvent avoit besoin de mettre en campagne un certain nombre de Quêteurs pour l'approvisionnement , notre Gardien s'avisa de me lâcher pendant quelques jours pour mon coup d'essai. Nous étions quatre à peu près du même âge , & quoique mes trois compagnons étudiaient pour entrer dans les Ordres , je vous assure qu'ils ne paroissent gueres plus avan-

cés que moi , qui ne m'attendois qu'à rester Frere Laïc. Nous fîmes environ trois lieues la premiere journée , & sur toute la route , nous donnâmes des preuves d'une légereté & d'une folie si extrêmes , que nous indisposâmes tous ceux à qui nous demandions l'aumône. Nous insultions les Voyageurs ; nous renversions des voitures ; nous adressions des pierres aux coqs des clochers ; nous grimpons sur les arbres pour en piller les fruits ; nous jettions des bâtons sur les oies , les poules , les canards , &c. &c.

Arrivés le soir au sommet d'une colline , nous découvrîmes au bas une Chartreuse , & à nos pieds un troupeau de cochons. Notre premiere idée fut de leur jeter des pierres , & de rouler sur eux des éclats de roche ; ce qui fut fait , & nous en estropiâmes plusieurs. Vous eussiez alors entendu ces animaux pousser des grognemens , & selon la louable coutume de leur espece , se jeter avec fureur sur les blessés pour les mordre & les étrangler. Au bruit d'une pareille musique accoururent cinq ou six hommes d'une Ferme voisine , lesquels voyant pleurer le Gardeur de la troupe , s'enquirent du sujet de ses lamentations

& sur le champ se mirent à nos trousses , armés de pelles , de fourches & de fléaux. Nous n'avions que le Monastere pour nous mettre à l'abri d'un pareil orage. Tandis que nos ennemis se dispoient à nous attaquer sur la droite , nous descendîmes précipitamment par la gauche ; & , nous cramponnant après le marteau de la porte , nous en donnâmes plusieurs coups qui éveillèrent le portier. Entrés sous le vestibule , nous repoussâmes avec violence la même porte , en priant ce Religieux de ne pas ouvrir. Un moment après arriverent les Paysans , lesquels à travers le trou de la serrure supplierent notre libérateur de leur livrer cette bande de diablors , à qui ils prétendoient faire payer cher la perte de leurs cochons. Le Portier voyant alors ce dont il s'agissoit , & que cette affaire pouvoit avoir de fâcheuses conséquences , se mit à les arraisonner par le guicher , leur promettant qu'il prendroit sur lui le dommage ; & les engageant à se retirer. A cette proposition , la colere de nos rustres parut un peu calmée , & bientôt nous les entendîmes qui s'éloignoient en murmurant ; ce qui nous laissa la liberté de conter au plus juste notre aventure. A

quoi pensiez-vous donc , nous dit le Frere ? Quel renom donnerez-vous à votre Couvent , & que diroit Dom Prieur si j'allois l'instruire de votre étourderie ? Condamnés par notre propre aveu , nous nous jettâmes tous quatre à ses pieds , en le conjurant de ne point nous perdre. Il parut si persuadé de notre repentir qu'il nous conduisit à la dépense & nous remit entre les mains du Frere Cuisinier , qui étoit sur le point de se retirer au dortoir. Sûrement , ajouta-t-il , que vous n'avez pas encore soupé ; mettez-vous à table , & hâtez-vous de prendre votre réfection , car il se fait tard. On nous servit un plat de légumes & deux tronçons de carpe que nous dévorâmes en moins d'un quart-d'heure ; & sans nous donner le tems de faire la digestion , on nous conduisit dans un petit corridor , au bout duquel étoit une chambre assez vaste , meublée de quatre couchettes. Reposez tranquillement , poursuivit le Frere , & demain dès la pointe du jour j'aurai soin de vous faire évader sans bruit , & d'aller sur le champ à la Ferme pour y remédier de mon mieux à vos extravagances. Nous remerciâmes cet honnête-homme , & lui renouvelâmes l'as-

surance d'être à l'avenir sages & circonfpects ; après quoi nous nous mêmes en devoir de faire nos prieres. Ce fut dans cet intervalle que quelques chauves-souris cachées dans les coins de notre appartement , à la vue de la chandelle , s'échappèrent & volèrent sur nos têtes. A cette vue , ne pensant plus ni à Dieu ni à dormir , nous nous mêmes à les poursuivre à l'envi. A mesure qu'elles échappoient de nos mains nous montions sur les sièges , nous nous suspendions après les rideaux ; nous culbutions tous les meubles ; nos bâtons ne furent pas inutiles , nous frappions partout.

Au bruit que nous faisions, un vieux Ecclésiastique , couché dans notre voisinage , s'éveilla en sursaut ; & , en jettant les yeux sur les fenêtres de notre chambre , il crut appercevoir des fantômes qui paroissent & dispaissent avec la plus grande rapidité. L'ombre de nos corps en effet , grandie des trois quarts par la proximité de la lumière , & les cris que pouffoient de tems en tems ces pauvres petites bêtes , donnoient quelque vraisemblance à ces terreurs.

Ce Prêtre, d'ailleurs, se croyoit le seul à qui on eût donné pour cette nuit gîte à la Chartreuse. Les Religieux entroient à l'Office, il s'étoit retiré, le dernier; il étoit au moins dix heures & un quart. Toutes ces observations redoublant ses allarmes, il sort en tremblant de sa retraite, & muni du signe de la Croix, il traverse la cour à pas mesurés, monte l'escalier, s'enfonce dans le corridor, & prête l'oreille au bruit. Nous ne proférions pas une parole, mais les mouvemens de nos bâtons, & les cris des chauves-souris, la culbute des chaises, l'agitation des rideaux, & quelques ris étouffés, le fortifierent dans l'opinion que tout cela n'étoit qu'un tintamarre de lutins. Prévenu de cette pensée, le bon-homme se mit à crier de toutes ses forces : *Esprit, Moine bourru, loup-garou, forte épaule, ou male-bête, dis-moi qui tu es, & que viens-tu faire dans cette solitude ?* A cette espece de conjuration à laquelle nous ne nous attendions gueres, les armes nous tomberent des mains, & nous restâmes comme pétrifiés. A la fin, l'un de nos compagnons, plus hardi que les autres, se hasarda d'ouvrir la porte pour voir avec la chandelle quel étoit celui qui leur adressoit ce compliment : il apperçut en

effet , l'Ecclésiastique rangé dans un coin & tremblant de tous ses membres. *Ne m'approche pas*, disoit-il à notre camarade , *ou je vais faire vingt signes de Croix qui t'obligeront bien de disparoître de cette Maison.* Monsieur le Curé , lui répondit notre camarade , nous ne sommes point des Esprits, ni des Revenans pour tourmenter personne, mais de pauvres Religieux à qui on vient de donner l'hospitalité. *Illusion que tout cela*, dit le Prêtre , *car je suis le seul couché dans ce canton : encore une fois, Génie malfaisant, retire-toi d'ici, ou je vais appeller Dieu & les Saints à mon secours.* Surpris de l'incrédulité de cet homme , notre compagnon nous fit un signe & nous parûmes incontinent avec nos robes & nos chapelets. Alors revenant un peu de sa terreur, & nous ayant considérés quelque tems en silence : » Si ce que vous dites est vrai , contez-moi donc par quelle aventure vous vous êtes introduits dans ce Monastere, sans que je m'en sois apperçu. Aussi-tôt nous nous mîmes à parler tous ensemble, & comme si nous avions craint d'en trop peu dire ; nous entrâmes même dans le détail de l'accident qui nous constituoit pour une nuit prisonniers des Chartreux.

Nous ajoûtâmes que la chaleur étant extrême , & ne pouvant reposer à cause de quelques chauves souris que nous avions vu passer par - dessus nos têtes , nous nous étions réunis pour leur donner la chasse , & que c'étoit-là le sujet du grand bruit qu'il avoit entendu. Il ne resta pas à notre Ecclésiastique le moindre doute sur la sincérité de notre récit , & il fut le premier à rire de ses appréhensions. Ensuite il retourna dans sa chambre plus rassuré qu'il n'en étoit sorti. Nous nous jettâmes bientôt sur nos grabats , où le sommeil ne tarda pas à verser sur nous ses pavots. Trois heures sonnoient lorsque le Portier vint nous éveiller , & nous confier à un Voiturier qui alloit à la ville pour y vendre quelques denrées. Il nous souhaita un bon voyage qu'il eut soin d'accompagner de quelques leçons en termes généraux , & que nous lui promîmes bien de suivre. Nous portâmes même l'imprudence jusqu'à confier nos espiègleries au Messager ; mais c'étoit un homme mûr , & qui n'étoit rien moins que disposé à nous accorder son suffrage. Vous êtes fort heureux , nous dit-il d'un ton doctorisant , d'en être quittes à si bon marché ; le trait que je vais vous con-

ter suffira pour vous faire connoître que nos Messieurs n'entendent pas raillerie. Il y a quelques années que plusieurs Officiers s'étant rassemblés chez un Gentilhomme de ce voisinage , & ayant passé tout le jour à boire & à donner bal à la Jeunesse du lieu , s'aviserent d'amener ici leurs Musiciens vers minuit , pour donner , disoient-ils , des aubades aux Moines. Au son des haut-bois & des cors , nos Messieurs mirent la tête aux fenêtres , & s'étant apperçus que le concert s'exécutoit en-dehors, Dom Prieur , accompagné de deux autres chefs , & de quelques domestiques , se rendirent à la porte , & inviterent assez-civilement la troupe joyeuse à leur faire l'honneur d'entrer & à prendre quelques rafraîchissemens. La proposition fut acceptée , mais vous devinez peut-être qu'elle cachoit un artifice. Après le repos de la nuit , & lorsque ces Messieurs furent dégrisés , le Prieur , suivi de plusieurs Religieux & de dix de nos Domestiques armés de gros bâtons , entra dans la chambre où on les avoit mis coucher. Là , s'adressant à celui qui paroissoit jouer le rôle principal : j'excuse , lui dit-il , Monsieur , pour une première fois l'insulte que vous nous avez faite. cette

nuit ; l'état dans lequel vous êtes entré chez nous me fait assez présumer que la boisson seule en étoit la cause ; il seroit inouï que des personnes de votre rang , si elles étoient de sang-froid , eussent la fantaisie de venir troubler le repos de quelques pauvres Solitaires ; & , comme j'ai donné ordre que vos chevaux soient tout prêts , je vous conseille de vous habiller au plutôt & de partir sans murmurer.

Les fumées du vin étant dissipées , nos buveurs se trouverent fort surpris de se voir environnés de Moines , & le compliment de Dom Prieur n'étant pas de leur goût , l'un de ces Messieurs se mit à lui donner des bénédictions à la dragonne. Doucement , Monsieur le Chevalier , répliqua notre Prieur , vous faites ici l'enfant , & s'il ne s'agit que de vous mettre à la raison , voilà vingt bras vigoureux qui n'attendent que mon commandement pour s'exercer sur vos épaules : je serois au désespoir de traiter si ignominieusement des gens de votre qualité , mais daignez ne m'y pas contraindre. A la vue de cette brigade prête à obéir au premier signal , nos Officiers se radoucirent ; & , après avoir fait leurs excuses , monterent à cheval , & gagnèrent les champs.

au grand galop. Profitez de cet exemple, mes petits Capucinots; & si vous voulez ne pas vous attirer quelque chagrin de la part de vos Supérieurs, observez-vous davantage dans la suite, & traitez le Public, qui vous nourrit, avec plus d'égards; mais vous êtes jeunes, & cela viendra.

Quoique les avis goguenards de ce faquin de Messager nous déplussent beaucoup, nous lui avions trop d'obligation pour lui répondre sur le même ton, & craignant qu'il ne donnât connoissance de notre savoir faire au Pere Gardien, nous descendîmes de sa voiture en lui faisant des remerciemens.

En cet endroit Monsieur le Marquis de Vesting qui prenoit beaucoup de plaisir au récit des aventures du Fere Hyacinthe, me fit signe de lui verser à boire: je lui présentai une rasade, que le bon Quêteur avala tout d'un trait, en disant: Monseigneur, il faut faire jambes de vin, & quoi qu'il soit trop tard pour en faire usage aujourd'hui, la route qui me reste à faire demain mérite bien que mes bottes soient graissées d'avance: mais laissons-là la route & les bottes. & revenons à notre Histoire. Le Pere Gardien ne tarda pas à être informé des circonstances de notre première

sortie, soit que ce maudit bavard de Voiturier l'en eût prévenu, soit qu'il en eût reçu quelque avis direct de la Chartreuse. Quoi qu'il en soit, & de quelque endroit que partit le coup, les effets s'en firent bientôt sentir. Je fus mis au pain & à l'eau pendant huit jours; mais le Gardien, en me punissant d'une étourderie, n'en avoit pas moins distingué en moi un esprit très-propre aux fonctions de Quêteur: & à peine eus-je prononcé mes vœux qu'il mit mon ministère à une seconde épreuve, en m'envoyant quêter dans le tems de la moisson.

J'avois signalé ma première sortie par des inconséquences qui ne pouvoient, comme vous venez de voir, que nous devenir préjudiciables: il n'en fut pas de même à la seconde. Sans renoncer à ma gaieté, je compassai tellement ma conduite que le public ne parla bientôt plus que du Frere Hyacinthe. Je m'insinuois dans les esprits avec une facilité merveilleuse: chacun se disputoit l'honneur de me faire du bien; &, s'il arrivoit à quelqu'un de nos Religieux de mécontenter quelqu'un par des façons rebutantes ou un zèle trop outré, je n'avois qu'à paroître; les murmures cessoient, &

ma besace étoit remplie. Député pour faire les moissons, j'étois sûr, en moins de trois semaines, de faire conduire au Couvent plus de trente voitures de grains pour mon lot. Etoit-il question de bâtir ! les bois de construction, les pierres, l'ardoise, les ouvriers, tout étoit à mes ordres. Insinuant dans les ménages, ayant toujours le mot pour rire, prodiguant les chapelets & les images, j'attirois sans résistance le lard, le beurre, les œufs, la volaille & les fruits : chaque famille avoit toujours soin de mettre de côté la part du Frere Hyacinthe. La vendange sur-tout étoit le tems où je déployois la plus belle humeur, la souplesse & la complaisance la plus raffinée. En moins de trois jours, je me trouvois à vingt-cinq lieues de mon Couvent ; muni de poinçons, de découpures & de complimens, j'étois attendu dans les vignobles comme un homme de bénédiction. J'aidois les Vignerons à couper le raisin, je tournois dans les pressoirs comme le dernier des manœuvres ; j'entendois raillerie sans me fâcher ; j'étois de tous les à-propos & de tous les quolibets, faisant toujours bonne contenance ; en prodiguant les offres de service, je me voyois à la fin riche de vingt & quelquefois

de trente pièces de vin bien conditionnées : ce qui faisoit plus que la valeur de notre consommation. Ce n'est pas que de tems en tems je n'éprouvasse des rebuts , des duretés & des mortifications ; car tous n'étoient point obligés de me connoître : mais le métier le veut , & l'on ne trouve pas toujours rose & violette , quand on ne donne rien & qu'on veut tout avoir. Je me souviens, entr'autres, qu'entrant un beau matin chez une Cabaretiere, & commençant à avoir chaud, je demandai par charité quelque rafraîchissement, & , comme on a coutume de dire, une chemise de Capucin. Cette femme n'étoit point courtoise. On ne voit que vous & les chiens, me répondit elle ; si j'ai du vin, je n'en dois rien à personne, & vous n'êtes pas loin de la fontaine. Alors tirant de ma poche une espèce de gourde en cuir bouilli : Eh ! Madame, lui dis-je, seulement autant qu'il pourroit en tenir dans cette phiole : je me trouve daus un épuisement inexprimable, & vous allez me sauver la vie ; car je ne peux pas aller fort loin de la sorte. Le ton plaintif avec lequel je prononçai ces paroles, eut son effet. Allons, Jeannette, dit-elle à sa servante, l'objet n'est pas de con-

séquence ; descendez à la cave & emplissez la bouteille. Jeannette obéit ; & comme elle étoit long-tems à remonter , la Maitresse impatiente lui demanda si elle s'amusoit à boire. Il faut , lui répondis-je , qu'elle ne trouve pas le secret d'ouvrir ma calebasse ; & , sans attendre qu'on m'en donnât la permission , je me rendis auprès de cette fille , qui depuis deux minutes tenoit la bouteille sous le robinet , & s'émerveilleoit grandement de ne pas la voir s'emplir. Passant & repassant la main sous la pièce , & entendant toujours le vin couler : mais , dit-elle , cela est singulier , qu'il ne s'en perde pas une goutte , & que votre outil ne dise jamais ; c'est assez. Dans le moment elle vient à jeter les yeux par derriere ; & appercevant un boyau de deux pieds : Sainte Elisabeth , s'écria-t'elle , voilà un instrument qui en tiendra bien dix pots ; voyez donc comme il s'étend ! C'est , lui répondis-je , que la bouteille est à ressort ; & plus vous resterez ici , plus elle va s'allonger. Hélas ! je ne vous en demandois que deux verres ; mais puisque la mesure est un peu plus forte , vous n'aurez pas la cruauté de la revuider dans le tonneau. Là-dessus , sans attendre sa réponse , je fermai le robinet ,

je gagnai le haut de l'escalier , traversai la cuisine , & criant à la Cabaretiere qui étoit dans une chambre voisine : Dieu vous le rende , ma bonne Dame ; je continuai mon chemin. Me trouvant un autre jour dans une ferme où il n'étoit resté qu'une petite fille , j'ouvris doucement la porte de la cuisine , & demandai s'il y avoit quelqu'un. La pauvre enfant , qui n'avoit jamais vu de Capucin , alla s'imaginer que j'étois la bête à crochet dont sa Maman lui faisoit grand peur , quand elle approchoit du ruisseau ou du puits ; & se serrant contre la muraille , toujours les yeux sur moi , elle gagna la cour en tournant ; puis ayant tiré un morceau de pain de sa poche , elle me le jeta en disant : *Tiens , Loulou , mange du bon touton , & ne mords pas fan^{can}*. Dans cet intervalle arrive la mere , & m'ayant considéré avec surprise : Dieu me soit en aide , dit-elle , je crois que c'est le bon Révérend qui nous a prêché les Ames du Purgatoire , il y a cinq ou six ans. Vous le connoissez donc bien , la bonne Mere , lui répondis-je ? Et oui , oui , répliqua-t'elle , & je m'en veux depuis ce tems de ne pas avoir pu vous faire quelque petite honnêteté , selon nos moyens : j'avois pour cela

mis à part une bonne paire de chapons qu'il a fallu vendre, parce que je ne vous avois pas revu depuis : mais il y en a d'autres qui valent bien les premiers ; si vous voulez bien vous en charger , je vais les prendre au poulailler , & je ne ferai qu'un instant. Je me gardai bien de la détourner de ce louable dessein ; j'eus une bonne paire de chapons : la Fermiere me fricassa des œufs , je mangeai du meilleur appétit ; & après avoir rassuré son enfant , en lui Donnant une belle Notre Dame de papier doré , je pris congé de ma bienfaitrice , en l'accablant de souhaits & de remerciemens. Je n'étois pas à cent pas , lorsque cette femme courut après moi , en me disant que je l'avois trompée , & qu'elle venoit d'apprendre d'une voisine du hameau que je n'étois point le Pere Vivien qui les avoit prêchés , mais un coquin d'Hermite qui faisoit enrager toutes les filles ; & après m'avoir dit force injures , elle me somma de lui remettre ses chapons , ou qu'elle alloit avertir son mari de me faire arrêter comme un pendent & un usurier. Toute ma réponse fut de gagner le large , & de lui laisser calmer sa bile. Seulement , à travers un déluge de paroles , j'entendis qu'elle

le me citoit au Tribunal de Dieu , avec ses chapons , que nos Peres ne laisserent pas de trouver délicieux en attendant le jugement.

Mais , Monseigneur , la plus mémorable de toutes mes aventures , & dont je me souviendrai jusqu'à la mort , fut qu'un jour m'étant apperçu que le lard manquoit à la cuisine , & que les ragoûts , faute de cette ressource , n'avoient ni si bon goût , ni si bonne mine , ie prévins notre Pere-Gardien de cet accident , & j'en obtins un congé de sortie pour la huitaine. Aussitôt je m'écarte loin dans tous les villages ; & partie subtilité , partie gentillesse & prieres , je garnis si bien mon sac qu'à peine pouvois-je en fermer les courroies. Chargé comme une mule , je repris le chemin du Couvent , en louant Dieu , & admirant les ressources de la Providence.

J'en étois encore à une certaine distance quand , le soleil venant à baisser , je crus ne pouvoir mieux faire que d'aller demander un lit à un Curé qui étoit grand ami de nos peres. Du plus loin qu'il m'apperçut , c'est vous , me dit il , frere Hyacinthe ! Comme diantre vous êtes chargé ! La quête a été bonne sans doute ? Mon-

sieur , lui répondis-je , on ne peut la souhaiter plus heureuse : & jambons , & cervelats , & chiffons de lard gros comme la cuisse ; c'étoit à qui auroit l'honneur d'aider à remplir ma besace. Si j'avois voulu écouter ces bonnes gens , elle n'auroit pas suffi à loger tout ce qu'on vouloit y mettre. A merveille , reprit le Curé ; allez placer votre fardeau dans le coin de cette chambre , & d'ici à demain vous aurez chez moi de quoi vous remettre de vos fatigues. Mon Hôte étoit un fin matois , & j'étois bien éloigné de prévoir le tour qu'il se proposoit de me jouer : tandis que je faisois un tour de jardin pour dire mon Rosaire , notre Sire , aidé de sa Servante , faisoit la revue de mon bissac , & l'ayant absolument vidé , il le remplit de coupeaux , de vieux souliers , de betteraves , & autres ordures ; & remettant le tout en place , il vint me retrouver avec un air de franchise & de cordialité qui écarta de moi tout soupçon. J'en fus la dupe , mais ce fut pour cette seule fois. Je repris le lendemain fort dévotement mon fardeau , & le trouvant à-peu près du même poids que la veille , je quittai mon Curé plein de reconnoissance , & me remis en chemin

plus gai qu'à mon ordinaire. Arrivé au Couvent, je vais frapper à la porte du Gardien; hé bien, dit-il, frere, avez-vous fait bonne récolte? Des plus copieuses, mon Révérend Pere, lui répondis-je, & de vos jours il ne vous est arrivé d'en avoir une pareille. Aussitôt dans la joie de mon cœur je me mets à vider le sac à ses pieds. La premiere pièce qui en sortit fut un navet de dix livres au moins. Effarouché de cette apparition, j'enfonce de nouveau le bras, & je tire successivement des carottes, des savattes, des linges pourris, des morceaux de guenilles de toutes couleurs. Quelle fut alors la surprise du Pere & la mienne! En vérité, me dit sa Révérence, vous aviez raison d'assurer que jamais quête n'avoit ressemblé à la vôtre. Voila en effet le ramas le plus singulier dont on ait entendu parler, & c'est pousser le badinage un peu loin. — Dites plutôt, mon Pere, l'insulte & la friponnerie: mais rejetez-en toute la faute sur le Curé d'Obleville qui a si vilainement métamorphosé ma marchandise: oui, cela est sûr & très-sûr, & il convient que vous m'accordiez la permission d'aller chez lui de nouveau me dédommager par mes mains, & lui rendre la

pareille. Ensuite je lui fis le détail de ma déplorable aventure. Que dites-vous donc, s'écria le Gardien ? Le Curé d'Obleville ! mais vraiment il est de nos amis, & s'il prend mal le badinage, nous voilà décrédités & bannis dans tout le Royaume. Non, mon Pere, lui répondis-je, de la maniere dont je viens d'arranger mon projet, il est impossible qu'il s'en fâche. A la bonne heure, reprit le Gardien ; mais ménagez notre réputation. Cela fait, j'allai dans ma cellule supputer, combiner & donner à mon dessein le dernier point de perfection. La Fête de Saint Medard, Patron d'Obleville, fut le jour arrêté pour faire éclore cette magnifique invention. On étoit à la Messe lorsque j'entrai chez le Pasteur, il n'y avoit que sa gouvernante Claudine, laquelle s'occupoit d'un grand dîner. Un Confrere prêchoit le Panégyrique du Saint ; plusieurs Ecclésiastiques augmentoient le nombre de ses auditeurs ; la table étoit de douze couverts, & les marmites & les fourneaux étoient en train. Vous arrivez bien à propos, mon Frere, me dit cette Commere, pour mettre en perce une pièce de vin ; & Monsieur sera charmé de trouver besogne faite. Cela dit, elle me met
en

en main la cruche & le villebrequin , & me précède au cellier , la chandelle allumée. Mais elle avoit oublié le robinet : attendez un moment , poursuivit-elle , & je vous montrerai le poinçon. Je n'en eus pas la patience , & dès qu'elle eut le dos tourné , je m'attaquai à la première futaille. Ah ! qu'avez-vous fait , me dit-elle en rentrant ? c'est de la bierre. Le mal n'est pas sans remède , répondis-je ; mettez-là votre ponce , afin que j'aye le tems de percer le tonneau de vin ; mais vous n'avez pas de broche pour assurer la bierre , & je vais en fabriquer une dans un clin d'œil. Je ne m'arrêtai pas beaucoup à considérer la situation risible de cette fille , laquelle accroupie devant les deux tonneaux , s'efforçoit d'en fermer les ouvertures ; & remontant à la cuisine , je me mis à décrocher en deux tours de bras tout ce qui s'offrit à ma vue. Je portois même l'attention jusqu'à fouiller dans les armoires , & ayant trouvé un gigot de bonne mine , & deux pièces de gibier toutes prêtes à mettre en broche , je m'en emparai sans scrupule , & les logeai promptement dans la besace. Enfin , pour couronner l'œuvre , je culbutai les pots & casseroles , renversai un seau

Décembre 1784.

H

d'eau sur le feu , répandis sauces & bouillon , & laissai part - out les marques d'un tel dégât , qu'il sembloit que tous les chats & chiens du village se fussent réunis pour briffer les apprêts du pauvre Curé d'Obleville. Durant cette belle équipée , Claudine crioit de toutes ses forces : & allons donc , Frere Hyacinthe ! les bras me tombent de fatigue ; & la bierre & le vin commencent à souffler dans mes manches. Encore un instant , lui répondis-je ; on ne trouve pas toujours du bois propre à façonner des broches ; & la fille de se plaindre , & moi de lui alléguer de nouveaux prétextes. Enfin changeant de note , & reprenant ma besace : à vous , Claudine , lui dis je , mille complimens à votre cher Maître ; vous serez chargée de lui dire de ma part , *que fin contre fin ne vaut rien pour doubler , & qu'à trompeur , trompeur & demi.* Aussitôt , sans m'embarrasser de lamentations de cette idiote , je tire la porte & prends la fuite. Cependant on revient de la Messe , & vous jugez de la surprise , de la douleur , de l'embarras du triste effet que produisit la leçon que je venois de donner à la Servante comme au Curé.

Lorsque le Quêteur eût terminé son Histoire , en vérité Frere Hyacinthe , lui dit M. le Marquis , vous possédez mieux que personne le talent de désopiler la rate , & je suis forcé de convenir que voilà l'une des plus agréables soirées qu'il me soit arrivé de passer depuis long-tems : mes neveux pour leur part vous en auront de très-grandes obligations ; car je suis certain qu'ils n'en perdront pas une parole. Oh ! Monseigneur , interrompit l'Hôte , vous n'êtes pas au bout , & s'il vous plaisoit d'entendre le Conte des Navets , & la Gageure des deux Comperes , ce seroit bien alors que vous conviendriez qu'en fait de tours d'adresse , le cher Frere est le premier Capucin de l'Europe. Il n'est Navets ni Comperes qui tiennent , reprit M. de Vesting ; le pauvre homme n'est point tenu de s'épuiser pour nous plaire. Buvez , mon cher voisin , & du meilleur. S'il vous étoit permis d'accepter de l'argent , il n'est aucune de vos aventures qui ne valût trois florins. Mais j'ai là deux livres de bon café que je vous destine comme une preuve encore bien foible du bon gré que vous fait la Compagnie de votre récit Le présent flatta beaucoup le Quêteur , & après

nous avoir fait ses remerciemens , il se retira ; & nous pensâmes nous mêmes à aller prendre du repos.

Histoire d'une Religieuse , racontée par elle-même à Marcel.

Je suis , poursuivit-elle , fille du riche Deslandes , Fabriquant d'Abbeville , qui pour acquérir un rang dans la Société , avoit fait l'acquisition d'une terre à deux lieues de Cromcells , où il avoit coutume d'aller passer la belle saison : ce fut là qu'il fit la connoissance de M. le Baron de Veltung , chez qui nous allions régulièrement faire visite deux fois par mois. Il y avoit près de deux ans que nous cultivions l'amitié de cet honnête Gentilhomme , lorsque vous arrivâtes chez lui , pour vous charger de l'éducation de ses enfans. Les bonnes qualités & les talens que l'on découvrit en vous , & tout le bien qu'en dit depuis à ma famille Monsieur de Saint-Albin , cet ancien Officier Français retiré à Cromcells qui venoit souvent nous voir , m'avoient fait désirer de vous connoître plus particulièrement. Je me promettois

bien de vous étudier & de vous entendre raisonner sur plusieurs objets de science qui aiguillonnoient ma curiosité : mais le sort en disposa autrement. Mon pere, deux mois après votre arrivée chez Monsieur de Vesting, jugea à propos de retourner à Abbeville : son prétexte étoit de veiller de près à la direction de son Commerce ; mais j'eus bientôt lieu de me convaincre que l'objet de ses affaires y avoit bien moins de part qu'une inclination formée pour une veuve de Saint-Valeri qui étoit riche, prétendoit on, de plus de cinq cens mille livres. J'avois perdu ma mere depuis douze ans ; & je ne pensois guères que Monsieur Deslandes , qui avoit laissé passer un si grand intervalle , & qui n'avoit que moi d'enfant , s'engageroit de nouveau sous les loix de l'Hymen. Cependant il en courut les risques , & épousa cette riche femme , l'année même de la mort de M. de Vesting , & celle de votre départ de Cromcells. Ma belle-mere avoit eu de son premier mari, une fille qui étoit à peu près de mon âge , & c'est à ces deux personnes que j'ai mené depuis trois ans , à laquelle on a enfin mis le comble en me contraignant de former

des vœux que mon cœur désapprouve , & qui seront probablement pour moi dans la fuite , une source de regrets aussi cuisans que superflus. Incontinent après son mariage , mon pere retourna à sa campagne , où nous fûmes élevées , ma belle-sœur & moi , sous les loix d'une femme qui ne tarda pas long-tems à faire une grande distinction entre le fruit de son sein & la fille de M. Deslandes. Tous les égards furent pour ma sœur , & toutes les duretés pour moi : de bons amis , (car il y en a encore quelques-uns ,) en prévirent mon pere , & il leur promit d'en parler à sa femme , en termes peu ménagés. Il le fit ; mais ces reproches ne servirent qu'à l'aigrir davantage ; & un jour qu'elle se trouva seule , elle me tint à peu près ce discours : Il vous appartient bien , Mademoiselle , de semer l'aigreur & la division dans ma famille ? Les propos que vous tenez à mon sujet seroient plus que suffisans pour vous faire châtier de bonne maniere , si je ne m'accoutumois depuis quelque tems à mépriser votre petit caractère. Apprenez à vous connoître : si votre défunte mere , qui n'étoit qu'une bourgeoise , n'a pas eu le talent de vous former , il ne s'ensuit pas que je

doive en devenir la victime ; mais j'ai bien tort d'entreprendre de vous réformer ; une imbécille de votre âge n'est guères faite pour avoir des sentimens & des principes.

Ne voyant pas d'abord le but de ces reproches , je pris la liberté de lui demander en quoi j'avois eu le malheur de l'offenser. Encore une fois , répliqua-t-elle avec colere , vous êtes une impertinente , indigne des attentions que j'ai eues pour vous : votre présence me fatigue ; retirez-vous dans votre chambre. Cela dit , elle me prit par le bras , me poussa dans le vestibule , & me ferma la porte au nez.

Pendant toute cette scène , ma belle-sœur , qui s'occupoit à faire des nœuds , n'ouvrit pas la bouche ; mais à peine eus-je gagné les degrés de l'escalier , que je les entendis l'une & l'autre faire deux ou trois éclats de rire qui augmentèrent ma douleur & ma confusion. Je remontai dans ma chambre , qui n'étoit presque qu'un galletas , & me trouvant sans témoin , je donnai un libre cours à mes larmes. Elles coulerent pendant deux heures sans qu'il me vînt aucune idée de vengeance , mais seulement le désir de m'en ouvrir à mon pere à la plus prochaine occasion. Il étoit à

Hiv

Abbeville depuis huit jours , & on l'attendoit le soir même. A peine étoit-il descendu de cheval , que cette femme artificieuse vint à sa rencontre avec sa fille , lui tendit les bras , & l'accabla de caresses. Monsieur Deslandes parut si flatté de ce bon accueil , qu'à peine lui échappa-t'il de demander pourquoi ie ne paroissais point. Vous verrez , répondit ma belle-mere , qu'il faudra la tirer de sa forteresse. Jamais on n'a vu d'enfant d'un pareil naturel. A tout cela mon pere ne répliquoit autre chose , sinon : *cela viendra*. J'entendis tout de ma fenêtrre ; & comme Madame se disposoit à faire sa partie avec un Garde-du-Corps , qui étoit en sémestre dans sa famille , à une demi-lieue de là , & de qui elle recevoit fréquemment la visite , je saisis ce moment pour aborder mon pere & pour l'embrasser. Vous êtes bien indifférente , me dit il ; depuis une heure que je suis ici , vous ne vous empressez pas beaucoup à me chercher. Je desirerois bien , Monsieur , lui répondis-je , vous tirer d'erreur ; mais de la maniere dont Madame vous prévient contre moi , peut-être qu'un trop grand empressement vous paroîtroit un artifice pour diminuer son crédit. Je ne pus achever

ces paroles sans répandre des larmes : mon pere en fut frappé. Quoi donc ? dit-il , pourquoi des pleurs ? je trouve ici bien du mystere. Il n'y en a pas d'autre , lui répondis je , que la conduite de votre épouse à mon égard. Sur quoi j'entrâi dans le détail des mortifications qu'elle me faisoit essuyer depuis quelque tems , & je finis par lui dire que n'y ayant aucunement donné lieu , je le conjurois d'y remédier incessamment , sans quoi je me trouverois reduite à lui demander une retraite qui pût me soustraire à ses dédains & à ses hauteurs. Mon pere ayant un instant réfléchi , me serra la main : va , dit-il , mon enfant , cesse de te chagriner , j'en parlerai de maniere à me faire obéir. A ces mots il me quitta , & j'augurai bien de cette conversation. Il eut en effet un entretien fort sérieux avec sa femme à ce sujet ; mais quel en fut le fruit ? Dès la même semaine j'éprouvai tout ce que peut une personne vindicative & méprisante. Il y eut pendant ce tems un dîner d'invitation ; nous nous trouvâmes dix-huit à table. Madame servit les convives , & affecta de m'oublier. Tout le monde se mit à manger pendant que j'avois les bras croisés , parce que personne

n'avoit l'attention de me présenter un morceau. Comme je n'étois pas à côté de mon pere, j'avançai la main pour prendre un peu de potage : Que ne parlez-vous ? me dit ma mere : on est là pour vous en donner, sans doute. Incontinent elle prend une grande cuillier, l'emplit de riz & de bouillon, & jette l'un & l'autre si brusquement sur mon assiette qu'il en rejaillit la moitié sur la nappe & sur mes habits. J'eus néanmoins assez de retenue pour dévorer cette couleuvre & me taire. Le Garde du-Corps, qui ne quittoit gueres le logis, égaya la conversation ; Madame ne lui cédoit point en bonne humeur ; sa fille jasoit à ne point s'entendre : mon pere même prenoit part à la joie commune, parce qu'il la croyoit une suite des avis donnés à sa femme. C'est que tout concouroit à l'aveugler. Je me composai de mon mieux ; & le tems de quitter la table étant venu, je saluai la compagnie, qui sans doute, pour se conformer à Madame, reçut avec assez de froideur cette marque de civilité.

Les jours se passoient de la sorte, à essuyer des mépris & des rebuts. La présence de mon pere, il est vrai, calmoit un peu mes soucis ; & comme lui seul m'a-

dressoit la parole dans toute cette maison , ma grande allarme étoit de le voir s'absenter fréquemment : néanmoins la nature de ses affaires l'exigeoit.

Que n'avois-je pas à souffrir pendant ces voyages ! L'heure des repas devenoit mon supplice ; je tenois le bas de la table , & n'avois pas le privilège d'y dire une parole : ma belle-mere ne m'honoroit jamais d'un regard ; & quoiqu'elle eût souvent compagnie , car elle aimoit à l'excès la dépense & les plaisirs , elle savoit tellement subjuguier son monde , qu'il n'arrivoit à personne de s'appercevoir que j'étois l'enfant de son mari. J'étois en effet habillée de la maniere la plus simple : deux robes d'indienne composoient toute ma garde-robe , tandis que l'or & la soie couvroient ma belle-sœur ; sa mere n'épargnoit rien pour la rendre la plus brillante Demoiselle du canton ; on faisoit venir de six lieues les couturieres les plus renommées , les Marchandes de modes s'épuisoient en recherches pour composer à son usage les montures les plus élégantes , & deux Coëffeurs fraîchement arrivés de Paris , passoient deux fois la semaine trois heures autour de sa tête. La mere donnoit dans les

mêmes extravagances, & se faisoit coiffer comme une fille de quinze ans, quoiqu'elle en eût au moins quarante-cinq. Le blanc, le rouge, les essences, les pâtes meubloient la toilette de ces deux coquettes, qui dans certains jours étaloient souvent pour vingt-cinq mille livres de pierreries.

Quoique mon pere fût l'homme du monde le moins attentif à ces objets de luxe, il étoit néanmoins porté chez lui à un tel excès, qu'il ne put s'empêcher d'en témoigner sa surprise. Vous avez, lui dit-il un jour, bien des attentions pour Eléonore (c'étoit le nom de ma belle-sœur;) sans doute que ma fille n'a pas le bonheur de vous plaire également. . . . Qui l'empêche d'aimer la propreté répondit elle avec aigreur? Mais Mademoiselle est une Philosophe, qui n'aime que ses Livres; & quand on la tire de sa chambre pour converser avec d'honnêtes gens, il semble qu'on fasse insulte à ses lumières. Elle a raison; nous ne sommes pas dignes en effet d'être initiés aux sublimes connoissances qui lui font mépriser la parure & les compagnies. A toutes ces ironies, mon pere ne savoit que répondre. & il avoit si peu de fermeté, que malgré sa tendresse pour moi, il ai-

moit mieux laisser les choses sur le pied où il les trouvoit , que de tenter de nouvelles explications. J'étois donc forcée de passer les trois quarts du tems dans ma solitude , lisant de bons Livres , raccommodant moi-même mes habits , & n'osant demander à personne le plus léger service. J'entendois les Domestiques aller & venir pour exécuter les ordres de Mesdames ; la magnificence régnoit dans leurs appartemens ; & seule , confinée dans une cellule de huit pieds , j'étois contrainte de recourir à mes bras pour balayer mon plancher , refaire mon lit & dépoudrer mes petits meubles. On attendoit chaque jour que je fusse sortie de table pour faire paroître les liqueurs & le café : on jouoit gros jeu les après-dînées entières , & le soir on montoit en carrosse pour la promenade. Reléguée dans mon donjon , j'observois avec douleur ce flux & reflux de plaisirs , qui ne tendoit à rien moins qu'à hâter le délâbrement des affaires de mon pere : mais rien ne me rebutoit davantage que l'indulgence de cette femme voluptueuse qui ne paroissoit occupée qu'à préparer des occasions de chute & dresser des pièges à sa fille. J'étois témoin d'une partie de ces extravagances , & l'in-

différence que j'affectois contribuant à me rendre moins suspecte , on cessa de garder des mesures , & je m'apperçus bientôt , aux propos & aux libertés de ce Garde du Corps dont je vous ai parlé , qu'il régnoit quelque chose de plus que de l'amitié entre lui & ma belle-sœur. Un soir , entr'autres , qu'une douce fraîcheur invitoit à sortir , j'entendis quelques propositions de rendez-vous dans une garenne qui étoit à l'extrémité du jardin. On devoit , sur différens prétextes , éloigner les domestiques ; & comme la mere étoit arrêtée ce soir pour écrire deux ou trois lettres qui devoient partir le lendemain , on trouva l'occasion favorable , & on ne tarda pas d'en profiter. J'entendis de mon grenier les deux Amans traverser le parterre & le potager , & entrer dans un vaste clos , où le feuillage des arbres les déroba à mes yeux. La pensée me vint sur le champ de descendre dans la basse-cour d'en ouvrir une petite porte qui donnoit sur la campagne , & de me rendre dans le même bois par un chemin tout bordé de buissons. J'y arrivai quelques minutes avant Eléonore , tant j'avois fait diligence , & je m'assis sans bruit sous une soudraye , au hasard de ce qui pouvoit en

arriver. J'entendis bientôt le Galant séparer les branches qui étoient à la droite d'une allée qui traversoit la garenne , en priant son Amante de le suivre. Quoique je fusse heureusement à l'opposite, je tremblois néanmoins d'être découverte, & mon pis aller, s'ils m'eussent apperçue, étoit de prendre la fuite par le même chemin; mais la nuit étoit sombre, & elle ne favorisoit que trop malheureusement ma curiosité. Le cœur me bat encore d'indignation quand je pense aux discours indécens, aux propositions libertines que cet homme fit à Eléonore, & avec quelle facilité cette misérable fille les écouta. Qu'il vous suffise de savoir que je fus témoin de la honte de la famille, & que ces insensés justifient dans ce maudit quart-d'heure l'opinion que j'avois de leur intelligence scandaleuse. La prudence alloit m'abandonner, lorsque j'entendis Madame Deslandes appeller sa fille à plusieurs reprises. Le Garde-du-Corps rentra dans l'avenue du bois, & ayant gagné l'extrémité, il franchit un ruisseau, & se trouva dans la campagne. Quant à ma belle-sœur, elle alla rejoindre sa mère qui l'attendoit au bout du clos. Je la suivis, dans le dessein d'apprendre de quel prétext-

te elle alloit se servir pour justifier son retard. Etes-vous seule , lui dit Madame ? Oui , Maman , absolument seule. — Mais il me semble avoir entendu quelqu'un ? — Point du tout , c'étoit moi-même qui avois laissé tomber mon mouchoir , & qui me plaignois de ne pouvoir le retrouver. — Vous êtes une imprudente de vous promener si tard : la fraîcheur de la nuit peut vous incommoder beaucoup. Avez vous vu sortir Monsieur de Previlliers ? — J'en ai fait moi-même la conduite : il a voulu partir malgré moi , quoiqu'il se fît fort tard ; & comme vous étiez à écrire des lettres , il n'a pas osé vous interrompre , mais il m'a promis qu'il viendrait encore vous demander à souper mardi prochain : cela vous fera-t-il plaisir , ma chere Maman ? — N'en doutez pas , ma fille ; ce Prévilliers est bien élevé , & je ne connois personne qui joue aussi noblement. Avez vous vu tantôt avec quelle gaieté il a perdu ses trois louis ? Cela sent bien l'homme de condition. Mais allons prendre du repos , car il est minuit : demain je ferai mettre les chevaux au carrosse pour aller à la rencontre de votre pere. — Mais si ma sœur avoit quelque envie de nous accompagner ; vous savez que mon

papa vous l'a quelquefois recommandée : cela cependant ne me feroit pas grand plaisir, & j'aimerois mieux rester à la maison.

La mere ne put s'empêcher de rire à ce discours, & lui promit bien fort qu'elle m'en feroit passer l'envie. Mais, repliqua Eléonore, que penseroit donc mon papa ; car vous savez ce qu'il vous a dit en partant. Eh ! que m'importe, répondit Madame, la façon de penser de votre bon-homme de pere ? Il a pour cette vilaine créature un foible que je ne puis concevoir ; jamais je n'ai vu d'homme d'un goût si gothique, & lorsqu'il se met une fois sur le chapitre de son originale de fille, tout le bien qu'il veut nous en dire n'a pas le sens commun. Là-dessus, mes deux Panégyristes se mirent à tailler à plein drap sur mon compte : je fus peinte avec les couleurs les plus noires : mon caractère, ma figure, mon maintien, ma conversation furent ridiculisés ; & pendant tout le tems que dura cette amere critique, il n'est point de termes qui puissent vous rendre l'odieux portrait que l'on fit de toute ma personne. A la fin elles regagnerent la maison, dont les portes furent incontinent fermées, de façon que je me trouvai seule

& assez embarrassée. Mais comme la lune commençoit à paroître , je pris le parti de rentrer dans le clos , de traverser le bois , & de retourner par la basse-cour , sans que qui que ce fût s'aperçût de mon évasion. Après ce qui venoit de se passer , je ne devois gueres m'attendre à prendre du repos le reste de la nuit. Je la passai dans les plus violentes agitations. La voilà donc , me disois-je , cette fille à qui l'on veut donner l'éducation d'une Princesse : c'est donc cette idole que la flatterie ne se lasse pas d'encenser ? Voilà où ont abouti ces parures , ces jolis entretiens , ces mystérieux tête à tête , ces ménagemens , ces attentions d'une mere plus coupable encore que sa malheureuse fille ! O mon pere ! pere infortuné ! Si vous m'aimez , si l'honneur de votre famille vous est cher , pourquoi tardez vous d'apporter remède à de si grands maux ! Des pleurs succédoient à ces tristes exclamations. Je me représentois alors avec les couleurs les plus tortes , les excès , le faste , la profusion qui régnoient dans cette maison , le dévouement & l'ardeur des Domestiques à servir la passion de leurs maîtresses. Je retournois ensuite sur le mépris que l'on

faisoit de moi , & même de celui qui m'a donné le jour Il étoit visiblement le jouet & la dupe d'une femme qui travailloit de toutes ses forces à la ruine de sa fortune & de sa réputation : esclave de ses caprices & de ses fantaisies , il sembloit que tout contribuât à l'aveugler. J'envisageai toutes les suites de cette dangereuse complaisance , & je résolus de les prévenir le plus promptement qu'il me seroit possible.

Six heures sonnoient comme j'entendis mettre les chevaux à la voiture ; mais nos Dames qui s'étoient couchées à minuit & demi , ne furent prêtes à monter qu'à dix ; il falloit bien , à la façon des Grands , qu'un équipage se trouvât prêt de bonne-heure , & qu'un Cocher eût le tems de s'ennuyer. Je n'étois jamais plus à mon aise que pendant ces promenades , & j'en profitai pour exécuter mon dessein. Une vieille femme du village à qui on faisoit quelquefois l'aumône , fut l'être dont je fis choix pour remettre à mon pere une lettre qui contenoit le détail de mes peines , & de l'événement qui y avoit donné lieu. Je passai la matinée à l'écrire , & après l'avoir cachetée , j'allai trouver cette femme & la lui mis en main en disant : faites-moi

le plaisir de remettre la présente à M. Deslandes, que l'on attend aujourd'hui, & sur tout ayez la précaution d'observer qu'il soit seul. Mais, Mademoiselle, répondit la Villageoise, est-ce que vous ne pourriez pas la lui donner vous-même? J'ai, poursuivis-je, mes raisons pour en agir ainsi; si vous avez pour moi quelque amitié, rendez-moi ce service. Je joignis à cette priere une piece d'argent qui la rendit si docile qu'elle s'engagea, sans répliquer, à tout ce que j'exigeai d'elle. Je retournai à la maison, & pour ne donner aucun soupçon, je restai dans ma chambre le reste du jour. Mon pere arriva le soir, & dès le lendemain ma vieille Pay-sanne prit le tems où il regardoit faucher un pré de sa dépendance, pour lui remettre la lettre. Il l'ouvrit, la parcourut deux ou trois fois, & enfin elle produisit sur lui l'effet désiré. Je l'entendis monter une heure après, & je vis bien qu'il falloit me disposer à répondre à toutes ses interrogations. Qu'est ce donc, me dit il en entrant? Pourquoi n'écrivez-vous, quand vous pouvez me parler? Hélas! lui répondis-je, dans l'agitation où je suis, comment aurois-je pu vous entretenir sans faire

naître des soupçons ! Il étoit encore plus dangereux , répliqua-t-il , de vous confier à cette femme qui pourroit nous trahir ; mais laissons à part cette imprudence , & confirmez-moi de vive voix cette fatale histoire qui me tue. Il y alloit de mon intérêt de ne pas lui en imposer , & après avoir parlé pendant près de trois quarts d'heure , je finis par le conjurer de ne point faire d'éclat , & de m'accorder le plutôt qu'il seroit possible , une retraite qui pût me dérober au ressentiment prochain de son épouse. Elle ignorera , me dit mon pere , par quelle voie je me suis fait instruire. Non , Monsieur , répondis-je , comptez qu'elle mettra en jeu tous les ressorts , & que je serai la seule à qui elle imputera ce que vous en savez. Mais , ma chere enfant reprit Monsieur Deslandes , voudriez-vous me quitter dans l'accablement où je me trouve ? Dieu m'en préserve , lui répondis-je ; car il n'est pas ici question de m'enfermer de telle sorte que je perde jusqu'à l'espérance de vivre désormais avec vous : néanmoins je sens que la paix ne peut jamais régner chez vous si je tarde de prendre ce parti. L'antipathie de Madame pour moi devient insurmontable , & la suite

m'annonce des chagrins encore plus cuisans; c'est votre repos que je consulte autant que le mien. Oui, mon cher pere, ayez quelques égards pour une fille dont vous connoissez la droiture & la tendresse, & qui, en se bannissant du sein de sa famille, a bien moins en vue l'intérêt de sa propre tranquillité que la vôtre. Quoique M. Deslandes fût d'abord interdit à cette proposition, il ne différa pas à entrer dans mes vues, & sans en communiquer avec personne, il me mena chez M. de Vesting, où je vous vis pour la première fois. L'objet de ce voyage étoit de faire diversion à sa douleur & de donner le change à son épouse qui en effet en parut fort intriguée. Mon pere eut avec Monsieur & Madame de Vesting. un entretien fort sérieux, où sans entrer dans le détail des chagrins que lui causoient sa femme & sa fille, il en dit assez pour faire approuver ma retraite à ces honnêtes gens. Ils lui conseillèrent de m'amener dans cette maison en qualité de pensionnaire, & le chargerent d'une fort grande lettre pour Madame l'Abbesse, qui étoit leur parente. Jugez quel accueil me fut fait, d'après une si puissante recommandation! Cette Supé-

rieure avoit toutes les qualités de Madame de Vesting, dont elle étoit cousine issue de germain : esprit, beauté, douceur, dévotion solide. Je goûtai, sous sa direction, des agrémens qui m'avoient été inconnus dans le monde. La paix, la concorde, la variété des exercices, la nature des amusemens ; que fais-je, toutes les qualités du cœur & de l'esprit ; tous les plaisirs purs me semblèrent concentrés dans ce Monastere. Je jouissois du plaisir d'admirer, & du bonheur de m'instruire : & s'il m'arrivoit de penser à la maison paternelle, ce n'étoit que pour déplorer la triste condition du bon Monsieur Deslandes, esclave de deux méchantes femmes à qui je ne voulois pas plus de bien qu'il ne falloit. C'est dans ces conjectures que j'appris les malheurs de sa famille. Une lettre qu'on me remit de sa part justifia ma conduite, & mit au jour tous les chefs d'accusation dont j'avois chargé ma belle-sœur.

» Votre évasion, ma chere fille, a paru changer pour quelque tems la face de ma maison. J'ai eu d'abord le bonheur d'y voir des retranchemens de luxe, que je désirois depuis long tems ; les compagnies

ont été moins nombreuses , les repas moins dispendieux. Mon épouse même , ce que vous aurez peine à croire , a paru sensible aux marques de considération que je vous donnois , & a témoigné autant d'estime pour vos vertus dans l'éloignement , qu'elle en paroïsoit peu touchée lorsque vous viviez sous mes yeux. Tout cela n'étoit que le fruit d'un acte de fermeté auquel on ne s'attendoit pas , & auquel je me déterminai aussi-tôt votre sortie. Mais il étoit important de ne pas me relâcher sur ce point ; & crédule comme je le suis , j'eus encore le malheur de me laisser tromper par les apparences. Enfin j'en suis aujourd'hui la victime : le libertinage d'Eléonore dont je commençois à ne plus appréhender les suites , s'est manifesté par des signes non équivoques ; & le misérable qui a triomphé de sa foiblesse est disparu depuis un mois ; j'envoyai son amante à dix lieues d'ici , m'efforçant pendant ce fâcheux intervalle de tromper le public par des histoires controuvées. Cependant malgré mes mesures , on a parlé , on a fait des nouvelles , on s'est entretenu de ma famille en termes peu ménagés ; j'ai vu arriver ces jours de deuil que vos pressenti-

mens

mens m'avoient annoncés. Les murmures de la ville & de la campagne ont été justifiés, & toute l'espérance de ma maison s'est évanouie par l'action d'une malheureuse, qu'il m'auroit peut être été facile, si je vous eusse écouté, de contenir dans les bornes du devoir & de l'honnêteté. J'ai chassé deux de mes domestiques comme des lâches complices des désordres de cette étourdie : j'accable la mere de reproches, & l'état violent où je me trouve m'oblige de vous rappeler incessamment. Venez donc consoler un pere accablé de regrets & d'inquiétudes, & soyez sûre que s'il me reste encore quelque espoir dans ma désolation, je le fonde absolument sur votre sagesse & votre bon naturel. J'écris par le même ordinaire à Madame l'Abbesse à qui j'allégué des raisons étrangères à mes peines, mais assez spécieuses pour la déterminer à vous faire partir aussi-tôt. »

Je partis deux heures après. A combien de réflexions ne m'abandonnai je pas pendant la route ! l'accablement de mon pere me remplissoit d'amertume. Je pris fort peu de nourriture, malgré les sollicitations de mon conducteur ; & j'arrivai chez M. Deslandes dans un état peu différent du

Décembre 1784.

I-

sien. Il étoit au lit depuis deux jours , attaqué d'une grande fièvre. J'entrai dans sa chambre : je me jettai à son col avec toutes les marques de la tendresse & de la douleur. *Ah ! ma fille , me dit-il d'une voix foible , il est un peu tard.* Hélas ! il avoit raison ; & le moment où je le revois touchoit de bien près à celui où je devois cesser de le voir. Permettez-moi de supprimer des détails qui renouvelleroient la plus grande douleur que je ressentirai dans le cours de ma vie. Vous ne devinez que trop ce que je crains de vous apprendre.

En achevant ces mots , Madame de Saint-Amour parut si affectée de son récit , & il produisoit sur moi-même un tel effet , que je la suppliai de l'interrompre , & d'en remettre la suite à la première visite que j'aurois l'honneur de lui faire. Nous nous saluâmes réciproquement , & je retournai à l'Evêché où l'on paroissoit déjà inquiet de ma longue absence.

Malgré mes occupations , je ne perdais pas de vue Madame de Saint-Amour. Les malheurs de cette vertueuse personne m'avoient si sensiblement affecté , que deux jours après j'allai me présenter à l'Abbaye ,

& demandai de rechef à lui parler. Il y eut dans ce troisième entretien plus d'aisance & de cordialité , & sans m'astreindre aux préliminaires d'une politesse minutieuse , je la priaï de vouloir bien reprendre la suite de son histoire : elle le fit en ces termes.

Il seroit inutile de vous peindre la douleur dans laquelle me plongea la mort de mon pere ; elle fut si grande que 'en perdis absolument la raison. Je fis des extravagances si étonnantes , qu'il fallut pendant près de six semaines me garder à vue. Je fus saignée , médicamentée , & si bien secourue par le Curé de la Paroisse , qui pour hâter ma guérison , m'avoit fait transporter chez lui , que ce cruel délire se calma enfin , & que je recouvrai ma présence d'esprit ; mais hélas ! ce ne fut que pour voir tout mon malheur. Cet Ecclésiastique qui étoit un fort honnête homme , m'apprit qu'il me revenoit peu de chose de la succession de mon pere ; que son indigne épouse s'étoit acquis sur son esprit un tel empire , que tout ce qu'il laissoit de biens fonds passoit pour n'avoir été acquis que pendant le tems de son second mariage ; que le contrat lui étoit extrême-

ment favorable ; qu'elle avoit converti en pierreries une partie de l'argent qu'il avoit eu la foiblesse de laisser à sa disposition ; que le douaire étoit sans retour ; qu'on avoit représenté des obligations de plusieurs sommes assez considérables , contractées par mon pere , (& que le Curé regardoit comme des pièces supposées pour me faire tort.) Qu'enfin , s'il falloit s'en rapporter à un Procureur d'Abbeville , chargé des intérêts de ma famille , mon unique part pouvoit se porter à cinquante cinq mille livres , franchises & quittes de toute redevance & hypothèque. Cinquante cinq mille livres ! bon Dieu ! quelle réduction pour l'héritière d'un négociant en réputation de commerce , sur un fonds de cinq cens mille livres ! ce fut alors que je conçus jusqu'où mon pere avoit porté la foiblesse & l'aveuglement envers cette méchante femme , & combien son hypocrite attachement l'avoit dominé. Dans les premiers transports je voulois aller lui faire les reproches les plus sanglants ; mais le Pasteur m'en détournant , disant que n'ayant plus de mesure à garder , elle me traiteroit comme une étrangère , & que sa fille étant de retour , ces deux harpies n'épargneroient pour moi

chasser de leur présence, ni injures, ni mauvais traitemens : qu'il sentoît, autant que moi, combien on me faisoit tort ; mais qu'il y avoit encore des Loix, & qu'étant majeure, je pouvois de mon chef avoir action contre ces deux friponnes, & me pourvoir en cassation de tout ce qui avoit été fait à mon préjudice. Je suivis son conseil ; mais toutes les poursuites que je fis faire contre ma belle-mère se retournerent à ma confusion. Les gens de plume absorberent un tiers de ma succession ; ma partie fit naître tant d'incidens, employa tant de ressorts iniques, qu'il fallut enfin me désister, & me borner à une offre de trente-six mille livres, à quoi se réduisoit ma part, après que la veuve & les Praticiens se furent emparés de la leur.

Ce fut alors que dégoûtée du monde, & n'appercevant de toute part qu'injustice & méchanceté, je résolus de rentrer dans le Cloître, & d'y passer le reste de mes jours à détester les hommes & à pleurer mes malheurs. J'allai prendre congé de Monsieur & de Madame de Vesting dans le tems où vous étiez absent : je leur fis la peinture de ma situation qui les toucha beaucoup : je leur parlai de l'envie que j'avois de retour-

ner incessamment dans ma retraite , & Madame, en approuvant cette résolution , me donna des lettres pour sa parente , qu'elle eût la bonté de lire , & qui exprimoient le vif intérêt qu'elle vouloit bien prendre à ma future tranquillité Je me remis ensuite sous la conduite de mon honnête Curé , qui m'amena dans ce Couvent huit jours après , & me remit à Madame l'Abbesse avec toute ma fortune. La Communauté m'accabla de caresses , soit qu'elle y fût déterminée par l'appât de l'argent , & l'espérance de me voir prendre le voile , soit pour se conformer aux sentimens de bienveillance que me témoignoit la Supérieure , trop vertueuse & trop franche pour se laisser entraîner par un motif si bas & si honteux. Que vous dirai-je , enfin ? on fut si bien profiter de la chaleur de mes premiers mouvemens , qu'on me détermina sans peine à prendre l'habit de Religion ; & après les épreuves d'un court noviciat , à me faire prononcer mes vœux. Tant que vécut la cousine de Madame de Vesting , je ne sentis pas le poids de mes engagemens ; mais je la perdus trois mois après avoir renoncé au siècle . & c'est de cette mort que datent mes dégoûts , les soucis , les regrets & les

plaintes inutiles que je ne cesse de former sur la perte de ma liberté.

J'ai souvent, dis-je, en interrompant Madame de Saint-Amour, entendu parler de cette vertueuse Supérieure dans le tems que je demeurois au Château de Cromcells; mais j'ignorois qu'elle fût décédée. Les personnes d'un mérite si rare devroient être immortelles. J'ai bien inutilement fait cent fois les mêmes souhaits, me répondit-elle, & vous verrez que ce n'étoit pas sans fondement. A peine eut-elle les yeux fermés que nos Dames s'assemblerent pour procéder à une nouvelle Election; mais la Cour de Vienne n'eut aucun égard aux délibérations de notre Chapitre; elle avoit déjà jetté les yeux sur une fille de qualité qui, dans le dessein de briguer cette place, donnoit depuis quelques années dans une régularité outrée.

A peine se vit-elle à la tête de la Communauté, qu'elle en changea tout le gouvernement. Les Religieuses de l'ancienne confiance furent écartées; trois ou quatre vieilles têtes chagrines & capricieuses composèrent la Cour de la nouvelle Abbessé; on nous fit un crime des moindres amusemens; on nous retrancha les parloirs, &

une partie des récréations : la bonne humeur fit place à des grimaces de dévotion ; les moindres faillies parurent des fautes impardonnables ; toutes les conversations se tournèrent vers la spiritualité ; & il fallut que toutes nos occupations se ressentissent d'un bigotisme si puéril , que la Religion , loin d'être ma ressource , me parut un joug désolant & insupportable. L'espionnage fut établi , nous ne savions plus à qui nous confier ; telle me paroissoit une amie discrète & incapable de duplicité , qui , après avoir été la dépositaire de mes sentimens , alloit me décéler , & triompher de ma candeur. . . . Le bon esprit & la supériorité de génie de notre Abbessé défunte en avoient imposé ; mais à sa mort , tous les caracteres se démasquèrent , & j'ai reconnu trop tard combien ces sortes d'asyles produisent de petitesse , de factions & d'intrigues. Monseigneur , à qui cette surface de régularité plaît beaucoup , y est lui-même trompé. Prévenu en faveur de l'Abbessé , il la regarde comme une Sainte , & ne cesse de nous la proposer comme le modèle de toutes les vertus chrétiennes ; mais les éloges qu'il lui prodigue ne sauroient prévaloir contre le témoignage de mes yeux & de mes oreilles.

L'indignation , le ressentiment furent les seuls motifs de ma vocation; je fis mes vœux, dans la persuasion trop légère , que le monde n'étoit qu'un séjour de corruption & de mauvaise foi. Dans la rapidité des motifs qui m'entraînoient , je me fis du siècle une peinture affreuse , & du Cloître une image extraordinairement séduisante; mais l'illusion des premiers transports a disparu , & je n'ai connu toute l'amertume de la vie monastique que lorsqu'il m'a été impossible d'en secouer le joug. Pénétrée de mon infortune , à charge à moi même , n'ayant personne à qui je puisse faire part de mes dégoûts , ma solitude me paroît un cachot , & mes exercices une tyrannie insupportable. Quelquefois les yeux tristement fixés sur ces hautes murailles qui nous séparent de la Société , mon imagination me représente les douceurs que chacun y goûte dans son état de liberté.

Les grandeurs , la profusion , les amusemens délicats , les conversations pleines d'esprit , le fracas des compagnies , la circulation perpétuelle de ce grand nombre d'individus qui ne respirent que la joie , tout cela grossi à mes yeux me tourmente , me donne des desirs impuissans , & en-

laidit à l'excès cette prison à laquelle je me suis volontairement condamnée. A des journées accablantes par leur uniformité succèdent des nuits plus fâcheuses & plus lugubres encore ; étendue sur ma couche & dans le silence des ténébres , je me transporte en esprit au milieu de cette ville & dans ces brillantes assemblées où l'esprit , la beauté , l'enjouement jouent un si beau rôle ; & quoique dans ma première jeunesse je n'aye goûté qu'un échantillon de ces plaisirs , mes livres & mes observations particulières suffisoient pour m'en donner une idée juste & véritable. Alors retournant sur moi-même & comparant ces murs blanchis , ces habits simples & incommodes , à la magnificence des appartemens & à l'élégance des parures mondaines . j'entre dans des excès d'angoisse que les grands motifs de la Religion ne sont pas capables de modérer. Enfin les yeux appésantis plutôt par l'accablement , que par l'effet du silence , je m'abandonne au sommeil , si l'on peut appeler ainsi un état convulsif qui me livre à des songes importuns , & me fatigue plus encore que les réflexions qui l'ont précédé. Bientôt le son de la cloche me tire de cette léthargie laborieuse , & m'appelle dans le

Sanctuaire où nous louons Dieu dans un langage inintelligible , & où nous nous prosternons aux pieds de ses Autels pour lui renouveler un sacrifice aussi facile à faire dans l'indolence des premières années , qu'il devient onéreux dans la saison où les passions commencent à se faire entendre.

A ces dernières paroles , l'expression de la douleur la plus attendrissante se fit remarquer sur le visage de Madame de Saint-Amour. Je fus pénétré au point qu'il me fut impossible d'ouvrir la bouche , & de trouver un mot pour adoucir l'amertume de ses réflexions. Nous restâmes l'un & l'autre dans un état de silence & de consternation qui dura quelque tems. A la fin cependant me rappelant tout ce que peuvent suggérer la raison & le Christianisme , j'en fis usage , avec plus de zèle que de confiance ; & je m'apperçus enfin que toute ma peine n'étoit pas perdue.

F I N.

T A B L E

DU VOLUME DE DÉCEMBRE 1784.

B ALSORA , traduit de l'Allemand ,	Page 3
Le Phénix , ou la Vie Mystique ,	22
Arface & Isménie ,	38
Les Mémoires du Chevalier de T*** ,	77
Aventures du Comte de La*** ,	104
Histoire de Laurent Marcel ,	127
Aventures d'un Frere Quêteur ,	143
Histoire d'une Religieuse , racontée par elle-même ,	172

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le second Volume pour le mois de Décembre, de la *Bibliothèque des Romans*. Le zèle actif & éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage, le choix distingué de ses Coopérateurs, & l'abondance des sources, le rendront toujours intéressant & précieux. A Paris, le quinze Décembre 1784.

RAULIN.

De l'Imprimerie de VALLEYRE l'aîné, rue de la
Vieille Bouclerie.

209742

LF.C.

B582u

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.151-152.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

